

Université de Montréal

Savoirs, création et désenchantement chez Queneau
Précédé de
Mirage blanc

Par

Azouz Ali Ahmed

Département d'études françaises

Faculté des arts et des lettres

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A)
En Études françaises

11641150

Août 2005



PQ

35

U54

2005

V. 017

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

© Azouz Ali Ahmed
Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Savoirs, création et désenchantement chez Queneau
Précédé de
Mirage blanc

Présenté par :

Azouz Ali Ahmed

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur : Josias Semujanga

Directeur de recherche : Catherine Mavrikakis

Codirectrice de recherche : Marie-Pascale Huglo

Membre du jury : Gilles Dupuis

Mémoire accepté le :-----

SOMMAIRE

La partie critique de notre mémoire en création littéraire est consacrée à Raymond Queneau. Nous ne nous sommes pas fixés pour objectif dans ce modeste travail de faire la genèse des savoirs d'un écrivain éclectique, iconoclaste, de tradition encyclopédique et humaniste, mais surtout de vérifier, à l'aide de quelques exemples tirés des textes, l'hypothèse d'une tension entretenue entre, d'une part, les forces poussant l'auteur vers le savoir et, d'autre part, celles qui traduisent son désenchantement. Nous avons analysé : *Les Enfants du limon*, *Odile*, *Zazie dans le métro*, *Les Œuvres complètes de Sally Mara*. L'étude sélective des textes, par rapport à notre projet de mémoire, nous a permis, dans une perspective épistémocritique et rhétorique, de situer la fonction du savoir dans l'œuvre de Queneau, son rôle dynamique dans la construction fictionnelle, mais aussi de dégager les moments forts qui rendent à la fois perceptibles la soif de savoir exprimée, sa mise en scène par les personnages et le désarroi qu'ils peuvent manifester comme une sorte de mouvement contraire. La question du désenchantement chez Queneau est étroitement liée à la lecture d'une histoire humaine marquée par une succession de désastres et par une violence perpétuelle, cyclique (que notre récit révélera). La souffrance, la question du mal et de la mauvaise gouvernance, sur lesquels l'œuvre de Queneau s'interroge de manière angoissée, la fonction aporétique du progrès et des savoirs que les textes mettent en évidence, ont présenté un intérêt particulier pour la construction de notre propre univers fictionnel.

MOTS CLÉS

Raymond Queneau. Savoirs. Tension. Création. Désenchantement.

ABSTRACT

This master's thesis' criticism part is devoted to Raymond Queneau. The aim of this humble work was not to recap the literary achievement of an eclectic, encyclopaedic and humanistic writer, but most importantly to elucidate, with the help of examples, the assumption of a tension maintained between, on one hand, the forces driving the author towards knowledge, the expression of knowledge impulse demonstrated in novels, and on the other hand those that reflect his disenchantment. This thesis analysed : *Les Enfants du limon*, *Odile*, *Zazie dans le métro*, *Les Oeuvres complètes de Sally Mara*. The texts' selective study, with respect to our thesis project, allowed us, in an epistemocriticism and rhetoric perspective, to locate the knowledge function in Queneau's work, its dynamic role in the fictional construction. It also allowed us to highlight the strong parts, which render noticeable both the explicit desire of knowledge, expressed by the characters, and the distress they demonstrate in a sort of opposite motion. Queneau's questioning about disenchantment is intimately related to a perception of human history marked by a succession of disasters and a perpetual, cyclic violence. The suffering, the question of evil and bad governance, on which Queneau's work raises stressful questions, as long as the elusive function of progress' and knowledge's that the texts made stand out, presented a particular interest for our own fictional universe's construction.

KEY WORDS

Queneau. Knowledge's. Tension. Creation. Disenchantment.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	iii
Abstract	IV
Table des matières	V
Remerciements	VI
Roman : <i>Mirage blanc</i>	1-139
Titre essai : <i>Savoirs, création et désenchantement chez Queneau</i>	140
I. Introduction	141-145
II. État des lieux	145-160
III. Dynamique encyclopédiste ?	160-163
IV. Conclusion	163-164
VI. Bibliographie	165-166

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice, Catherine Mavrikakis, pour ses judicieux conseils, la confiance dont elle m'a honoré et sa sensibilité à l'écriture romanesque.

Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à ma codirectrice, Marie-Pascale Huglo pour le formidable travail de soutien qu'elle m'a si généreusement apporté, son souci du détail et de la synthèse.

Mes remerciements s'adressent également à tous les membres du Département d'Études Françaises pour leurs encouragements.

Il me serait difficile de trouver les mots pour dire ma profonde gratitude aux miens, à ma famille dont la présence formidable m'a permis de mener mon projet à terme. Mes remerciements particuliers appartiennent à Hyem pour son aide technique précieuse tout au long des quatre dernières années.

MIRAGE BLANC

I

Soudain, le tonnerre gronda. Frappé d'épilepsie, le ciel se convulsait, se pliait de douleur électrique, et les gros nuages s'entrechoquaient avec une violence inouïe. Des pluies diluviennes s'abattaient sur la ville, martelaient le sol, comme pour le laver de l'offense de l'été. Après avoir traversé en toute hâte le jardin de l'université, Sabine courut à perdre haleine sur le trottoir de gauche, le long de l'avenue McGill College qui se métamorphosait, rapidement, en un navire ballotté par un océan déchaîné. Elle s'engouffra par la porte tournante, en même temps que Safir, dans le vestibule d'un des immeubles à bureaux du centre des affaires de Montréal tout de verre bâti: le 1501. Il était temps, car elle avait oublié son parapluie.

- Quel orage ! dit Safir, en éteignant la cigarette qu'il venait de fumer sous le porche de l'édifice. Dans mon pays d'origine, un dicton populaire rapporte que : «Les arabes ne prononcent la profession de foi que sous l'effet de la foudre. »

- Je les comprends, on a l'impression de vivre la fin du monde avec toutes ces déflagrations, répondit Sabine en esquissant un évanescent sourire.

Ils prirent l'ascenseur sans se douter le moins du monde que dans un avenir pas trop lointain, un premier ministre redevenu avocat, pour ne pas faillir à la tradition, emprunterait la même cage électrique pour rejoindre son bureau au sein d'un des cabinets les plus renommés d'Amérique du Nord. Sabine essuyait ses cheveux auburn avec des kleenex. Sa coiffure à l'afro les faisait gonfler comme un chewing-

gum au-dessus de sa tête; difficile de trouver une meilleure posture pour ses cheveux rebelles, presque rougeoyants, comme les rayons de soleil au crépuscule sur les dunes de sable qui se teignent d'ocre et de pourpre. Arrivés au onzième étage, ils s'arrêtèrent pour suivre le couloir qui, richement décoré de toiles de maîtres du terroir et de quelques célèbres lithographies, menait au centre d'appels occupant une surface de deux mille mètres carrés sur deux étages. C'est une sorte d'underground, plus vaste que celui du film de Kusturica, suspendu entre ciel et terre, niché, incrusté dans un des buildings professionnels les plus prestigieux de la ville.

Orthopédagogue dans une école primaire avec un contrat à durée limitée, heureuse de travailler en des temps qui chavirent à cause des coupures budgétaires draconiennes frappant de plein fouet le secteur de l'éducation, celui de la santé et des services sociaux, Sabine nourrissait des projets d'évasion pour l'été. Résorber les déficits, tel était le credo des hommes politiques, alors que les greniers des banques regorgeaient de blé, le chancre de la pauvreté rongait insidieusement le corps de la société et que les enfants portaient à l'école le ventre creux.

Sabine caressait depuis longtemps le rêve de visiter la Colombie-Britannique. Elle désirait avec force fouler les magnifiques grèves du Pacifique, suivre un peu les traces du grand Sachem Lévi-Strauss afin de s'imprégner plus solidement de la culture amérindienne, legs d'hommes et de femmes dont l'histoire s'est écrite en lettres de sang sur les marges du grand livre de l'Histoire. Et pour se constituer une petite bourse de voyage, elle avait donc décidé de prendre un deuxième job le soir entre 17h 30 et 21h au taux horaire de 7.50 \$. Presque le salaire minimum quoi !

Sabine, enfin te voilà! l'interpella Sara, la directrice des opérations. Tu fais partie de l'équipe à Samuel, avec comme numéro d'employée le 2240. D'ailleurs, dans quelques minutes, vous tiendrez une réunion d'information.

Des rires et des airs de chants africains fusaient de la salle de conférence mitoyenne à l'espace de production quand Sabine y entra.

- Tout le monde est là, hurra ! s'écria Samuel.

Secondé par Samory, son agent senior, économiste de formation, venu de Paris s'installer au Québec, Samuel présentait avec beaucoup d'entrain les agents sous sa responsabilité en les nommant individuellement : Sangeya, ancienne journaliste, Showa, ancienne gynécologue-obstétricienne, Silimbi, ancien avocat, Sonzo, ancienne biologiste, Sanchez, ancien chargé de cours à l'UQAM, Safir, sociologue, ancien professeur dans une université du Maghreb, Slimane, ancien administrateur dans un département ministériel, Souleimane, spécialiste en finances internationales, Sabiha, informaticienne, Shehrazade, étudiante doctorante en sciences de l'éducation, originaire de Carthage, Serge, philosophe, ancien rédacteur en chef d'un journal régional au Québec, Serguei, chimiste russe qui manie le français comme l'élite intellectuelle moscovite au dix-huitième siècle et aussi bien que Nabokov, Serwa, ingénieure en génie civil, Soufflot un ancien marin, Sabine enseignante à Montréal. Vous serez une vingtaine à bosser avec moi, leur dit-il. D'autres rejoindront le groupe aussitôt leur déformation, je veux dire leur formation achevée, s'empressa de rectifier Samuel devant l'hilarité générale provoquée par le lapsus. Dans la foulée, il enchaîna : « Je ne suis pas fort en discours, aussi je vous épargne les fastidieux préambules pour aller droit au but.

Vous le savez, au moins par la presse, si vous la lisez (souvent c'est la détresse au quotidien), que depuis quelques années le CRTC a déréglementé l'industrie des télécommunications pour permettre à de nouveaux joueurs de se positionner sur le marché canadien; ce qui, forcément, va entraîner une lutte féroce, implacable pour les parts de marché. Notre employeur MADESO, filiale de TRUSTCONTINENTAL a décroché auprès de PIRANHA Canada, en sous-traitance, un important contrat dont les objectifs visent la fidélisation de la clientèle actuelle de la compagnie et la promotion de nouveaux produits et services. Évidemment, un effort supplémentaire vous sera demandé pour la reconquête d'un pourcentage des abonnés passés à la concurrence, et cela pour des raisons que vous aurez l'occasion d'entendre, parfois de manière désobligeante, que vous devrez avaler comme des couleuvres, sans réagir, sinon vous serez virés illico presto. Tant qu'on peut lui soutirer de l'argent, le client reste le roi ». Il vous appartient de susciter les besoins leur dit-il, encore, en leur précisant que les techniques de vente acquises ces deux dernières semaines en formation accélérée ne pouvaient suffire et qu'il fallait faire preuve d'imagination et fructifier son humus culturel pour faire la différence. Aussitôt la séance close, Samory indiqua à ses ouailles les places à occuper sur le plancher.

Choquée par le ton péremptoire, peu amène, de son chef hiérarchique, Sabine se dit à elle-même, pourquoi me suis-je enfoncée dans ce borborygme ? Sans trop de difficultés, elle retrouva son poste de travail malgré la grande agitation qui régnait à cause de la réorganisation du plancher, induite par l'introduction de nouvelles campagnes dans le planning du centre d'appels. Une foule de questions troublantes pressaient Sabine : pourquoi la majorité des agents était noire ? Comment des gens

aussi diplômés, d'une grande expérience, pouvaient-ils effectuer du matin jusqu'au soir des tâches d'un niveau relativement bas, répétitives, qui les tenaient à des distances incommensurables de leurs véritables préoccupations professionnelles et intellectuelles ? Un réservoir immense de savoir pour arroser le vide...

Un souvenir assez pénible surgit de sa mémoire. Quelques années auparavant, lorsqu' elle vivait à Ottawa et travaillait dans une pizzeria, avant d'entreprendre un long séjour à Francfort où résidait son ami Siegfried, un de ses camarades, un ancien homme d'État venu d'Afrique servait les clients dans l'anonymat et puis un jour il avait été reconnu par un de ses compatriotes qui avait présenté ses qualités au patron stupéfait... Il en avait perdu l'équilibre et la parole, et à l'heure du lunch, le monsieur s'était éclipsé comme une ombre rattrapée par la lumière trop forte du réel. Elle n'oubliera jamais ce visage aux traits fins, à la couleur d'ébène et l'infinie tristesse qui s'en dégageait. Non ! Sabine ne voulait pas revivre d'autres douloureuses expériences, un remake du mélange de *1984* d'Orwell et du *Procès* de Kafka.

II

Salle aussi grande qu'un réfectoire d'internat, le plancher du onzième étage réservé aux employés francophones comprenait trois secteurs distincts où s'alignaient d'étroits postes de travail uniformes et séparés par des cloisons en matière plastique rigide recouvertes d'une toile de couleur vert olive absorbant les bruits de voix. Chaque agent disposait d'un ordinateur déjà configuré, d'un téléphone pour usage strictement professionnel et d'un magnétophone. Des bureaux, posés sur des estrades, à des endroits stratégiques, permettaient aux superviseurs d'embrasser, d'un regard, comme dans une chaîne de montage, l'espace de la production. L'aire de travail ressemblait aussi à une immense ruche, car un bourdonnement extraordinaire se répandait de manière diffuse d'un bout à l'autre de la salle où des humains-abeilles butinaient avec leur dard d'une redoutable efficacité, non pas dans un verger d'aubépines en fleurs, mais dans un espace clos, inanimé, dont les seuls mouvements perceptibles sont ceux de corps désarticulés par la position assise prolongée. Seules les lèvres bougeaient, butinaient à distance, reliées par des conducteurs sans fils, des fibres optiques, à des humains-plantes, sur des distances quelquefois considérables. Les lèvres minces, épaisses, charnues envoyaient des mots qui se transformaient en sons, en signaux, pour reflurir en mots intelligibles et puiser à la source un sucre blanc, raffiné par la planche à billets verts. Un sucre sans odeur ni saveur.

L'abeille, la vraie, préfère les fleurs mellifères généreuses en nectar qui contient 17% de sucre naturel. Elle ne dort jamais, peut parcourir jusqu'à cent kilomètres par jour. D'ailleurs, elle meurt toujours d'épuisement après soixante-dix ans d'existence, un peu comme les hommes-chevaux de Calcutta. Chose formidable, à chaque déplacement, l'abeille ramène 0.2 mg de nectar dans son jabot (ce n'est pas pour rien que le savant allemand Karl Von Frisch s'est intéressé au langage des abeilles comme Saussure à celui des humains). Il existe deux mille espèces d'abeilles qui travaillent pour la santé des gens alors que les marchands de sucre les empoisonnent. Dans les centres d'appels, le butinage est abstrait, le nectar aussi. Le client est tellement subjugué par la description de l'objet, des services qu'on veut lui refiler, lui vendre, qu'il oublie complètement de se poser des questions élémentaires sur leur véritable utilité. La reine, comme chez les abeilles, est cachée, mais quelque part hors de la ruche, on ne sait où. Elle est clonée au travers de toutes celles qui la représentent de conseils d'administration en conseils d'administration, qui traitent et sous-traitent les programmes, les machines, les hommes, surtout ceux qui sont corvéables à merci dans les entreprises délocalisées, les miraculés de fin de siècle attirés, souvent malgré eux, dans le panier oblong des pays industrialisés : immigrants d'un tiers-monde soumis à une guerre contre lui-même, miraculés du Rwanda où les Tutsis furent, absurdement, indescriptiblement, massacrés par leurs frères Hutus plus que frères encore hier avant que le Belge ne soit passé par là, miraculés de Chine où la barre du grand timonier orienta le navire vers la liberté avant de changer de cap vers l'inconnu, immigrants de Russie où le hold-up du siècle a été commis par les apparatchiks d'hier métamorphosés en capitaines

d'industries rachetées à vil prix lors d'une anonyme vente aux enchères; tous fugitifs des pays sur lesquels les maîtres du monde déversent, quand ce ne sont pas les bombes, les fléaux de la guerre bactériologique, les maladies endémiques et la pauvreté. Tous attendent, d'un roman inachevé, la suite. Ils constituent une armée de réserve, la plupart du temps congelée comme les mammouths dans la glace, pour le Capital qui peut se le permettre, et à moindre frais. On leur verse des salaires à peine suffisants pour survivre. Le verbe vivre, ils ne savent plus le conjuguer. Les entreprises qui les emploient ne négocient pas de conventions collectives. D'ailleurs, le substantif « syndicat » a été retiré du lexique en usage. Prononcé, il répandrait l'effroi en des lieux déjà trop froids et jetterait l'opprobre sur les personnes qui oseraient y faire référence. Surtout ne pas penser à une grève thrombose, car déjà des dizaines attendent d'être recrutés, et la menace de licenciement plane sur tous. À croire qu'au Québec, la vie syndicale souffre d'un problème sérieux de circulation sanguine. De rose, elle est, subitement, devenue violette. Réduits à néant, les pauvres errants épris de liberté, pétris d'idéaux, la tête pleine d'Utopie, découvrent en changeant de statut le sort des réfugiés économiques auxquels on apprend à vivre avec le crédit à 18.90% le taux d'intérêt, à nager dans les eaux troubles de l'endettement, tandis que les faucilles du FMI et de la BANQUE MONDIALE fauchent les champs de fleurs en pleine floraison de leur pays d'origine. Moins bien traités que les esclaves de l'Antiquité gréco-romaine, qui jouissaient de la proximité bienveillante de leurs maîtres, ils gagnent dans les centres d'appels, leur croûte, non pas à la sueur de leur front (les salles sont climatisées), mais à la sueur de leur langue et de leurs idiomes.

Pour se dégourdir les jambes, Sabine se levait de temps en temps et, à chaque fois, elle jetait un regard désabusé sur le grand enclos où elle côtoyait tant de personnes soumises à la précarité de l'emploi. Elle ne disait rien, mais se rappelait avoir lu qu'un jour, Cioran, visitant une administration publique qui abritait des dizaines de dactylos dans une grande salle fermée, avait exprimé son profond désenchantement face au sort que réservait aux hommes et aux femmes le monde de demain. Les ordinateurs avaient remplacé les machines à écrire.

Sans crier gare les jours fuyaient à une allure vertigineuse et Sabine se laissait bercer par l'étrange atmosphère qui y régnait, lui ouvrait d'autres portes, et renouvelait sa perception du monde. En son for intérieur, elle se disait, cela va peut-être m'aider à mieux appréhender les problèmes de dyslexie des enfants de l'école dont beaucoup étaient des étrangers... les discussions avec les adultes originaires des mêmes pays... on sait jamais. Et puis, Safir, qu'on avait installé à côté d'elle et de Stéphane, témoignait d'une prodigieuse érudition et révélait une insatiable curiosité pour tous les sujets qu'on pouvait aborder. Tout l'intéressait au plus haut niveau. Dès que la vigilance des superviseurs se relâchait ou que le système subissait une panne inexplicquée, il suffisait d'un mot déclencheur et voilà Safir qui se mettait à discourir sur n'importe quelle question d'actualité, dont il faisait l'analyse avec force arguments tirés des manuels les plus savants — un intellectuel venu d'un autre âge, citant à l'appui de ses propos des hommes illustres qui, humblement, avaient ajouté une pierre à la maison en construction du savoir.

Souleimane, grand de taille, au physique de triathlonien, trouvait toujours un prétexte (en bon Ivoirien, il voyait toutes les failles du système) pour descendre au

dixième étage, susurrer quelques mots doux à l'oreille de Sekelaga, sa compatriote. Douée en langues étrangères, elle travaillait avec ceux qui appelaient partout sur la planète. Pour eux, le plateau prenait la forme d'une espèce de cerveau planétaire qui transmettait des signaux dans une quinzaine d'idiomes. Cent personnes pouvaient être jointes en une seconde. Aussitôt la magie des mots foisonnant d'images vous entraînait, comme dans un rêve aux vertigineuses accélérations, dans le tourbillon des hommes qui peuplaient la terre, et la mémoire projetait sur votre écran mental les rites sacrés du Gange, le Taj Mahal, la Muraille de Chine, les Pyramides d'Abou Simbal dont les impénétrables secrets hantaient encore les archéologues. D'autres paroles encore et vous vous retrouviez évoquant avec un Turc les plats raffinés et la grandeur passée d'Istamboul alors que s'exhumait le chant des rameurs de la Volga pour vous étreindre de la force démesurée de sa tristesse. La tour de Babel devenait, par les effets conjugués de la technologie et de la puissance d'évocation de la mémoire, le lieu d'abolissement de toutes les barrières et de toutes les frontières. Une prodigieuse aventure virtuelle que le pouvoir de la science permettait à l'homme de vivre...

Mais, sur les espaces de production claquaient aussi, comme des fouets sur le dos de l'intellect, des expressions telles : « lâchez pas ! », « nous sommes les meilleurs ! », « c'est excellent ! ». L'excellence, en Amérique du Nord, est, comme les spaghettis, un plat servi à toutes les sauces (le sucre aussi, on en trouve dans tous les mets, même dans les cornichons à la vinaigrette). Et quand, dans les jours sombres, les ventes stagnaient, les superviseurs, dopés par les propos acerbes et venimeux de la direction, s'exerçaient à l'art subtil du harcèlement psychologique et des menaces à

peine voilées de compression d'effectifs. Samuel, Skarga, Simon et Saint-Pierre, les quatre superviseurs affectés au onzième diffusaient les mêmes messages, comme des hauts parleurs, répétaient les mêmes litanies. Il faut vendre, vendre à n'importe quel prix, disaient-ils aux agents : « Utilisez toute la panoplie des arguments de vente sans oublier de dispenser le poison à doses homéopathiques pour endormir les clients. Vous devez leur faire avaler la pilule avec des mises en situation genre : madame, si vous êtes en appel et qu'un de vos enfants, paniqué pour une raison ou une autre, cherche à vous joindre en urgence qu'arrivera-t-il ? Imaginez votre vieille maman souffrante alors que vous êtes sur la route sans cellulaire... sans hésiter, dites de suite à la cliente que vous avez la solution pour sa tranquillité d'esprit et la sécurité de ses proches. N'hésitez pas à faire croire même aux personnes âgées et aux malentendants que les produits de notre compagnie sont les plus compétitifs sur le marché et que les tarifs pratiqués sont les moins chers. Incrédules, ils vous répondront : " J'va l'essayer". Sans attendre, faites partir l'enregistreuse et cueillez à froid l'aveu, signe d'acquiescement, qui nous évitera des réclamations ». C'est cela le marketing : une extension de la rhétorique moderne au service du mensonge licite et du profit. Les augmentations injustifiées des tarifs tous les six mois servent à calmer les appétits des actionnaires et à combler les déficits que la gestion désastreuse des technocrates soucieux de leurs stocks options conduit à des sommes inimaginables. Le professeur Lauzon de l'UQAM chiffrera à 10 milliards de dollars les pertes sèches dans les opérations hasardeuses et irréfléchies du groupe EBC auquel appartient PIRANHA Canada. La facture sera endossée

par les vaches à traire que sont devenus les clients et, bien sûr, par l'État qui leur a tellement consenti en crédits d'impôts.

Si Chaplin était encore de ce monde, il tournerait *Les Temps postmodernes*. Ce serait rigolo et même surréaliste, pensait Safir, de voir au cinéma les cols blancs remplacer les cols bleus et le ronronnement des ordinateurs se substituer au bruit des machines d'assemblage. D'ailleurs ces clones se reproduisent à une allure démentielle; toujours de nouveaux logiciels pour le bonheur de Bill Gates. Les utilisateurs, constamment en manque, consomment des plats vite refroidis, faits pour être achetés, et que les pouvoirs publics et les entreprises privées consacrent comme norme de gestion. Ah ! Ces esclaves des temps modernes qui gagnent leur vie à la sueur de leur langue, de leurs yeux exorbités, de leurs doigts arthrisés et au détriment de leurs facultés cérébrales, se surprennent souvent, en état second, en pleine conversation anodine ou familiale, à répéter comme des perroquets ou des boîtes vocales le contenu d'un message prioritaire ou les instructions du patron invisible qui perfore à distance les murs blindés de leur conscience. De quel malheur portent-ils le poids ?

Dans ces lieux où le virtuel prend le pas sur le réel et que les gouvernements subventionnent malgré leur statut privé (les emplois précaires gonflent les statistiques), les jeunes femmes côtoient les femmes et les hommes plus âgés ayant perdu leur ancien emploi ou les nouveaux immigrants qui se sont accrochés au premier job décroché. Bien qu'elles soient battues et abattues par la vie d'enfer des villes-asiles, elles s'efforcent de garder le sourire et mêlent leurs soupirs à ceux des clients qui se veulent soupirants en s'imaginant avoir au bout du fil des mannequins

de Dior défilant sur les tapis et non des êtres transformés en gymnastes accomplissant des acrobaties de voix pour les séduire et leur vendre un produit dont ils ne se serviront jamais. Elles se laissent, parfois, aller à rêver à la rencontre d'un amoureux sur le fil du rasoir des échanges professionnels qui prennent une tournure lascive. Il n'y a jamais de cheikhs bédouins du Moyen-Orient pleins aux as sur les lignes. Ils sont accaparés par les hauts lieux de la sagesse monégasque et le chant des Muses habillées d'or et couvertes de pierres précieuses cédées par les diamantaires qui sillonnent la Sierra Leone et la République du Congo. Pour les agents des centres d'appels, partager un brin de quelque chose d'illusoire avec une personne presque anonyme n'est pas trop demander, mais se faire surprendre par un agent senior, un superviseur ou un représentant de la chienne de compagnie sous-traitante toujours aux abois peut coûter cher. D'ailleurs, les ordinateurs surveillent vos résultats en pourcentages (7 appels à l'heure au minimum, 75% de taux de conversation, 20% de taux de conversion) et même les initiés en perdent leur latin. Dans certains centres d'appels, quatorze à vingt secondes seulement séparent un appel d'un autre pour rentabiliser au maximum, et les agents recourent à une absorption abusive d'analgésiques contre les maux de tête. Les chefs, avec un flair de lévriers, détectent le moindre manque d'enthousiasme... Il faut en avoir une sacrée dose pour susciter l'intérêt du client ! On trouvera toujours les arguments pour vous dire que vous avez oublié quelque chose qui aurait pu faire aboutir la vente, et cela quels que soient les moyens que vous avez déployés. Chaque échec vous culpabilise. Les superviseurs vous épient, aussi, discrètement, pour voir si vous ne faites pas la parlote à votre voisin ou voisine. Vous devez être, constamment,

prêts à recevoir les appels qui tombent l'un après l'autre comme les balles d'une rafale d'AK-47, pour vous tenir éveillés. En effet, les agents n'ont aucun contrôle sur le nombre d'appels, ils sont répartis par le système informatique qui centralise la liste des clients, provoque les appels et les répartit en fonction des agents exerçant sur la plancher. Dès qu'une personne décroche, son dossier apparaît sur l'écran, et l'agent prend automatiquement l'appel comme s'il l'avait lui-même provoqué. Tout est chiffré, calculé, et même vous, vous êtes identifié par un numéro grâce auquel vos performances ou vos insuffisances sont suivies d'heure en heure... Et ces clients qui font semblant de vous écouter pour meubler quelques instants le vide de leur vie, pour faire parler, pour faire aboyer l'effrayant silence qui les entoure... même les cris d'horreur et les râles qui jaillissent des petits écrans ne peuvent le percer... mortel silence, sourd et muet. On sait combien de minutes vous avez passé aux toilettes, pour prendre un gobelet d'eau et fumer une clope... Attention, si jamais une diarrhée vous prend après une logorrhée suivie de la consommation d'une saloperie en guise de lunch chez Mc Donald, alors là vous êtes foutu, bon pour une visite chez le toubib qui doit attester que vous avez souffert de complications stomacales ayant interrompu votre colique verbale et vous obligeant à aller aux chiottes à répétition !! Les constipations, n'en parlons pas, ce n'est pas un dérèglement puisque vous ne quittez pas votre poste de travail; on constatera, cependant, l'anomalie de votre timbre de voix, l'absence d'agressivité contrôlée dont vous faisiez preuve pour arracher le « oui » au client... une sacrée dose d'adrénaline est nécessaire pour faire tomber les barrières psychologiques qui le protègent... S'il vous dit : « Je veux en parler à ma femme », répondez-lui : « Ça lui fera

certainement très plaisir de changer d'appareil ». Vous devez vite conclure, fermer la vente, très vite « closer », comme on dit en franglais, avant qu'il ne reprenne ses esprits et songe au moment critique où il annoncera à sa femme : « Chérie, j'ai opté pour un vista 350 ». Elle donnera son assentiment par un sourire, un baiser ou sa réprobation par une grimace, comme après l'amour bien fait ou raté à cause d'une panne. Les acheteurs compulsifs qui tombent dans vos filets, comme ils sont happés par les jeux et les machines à sous au casino, semblables aux éjaculateurs précoces, mènent une vie d'enfer. Même le viagra ne leur est d'aucune utilité.

Aussitôt leur quart de travail terminé, elles se précipitaient vers la sortie, les unes pour prendre le métro, les autres pour envahir les artères du centre-ville. Il y avait toujours des soldes dans les boutiques de vêtements, les parfumeries, mais surtout l'espoir d'une singulière rencontre.

III

Silimbi, de taille moyenne, affable, joufflu, un sourire un peu narquois aux lèvres, la brioche proéminente (en Afrique, c'est un signe de richesse) arrive toujours sur le plancher comme dans un étrange ballet, une valise diplomatique à la main, mais remplie des mêmes objets, des mêmes effets que dans *l'Homme aux valises* d'Ionesco. Un large sourire aux lèvres, il salue tout le monde avec des salamalecs qui n'en finissent pas, demandant aux uns et aux autres des nouvelles de la famille, des détails sur tout et tout le monde. Au pays, même les questions sur le cheptel font partie des us et coutumes et ne choquent personne. Silimbi répète le mot « paix » des dizaines de fois. C'est la coutume en Afrique. La paix c'est comme l'air pur; on a toujours peur qu'elle se raréfie. Il est vrai aussi que l'arrivée de Serge, l'air renfrogné et qui ne dit jamais bonjour à personne de bon matin, contraste avec la sienne.

Beaucoup, parmi les compatriotes de Silimbi, se présentent au travail avec des valises diplomatiques, des costumes bien coupés, sur mesure, chose rare en Amérique du Nord mais pas à Montréal, le petit Paris, du moins pour certains traits culturels — le look par exemple. Ils se pointent au boulot, déjà, cassés par des nuits passées à veiller la ville, convalescente depuis des lustres, que les congés de maladie, renouvelés par des médecins très, très compétents, maintiennent dans un état de fièvre dont on ne guérit jamais. Silimbi adore ses frères congolais, ses amis congolais

ex-zaïrois, ex-congolais, voisins des Congolais frères de l'autre rive du fleuve Congo, de la rive adverse, toujours tirés à quatre épingles, les mieux habillés de la planète et qui passent des heures à se contempler, à se chercher, à interroger les miroirs (Narcisse et Caligula confondus). La mode, ils la devancent, ils sont, constamment, en avance; Paris, Londres, Amsterdam, Rome et maintenant New York s'imposent comme leurs incontournables lieux de pèlerinage, ceux de la haute couture. Bruxelles, on n'en parle plus, même si la mémoire de la nation congolaise dans sa grande diversité est jalousement conservée dans les musées de sa Majesté. Léopold reste un trou de mémoire. Peau noire, masque blanc : vivre jusqu'au bout le simulacre pour conjurer le sort, l'obsession, la malédiction de l'homme blanc et sa cohorte de malheurs. Planent les ombres de Lumumba, de Fanon au-dessus des têtes éparpillées aux quatre coins de la terre... Ils fuient les rites de leurs pères pour un monde de lumières noires et d'illusions : peau noire, masques blancs pour vaincre les ombres qui s'accrochent aux lianes de la nuit africaine, pour mieux fortifier le virus du désespoir afin que l'œuvre de mort s'accomplisse... Maléfices ! Maléfices ! crient les anciens tandis que les tam-tams angoissent les forêts où les enfants meurent avant que d'être nés... Que les rivières pleurent, que les cieux noirs de colère grondent, que les fleuves et les océans se noient dans l'œil incommensurable d'une larme qui brûle la joue de la fille de la terre, fiancée de demain, que n'épouseront que la fureur, la douleur et le vent !

Il y a aussi sur le plancher ces Algériens, les champions du couscous, qui jouent avec le rien comme ils jouent de la derbouka. Après trois siècles d'oppression, on avait opté, dans leur pays, pour un « développement clés en main » au lieu d'un «

développement clés en tête ». Leurs dirigeants avaient construit le pouvoir à la place de l'État. Avec, comme agrégats, le parti unique, la langue unique, la religion unique, ils avaient obtenu un béton unique pour emmurer la nation. Sans défricher les terres arables ni sauvegarder les terres abandonnées, dans leur fuite éperdue, par les colons, satrapes d'hier, ils ont appris à semer les mines dans les champs de la vie: mine démographique, mine éducative, mine culturelle, mine politique, mine d'ajustements structurels savamment concoctée par des Algériens dans les bureaux du FMI, mine ethnique... et un beau matin, toutes les mines avaient explosé en même temps, car une main invisible avait, malicieusement, appuyé sur le détonateur de la guerre contre les civils.

Et ces Québécois qui viennent en touristes sur le plancher, le temps d'une campagne pour les uns et de six mois à une année maximum pour les autres, ces Québécois aux becs d'oies sauvages, longtemps abandonnés par leurs ancêtres les plus riches, livrés pieds et mains liés à l'ordre impérial... Et bien ces Québécois dînent au lieu de déjeuner, soupent au lieu de dîner, tôt, avant le spectacle. Dans la tourmente, contre vents et marées, avec la bénédiction de l'Église, ils ont remonté le fleuve de la misère et de l'humiliation pour rester un peuple qui fait fondre le froid comme le soleil la neige; un peuple qui construit une nation aux yeux verts, bleus, marron, noirs, bridés, aux chevelures multicolores que les femmes teignent pour aller au festin. Une nation où les Amérindiens, hier asservis, déportés, enlevés de force à leur famille, livrés aux hommes et aux femmes habillés en noir, parlent sans cesse au jour, invoquent les manitous de fer qui sillonnent les plaines et parcourent les cieux tandis que le Dieu-Oiseau couvre de ses immenses ailes la liberté enfin

recouverte pour panser les anciennes et profondes blessures, partir à la recherche de l'âme des peuples autochtones, encore prisonnière des siècles passés soumis à la loi aveugle de l'homme blanc.

Fières, les Québécoises refusent, aujourd'hui, le statut de poules pondeuses. Astreintes durant des siècles à la ponte, leurs mères ont trop enduré pour sauver la terre, la langue, l'Église, le peuple canadien-français de la longue nuit marécageuse. Elles ne veulent pas enfanter juste pour grossir les rangs de l'armée du Capital. D'ailleurs, élever des enfants n'est pas un paramètre intégrable dans le calcul du PIB ! Les tâches ménagères s'ajoutent aux heures innombrables de bénévolat qu'enrange de manière éhontée le système relayé par les œuvres de charité. Vous devez travailler et faire des enfants, leur dit-on, et les pouvoirs publics, tout en supprimant les aides à la natalité, les menacent de façon à peine voilée : si cela continue, ils prendront des mesures pour importer de l'étranger, du tiers-monde en particulier, des poules pondeuses... L'État ne réalise pas que les poules importées cesseront de pondre aussitôt arrivées parce que les poussins sont difficiles à élever dans les cages à lapins des immeubles et que leur entretien coûte les yeux de la tête... Et si ce n'était que cela... Le pire c'est qu'il faut les sevrer tôt pour les abandonner chaque matin à d'autres mains, dans les crèches (quand on peut en trouver), sans sécurité affective. Même les femmes des pays pauvres gardent plus longtemps leurs bébés quitte à les porter sur leur dos pour travailler dans les champs. Elles n'ont ni pédiatres ni psychologues pour leur expliquer que le développement psychomoteur et affectif dans les deux premières années de la vie de l'enfant repose sur les rapports étroits entretenus avec les parents, donc sur la sécurité qu'il trouve auprès d'eux, en

apprenant à vivre en symbiose avec eux, à les reconnaître et à les connaître. Mais, le système arrive à contourner les avis de ses propres scientifiques quand ses intérêts à court terme sont menacés. Malheur à celles qui mettent au monde des enfants handicapés ! Leur prise en charge par l'État est plus qu'aléatoire. Il faut déployer la croix et la bannière pour obtenir le moindre soin spécialisé (les handicapés vivent en marge de la société et leurs parents dans l'impuissance totale). Alors, les femmes travaillent comme les hommes et plus, et deviennent un des rouages de la machine qui broie tout... Bête, tout en étant, encore, disciplinée, la machine n'a pas d'état d'âme. Elle est au service de l'homme transformé en bête fauve, en prédateur au service du progrès.

Dans l'univers fermé des centres d'appels, les uns et les autres essayent de tuer l'ennui, qui rend plus lourd le téléphone, avec les mots décroisés, les blagues salées, le maquillage du jour et l'évasion sidérale... mais tout cela est vain et pauvre devant l'écrasant poids de l'inutile qui vous rive comme un forçat à l'étroitesse de la vie soumise au système. Il arrive aussi que les agents se laissent envoûter par des clientes dont les voix créoles les enveloppent d'une fiévreuse chaleur; ces voix chaudes et suaves qui attirent comme des aimants vers ces zones troubles, ombrées, où le désir les décolle de leurs sièges terrestres pour les projeter vers les cimes du vertige et de l'inconscience... Ils oublient le présent, ses farandoles de clowns métamorphosés et ses caricatures burlesques qui donnent un sens au progrès. Vivre un moment dans l'illusion des sens en éveil pour échapper encore un moment au présent de demain qui ne changera rien pour la multitude. Tout est fait, juste, pour prolonger le temps de sa cataracte jusqu'à l'irréversible aveuglement, pour qu'elle

répète inlassablement, et qu'elle accomplisse les gestes qui font tourner la roue truquée du monde où les numéros gagnants sont connus d'avance.

IV

Sous le regard ébahi et amusé de ses voisins, sans hésiter, comme tous les matins, et malgré les piqûres de guêpe du froid vif des derniers jours de l'automne, Sabine enfourchait avec entrain son vélo, alerte comme une jeune pouliche, pour rejoindre l'école où elle enseignait. Elle adorait pédaler (moins vite qu'Alfred Jarry dans le Paris de la « Belle Époque ») sur les rues du plateau Mont-Royal, son quartier, mais aussi lieu de rencontre de l'insolite. Peut-être reconnaîtra-t-elle, un jour, parmi la foule bigarrée, un certain Réjean Ducharme à la recherche de débris pour ses sculptures matérielles et immatérielles ? Sa façon de s'habiller relevait d'une certaine originalité toute teintée d'un anti-conformisme, qui ne s'accordait guère avec tout ce qui était en vogue et qui aurait pu paraître contraire à un conservatisme suranné. Toujours en pantalon, un pull tombant sur les fesses afin d'éviter les regards trop insistants et un taleth sur les épaules, un peu comme les orientales qui, sans endosser le voile, voilent leur corps, non pour le cacher, mais pour mieux le mettre en valeur et lui garder jalousement sa part de mystère, de beauté, que seul un mouvement habillé peut traduire. Elle voulait être et non paraître. Elle était vivante et débordante d'énergie, prête à relever tous les défis de la ville, tous les obstacles auxquels sa soif d'exister l'identifiait.

Elle espérait, comme on le souhaitait dans son métier, apprendre aux enfants à se réapproprier la parole perdue, à délier leur langue pour qu'ils cessent d'être bègues

parce que restés trop longtemps silencieux, à regarder, effarés, une existence éclatée les déplacer comme des fétus de paille de pays en pays. Des enfants qui pouvaient péniblement articuler quelques mots arrachés aux souvenirs toujours obsédants des guerres, des faims inavouées, des coups reçus pour étouffer les bruits qui réveillaient le démon des armes devenues soudainement folles, et que n'apaisaient que les dizaines de cadavres étalés sur les chemins. Elle pensait, en outre, leur apprendre, chose peut-être prématurée, à déchiffrer les innombrables signes d'un monde moderne, qui va vite, donne le tournis, mène au bord du vertige et de l'inconscience; leur apprendre à décoder par eux-mêmes le langage d'un monde impensé jusque-là, un monde aux frontières mouvantes, aux signes changeants et incertains; les forcer à articuler ces petits mots qui illuminent les visages et rendent plus vive la lumière des yeux. Elle aimait ces enfants fruits de tous les exils et de toutes les errances. Exils qui s'installent dans l'exil, exil des terres ancestrales, des soleils éperdus, des maisons abandonnées, en feu, des courses folles sur les traces de la faune en fête et des lendemains éblouis par la lumière des champs de blé, de maïs, de riz et de manioc. Enfants suspendus dans le vide, enfants de vies avortées... pendues aux hautes branches du désespoir. Mais leur enseigner, c'était pour elle une prodigieuse plongée dans l'inconnu, un rapport au savoir bouleversant, une façon de redécouvrir le monde des origines, ses valeurs, le Temps primordial, le non-sens de l'Histoire. C'est, aussi, puiser, abondamment, dans les miroirs de leurs yeux toute la richesse du monde et les rêves d'humanité qu'elle croyait perdus à jamais. C'est en les écoutant parler, accoucher des bribes de paroles du haut de leur silencieuse tour de Babel et en se mêlant à leurs jeux d'enfants-rois détrônés, injustement, par la

bêtise humaine, que Sabine ressentait le besoin irréprensible d'agir pour vivre autrement, au plus près de la détresse des autres... Ils étaient tellement heureux de la voir débarquer en trombe avec sa bécane dans la cour de l'école.

- Un tour à qui me dira : « Bonjour Sabine ! », sans hésiter. Et voilà se disait-elle, le tour est joué, maintenant, je plonge dans le labyrinthe que la neuroscience nous fait découvrir avec force tâtonnements. Comment faire pour désinfecter leur esprit, extirper de leur mémoire les images de mort et d'horreur ? Comment trouver le geste adéquat, la bonne formule pour reconnecter les invisibles fils de ces cerveaux d'enfants et par la magie des mots leur envoyer des petites décharges électriques qui feraient redémarrer la complexe mécanique de la parole, enfin, délivrée de sa gangue ?

Elle aimerait tant offrir à ces bambins venus d'ailleurs, encore perdus dans l'ici : une éclaircie, après l'orage, dans le ciel de leurs yeux, un morceau d'un immense gâteau où seraient concentrés tous les sucres de la vie, une tranche de pain fait d'une pluie d'or, d'une pluie d'or et de rien, juste un petit bout de pain pétri de ses mains si fragiles et si belles. Il contiendrait tous les sels de la vie, mais aussi d'autres chagrins, de nouvelles peines, d'autres larmes; celles qui font qu'on avance même en trébuchant. Ils ont tous, se dit-elle, le droit naturel de vivre, d'étancher leur soif de savoir, d'acquérir un métier, de devenir un jour peintre, musicien, poète, travailleur de la mer, serrurier, plombier, électricien, menuisier, physicien, cosmonaute, médecin, boulanger et pourquoi pas écrivain... de saisir un rêve par la fenêtre, humer l'air frais de la liberté, du large, sur les rivages de sable et de galets. Elle voulait qu'ils apprennent à chercher dans le noir de la vie, comme des aveugles, des

points d'appui, à éveiller leurs sens pour mieux écouter et apprécier la musique du monde. Je veux, se disait-elle, qu'ils referment les livres, que leur voix intérieure cède, le temps du récit, à celle qui fera tourbillonner les mots de leurs chansons, qu'ils suivent le voyage des étoiles sans avoir peur de la nuit, qu'ils apprivoisent les papillons bleus et accompagnent leur brève vie de leur émerveillement, qu'ils creusent la terre pour parler aux limaces, construisent des huttes en bois et réinventent tout comme Robinson Crusoé... Qu'ils bondissent de leur lit à l'appel de la vie pour dire, comme tous les enfants de leur âge, non pas avec les yeux, mais avec les lèvres : « Bonjour papa ! Bonjour maman ! »

Après l'école, Sabine reprenait à vélo le chemin de la maison, juste pour se rafraîchir un peu et repartir en bus et en métro au centre-ville. Pas un once de fard ni une trace de rouge à lèvres; Sabine se refusait obstinément cette petite coquetterie devenue loi pour les femmes et dont les regards de la foule anonyme vous imposent la stricte observance. Chose étrange pourtant, depuis quelques temps, elle faisait un peu plus attention à l'image d'elle-même que lui renvoyait le miroir. Était-ce la présence trouble de Safir dans ses pensées qui la métamorphosait mystérieusement? Elle était certaine en tant que femme qu'il éprouvait à son égard des sentiments qu'il n'osait, peut-être, pas s'avouer et avouer. Il y a des regards qui ne trompent pas, des petits gestes, des signes presque indéfinissables dont le déchiffrement n'appartient qu'à deux êtres emportés par la même vague, tenus par un inviolable secret et les mêmes frémissements de l'âme. Elle appréhendait le moment de vérité, mais avec une joie palpitante, cachée, qui irradiait son corps et armait son désir d'une force irrésistible. Le temps du maquillage, des masques de beauté n'était pas

encore venu pour elle... Par chance, dame nature l'avait confortée dans son maintien en la gratifiant du charme discret d'une femme épanouie aux trente-cinq printemps. Sur son visage aux traits fins effleurait une douceur que des milliards de fleurs conjuguées ne donneraient au miel le plus convoité. Qu'est-ce que le nectar des dieux de l'Olympe devant cette aurore du jour du monde, délicieusement rousse, à l'irréelle tendresse, infiniment renouvelée ? Non ! elle ne résoudrait jamais, quoi qu'il arrive, à incarner une femme-objet que la publicité manipule, mélange à toutes les sauces, utilise comme ingrédient de base pour toutes les recettes : pour vous faire acheter un chocolat, une voiture, vous vendre un voyage exotique, on vous présente un mannequin dans une posture langoureuse sur un banc de sable même si, à quelques kilomètres du lieu paradisiaque, des vieillards, des femmes et des enfants cherchent leur pitance dans les riches poubelles et les dépotoirs. On veut vous refiler des aphrodisiaques, il suffit d'une femme, en tenue plus que légère, à coups de formules magiques pour vous persuader du manque à gagner en affects. Même le Marquis de Sade aurait été offusqué par le mauvais traitement infligé au corps féminin soumis à la machine médiatique. Pourtant, au fond d'elle-même, Sabine portait haut l'étendard de la beauté, son hymne éternel; elle disait oui à la liberté des sens, mais dans la force de l'imaginaire que savait rendre Bunuel dans un mouvement suggestif de caméra dévoilant en le voilant le baiser d'un homme et d'une femme en leur merveilleux qui tient presque de l'absolu.

V

Sabine déboula comme un météorite sur le plancher. À sa grande surprise, il y régnait un indescriptible tohu-bohu; personne ne prenait les appels. Les agents circulaient librement sur le plancher ou se regroupaient par affinités pour discuter et se détendre en attendant la reprise du travail. Le regard aimanté de Sabine croisa celui de Safir qui, visiblement, manifestait une certaine inquiétude de la voir arriver en retard.

- Que se passe-t-il ? Pourquoi cette effervescence ? lui dit-elle.

- Tu vois bien, le maudit système est en panne. D'ailleurs, tant pis pour ces sales vampires, ils nous ont fait chier ces derniers temps en révisant à la hausse les tarifs de services presque fictifs et les objectifs de vente.

- Pourquoi t'emballer ! Ils font des profits. C'est la raison d'être des entreprises, répondit Sabine.

- Oui ! Mais c'est à nous qu'incombe la tâche ingrate d'expliquer aux clients le pourquoi des choses en débitant avec enthousiasme des arguments dont nous ne sommes pas convaincus.

- Comme les soldats en première ligne !

- Heureusement, il existe parmi nous des sorciers aux doigts d'informaticiens pour jeter des grains de sable virtuels sur le mécanisme et enrayer la machine. Cette éphémère parade ou geste insensé, diraient d'autres, fait naître en nous

l'obscur sentiment d'exister et d'avoir notre mot à dire, voire d'exprimer notre réprobation face à des pratiques professionnellement inacceptables. Même la jungle a des lois que les bêtes ne transgressent pas. Le Marché a tout fait voler en éclats y compris les sacro-saints principes du libéralisme.

Séraphin, un jeune Haïtien, extraordinaire ventriloque, imitateur hors pair, qui somnolait sur son bureau, releva légèrement la tête et avec un sourire presque moqueur, acquiesça en clignant de l'œil droit et replongea dans son demi-sommeil.

- Au fait, pourquoi cet inhabituel retard ? Rien de grave.
- Un mec s'est jeté sur les rails du métro. Il a fallu patienter pour le retrait du corps et surtout se remettre du choc de l'inférieur bruit du crissement désespéré des freins vainement actionnés pour éviter son écrabouillement.
- C'est triste, vraiment triste. Dans les pays du tiers-monde, on tue, on se fait tuer, on s'entretue. En Occident, on se suicide. On demande aux jeunes d'avoir des idéaux sans suivre de modèles (inexistants ou mis en veilleuse), et en plus on leur donne le mauvais exemple dans des sociétés complètement déboussolées où règne en maître incontesté le dieu Dollar.
- Il n'accepte que les prières dites en *english* devenu le latin des temps modernes, précisa Séraphin qui avait l'ouïe fine et le dodo flottant. Il avait certainement entendu son père ressasser pendant des années à tous ses visiteurs les sévices que lui avaient infligés les tontons makouts de Duvalier, dont s'inspireront avec beaucoup de respect et d'admiration les tontons makrouts de l'Afrique du Nord devenus spécialistes en sciences de la torture après avoir assimilé l'enseignement de toutes

les grandes écoles. Même dans ses rêves québécois, ils viennent le hanter. Difficile pour lui de siester.

- Le seul texte sacré, c'est celui de la pensée néolibérale ! renchérit Stéphane.

- C'est normal, répliqua Séraphin. On a eu *L'Ancien testament et Le Nouveau testament*.

- Pascal avait mis l'accent sur leur complémentarité tout comme il avait rejeté l'interprétation du péché originel; inconcevable, selon lui, ajouta Stéphane.

- Ecoutez ! Le suicide est une question assez difficile, et en faire la genèse serait trop long. Aujourd'hui, on peut, cependant, avancer que c'est un phénomène social et d'après les nombreuses études qui lui ont été consacrés, celui qui semble, ici, faire des ravages a été décrit par Durkheim au dix-neuvième siècle comme étant le suicide anémique, ajouta Safir. D'ailleurs, poursuivit-il, en Amérique du Nord, les populations les plus touchées sont celles des autochtones, dont les modes de vie ont été, profondément, remodelés par la violence aveugle des hommes blancs. Même les Gitans pourchassés en Europe, réprimés par Franco et Hitler, parqués, jetés dans les chambres à gaz et les fours crématoires avec les Juifs dans les camps de la mort comme ceux d'Auschwitz, Dachau et Buchenwald, n'ont pas subi la déculturation sauvage que vécurent les Amérindiens chez qui, traditionnellement, le suicide n'existait pas. Selon les chiffres rendus publics par les chercheurs, le suicide joue un rôle dévastateur chez les Innus, les Naskapis, les Attikameks et les Montagnais. Un adolescent sur deux tente le saut dans l'abîme. C'est insoutenable! Comment peut-on manifester autant d'impuissance et rester les bras croisés devant la négation de la vie, le rejet de l'existence?

- Oublions pour un moment le sujet, s'il vous plaît, dit Sabine, encore sous le coup de l'émotion.

- Tu as raison, dit Safir, excuse-moi pour ce long discours. Aussi, je vous invite à prendre un thé à la menthe préparé par mes soins, à l'orientale, avec le thé vert de Ceylan, qu'on appelle aujourd'hui Sri Lanka, et des feuilles de menthe fraîche achetée au marché Jean Talon. Comme d'habitude, je l'ai ramené dans une bouteille thermos et pour lui donner un cachet spécial, j'ajouterai dans vos gobelets en plastique des pignons. Un vrai thé, un thé caféiné et tonifiant, un thé sublime !

Sabine adorait le thé à la menthe, avait un faible pour le thé à la menthe que Safir lui avait fait découvrir depuis quelques semaines. Safir, lui, avait un faible pour elle; en femme d'instinct, elle le sentait. Il aimait ses yeux verts, ses yeux couleur de menthe, de verveine, de l'immortel olivier béni des dieux comme arbre de la paix, et des verts pâturages qui ondulent comme des vagues poussées par la brise au printemps. Il aimait les yeux de Sabine couleur de tous les arbres que l'on aime : couleur de l'arbre de Mani, couleur de l'arbre de Rûmi, couleur de l'étoile de Bethléem, couleur des jardins du Paradis...Au fond de lui-même, il caressait le doux secret de boire aux eaux limpides de cette source de vie à la fois fascinante et tumultueuse, de laver ses maux et de ne plus vivre que de la guerre des mots. Peut-être, qu'un jour, se disait-il, je pourrai, enfin, de nouveau, ouvrir la boîte hermétique de mes fantasmes, vivre quelque chose de plus fort qu'un rêve et ne plus tenir enfermées mes émotions. La première gorgée de thé procurait à Sabine, instantanément, une sensation de fraîcheur, celle qui coupe la soif des nomades du désert en attente du point d'eau le plus proche. Le thé, que Sabine prenait un

plaisir fou à siroter avec Safir tous les soirs vers sept heures, au moment de la pause réglementaire, représentait pour elle une sorte de respiration et s'imposait en rituel d'une religion inconnue, oubliée, qu'elle redécouvrait dans les gestes banals et pourtant si particuliers d'un homme dont le regard, discrètement, la dévorait comme un fruit défendu.

VI

Shehrazade, comme une actrice de cinéma sur un plateau, s'évertuait avec d'amples mouvements des mains à expliquer les dysfonctionnements du système d'éducation et de formation qu'elle jugeait trop fonctionnaliste en Amérique du Nord. Pour elle, il accordait trop peu de place à l'individu en tant que sujet maîtrisant avec conscience la technique afin de l'inscrire dans un vaste projet centré sur l'homme, son devenir et son rapport au monde. Elle pensait que les universités servaient d'officines aux multinationales et au Capital et servaient de simples machines d'intégration. L'homme doit, absolument, s'éloigner, dit-elle, de l'étroite rationalité technoscientifique devenue son seul guide.

Sans avoir une taille de sylphide, Shehrazade était une sémillante jeune personne aux sourcils affolants, aux yeux profonds et noirs, semblables à ceux d'une bohémienne, dont les cheveux tombaient jusqu'aux reins. Elle se déplaçait avec la grâce d'une panthère; son envoûtante façon de se mouvoir, son déhanchement de femme fatale attiraient tous les regards. Autour d'elle, c'était toujours la foule comme pour Tina Turner ou Madonna. Elle portait des robes avec des teintes sépia dont la couleur brune était plus foncée que celle de sa belle peau ambrée.

- Alors, Shehrazade, tu nous donnes un cours sur la sexualité des primates... pardon, je veux dire sur le concept d'andragogie, l'interpella, sans vergogne, Sidiki, provoquant une immense clameur.

- Vous, les Africains, toujours aussi salaces !

- Pourquoi les Africains ? Il me semble que la Tunisie est géographiquement située sur le même continent que mon pays, à moins que la couleur de ta peau ne t'identifie aux Blancs qui vivent en Amérique ou en Europe. William Sassine, l'iconoclaste écrivain guinéen, n'était pas noir de peau. Interrogé, un jour, par des journalistes, sur la couleur de son épiderme, il eut cette géniale réponse : « Le drapeau de la Guinée ne porte pas la couleur noire ». Sa mère était guinéenne et il avait un père, il est vrai, libanais. Et puis, tu sais, les films porno, la publicité érotique, les revues et sites pédophiles, les murs couverts de nanas, c'est pas à Abidjan que j'ai appris leur existence malgré les loubards qui écumaient les rues. D'ailleurs, on n'en a pas besoin, chez nous, dans les villages, les femmes vaquent à leurs occupations les nichons tout nus. Et ça ne dérange personne et on peut les z'yeuter à satiété. Même que ça fait briller leurs beaux yeux noirs.

- Vraiment, tu exagères !

- Je vais te répondre par une énigme tirée d'un conte Luba emprunté à mes frères congolais de l'ancienne province du Kasaayi :

Mmukalenga Kaayi
Udi waasa tshishiki tshya nzubu anu tshnwe,
Kutenga kuulu èkumana?

- En français, ça se traduit par :

Quel est ce seigneur
Qui construit sa case
Sur un seul pilier?

- Avez-vous une idée sur la réponse ? ajouta, d'un air malin, Sidiki.

- C'est le champignon, répondit Showa, avec un sourire qui en disait long.

- Espèce d'enfoiré, tu ramènes tout à ton bas-ventre !

- Ne me blâme pas Shehrazade, Jouhandeau a écrit dans *L'Algèbre des valeurs morales*, que le sexe était un accessoire pour les uns et tout pour les autres. J'appartiens, peut-être, à la deuxième catégorie et à part le sexe que nous reste-t-il pour garder encore vivant le désir, l'obscur désir, le noir désir à nous autres qui avons tout perdu ?

- Il y a quand même de grandes causes qui méritent notre attention !

- Je sais tout cela, mais que veux-tu, ton nom m'inspire, Shehrazade. Dès que je te vois, je m'imagine sur un tapis volant survolant Bagdad des *Mille et une nuits* à la recherche de celle qui sait si bien raconter des histoires. Non ! Je ne jetterai pas de bombes sur la ville, le pays, comme le faisaient les pilotes des avions furtifs américains qui ont tout détruit durant la Guerre du Golfe : les écoles, les hôpitaux, les usines, les ponts, les universités, les mosquées, les églises, les humains et les bêtes. Semblables aux Huns du légendaire Attila, ils ne voulaient pas que l'herbe repousse après leur passage et surtout que la science et le savoir s'incrument dans le cerveau des Arabes ou des Africains noirs ou blancs. O Shehrazade, ils veulent qu'on garde jalousement les métiers de marchand de tapis et de vendeur de bananes dans des républiques bananières soumises aux sceptres de roitelets ou aux bâtons des maréchaux dignes d'Ubu-roi. Comme on a des pétrodollars, du gaz, du cola, du café, du cobalt, des fruits exotiques, de l'uranium à enrichir, de l'or, des diamants et bien d'autres minerais, on doit juste acheter leur quincaillerie et jouer du tam-tam pour les amuser les jours de déprime. Souviens-toi, Shehrazade : les Anglais, en levant leur protectorat d'Égypte après la révolution de 1919 conduite

par le zaim Saad Zaghloul disciple de Mohamed Ali l'Albanais, ont même démonté les rares usines qu'ils avaient eux-mêmes construites et pillé les trésors archéologiques qui font aujourd'hui toute la richesse du British Museum. Tu comprends pourquoi Blair, avec sa férocité de blaireau que même le venin d'un cobra ne peut terrasser, s'acharne pour détruire les restes de Babylone. Shehrazade, ô Shehrazade, juste un baiser et je m'en irai cuver ma détresse pour ne pas sombrer dans la folie comme beaucoup de nos frères en exil.

- Pas sur les lèvres, tu pues le tabac.

- Le tabac, le miel, l'alcool et les femmes, je ne peux m'en passer, qu'Allah me pardonne. Mais j'accepte le marché. Ecartez-vous les amis, que je m'agenouille devant la perle de l'Orient, devant Shehrazade mon étoile, mon idole !

Sidiki, après avoir reçu un baiser appuyé sur la joue, embrassait sa Muse sur le front et s'en allait, escogriffe d'une rare espèce, d'un pas dansant comme s'il avait un scherzo dans le cerveau, et sans oublier, dernière pique, de rappeler à la sulfureuse Shehrazade que le manuel d'érotologie arabe le plus célèbre, *La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*, a été écrit en Tunisie par Muhammad Al Nafzaoui entre 1410 et 1434 sous le règne de Abd al-'Aziz Abou-Fâris, un des sultans les plus glorieux de la dynastie hafside.

VII

Stéphane, Sabine, Safir et Séraphin sirotaient leur thé en devisant tranquillement dans leur coin. Soudainement, le visage de Stéphane changea de couleur. Une pâleur subite s'empara de lui, transforma ses traits en un laps de temps. Des regards furtifs s'entrecroisèrent pour se diriger simultanément sur Sapho qui arrivait avec un sourire éclatant, grande, élancée, belle et maquillée comme une grue les jours heureux... Visiblement, Stéphane, qu'elle adorait taquiner, était désemparé.

- Ô Stéphane, mon amour, comme tu m'as manqué ces derniers temps. Les maudits examens de fin de session m'ont éloignée de toi. Enfin, je te retrouve mon ange ! Mais que se passe-t-il ? Tu fais une tête d'enterrement, tu as perdu ton enthousiasme, serais-tu amoureux d'une autre que moi ?

- Sapho, je t'en prie, pas aujourd'hui, je suis de méchante humeur. Alors.

Stéphane était le plus gai parmi les gays qui travaillaient à MADESO. Il apportait sur le plateau une note assez particulière. Il excellait pour dire en des mots tendres et doux son admiration d'esthète pour les femmes... dans les limites de son statut d'homosexuel; hommages sans équivoque parce qu'il ne pouvait et s'interdisait, de peur de vomir, toutes connotations sexuelles verbales ou autres. Sapho, en s'asseyant, presque de force sur ses genoux pour l'asticoter, provoquait chez lui un haut-le-cœur. Elle avait l'art de lui chatouiller le braquemart qui, malgré ses doigts

d'experte, restait figé, flasque, inerte et sans vie sous sa braguette. Rien d'un couteau dans son fourreau. Sans s'offusquer, mais alors le moins du monde, elle s'éloignait, le laissant terrorisé, les yeux hagards et retenant difficilement le vomi de ses tripes qu'il dégoûillait dans les vécés. Dominant le plateau de sa haute taille, elle disait à qui voulait l'entendre : « Stéphane n'aime pas les femmes ! Moi, j'aime les femmes et je trouve un malin plaisir à faire râler les hommes qui détestent les femmes parce qu'avec eux je ne risque rien... et puis Stéphane, j'ai toujours eu un faible pour lui. Il me fascine avec ses yeux verts, ses bijoux de femme, sa manière d'articuler avec des gestes lents, gracieux comme ceux d'une belle nana. Mais le salaud, il m'éconduit sans prononcer le moindre mot, juste avec son inexplicable peur, sa frayeur subite. »

Stéphane n'était pas toujours commode. D'un ton ferme, il décochait, surtout aux superviseurs, des quolibets, des flèches et des sarcasmes d'une rare violence. Son carquois était toujours plein. Vendeur hors pair, on lui passait facilement ses excès de langage. Ce qui ne diminuait en rien son courage. Dans les réunions, l'administration prêtait une oreille attentive à ses remarques souvent pertinentes. Avec un sens élevé de la repartie, il éloignait les mauvais esprits de son territoire. Stéphane s'entendait bien avec Sabine, qui occupait son poste le soir, et avec Safir, son voisin, avec lequel il échangeait civilement des propos sur les choses de la vie. Il lui arrivait même de faire des confidences sur sa vie amoureuse. La plupart du temps, il dessinait des cœurs comme s'il travaillait en cardiologie pour ne pas trop sombrer d'ennui, un ennui qui, même au travail, tue. Il fallait aussi l'écouter parler de sa mère comme d'une Madone... et bien après sa mort, trop vite

arrivée... à peine deux mois d'hospitalisation, l'invoquer au présent en des tournures alambiquées pleines d'humour, de poésie et de dérision. Il cachait, sous des apparences de lutin, de rustre souvent joyeux, beaucoup de sensibilité et fredonnait fréquemment la chanson d'Aznavour, *Comme ils disent*. L'amour et la tendresse perlaient, à l'abri des regards, ses yeux de larmes presque invisibles quand il se penchait discrètement sur sa feuille chargée de cœurs comme sa vie de déceptions.

Du haut de son piédestal, Samuel cria, soudainement, d'un ton comminatoire : «La récréation est finie ! Tout le monde à son poste. Nous avons encore une heure pour nous rattraper ». Les agents poussèrent une goulante et reprirent le travail.

- Bonsoir madame, je m'appelle Stéphane et c'est avec un immense plaisir que je m'adresse à vous ce soir en tant que bonne cliente de PIRANHA Canada. C'est juste un petit appel de courtoisie pour faire le point sur votre dossier et surtout nous enquêter auprès de vous sur les services que vous utilisez et vous parler un peu de nos nouveaux produits.

- Ça tombe bien ! J'allais justement vous appeler. Une de mes voisines a acheté récemment un nouvel appareil... un vista 350, je crois ; ça se peut-il ?

- Madame Desrosiers, c'est un vrai bijou, à la fine pointe de la technologie. Imaginez-vous en train de confectionner un bon gâteau et que vous avez les mains dans la pâte lorsque le téléphone sonne. Et bien vous n'aurez pas besoin de vous essuyer les mains parce qu'avec cet appareil, vous pouvez converser avec les mains libres et continuer tranquillement votre tâche sans précipitation ni perte de temps. Je ne vous ferai pas dire que le temps c'est de l'argent.

- Vous avez raison mon pauvre monsieur ! Effectivement, ça peut être utile pour les femmes qui, comme moi, cuisinent pour éviter les surgelés et les plats à emporter tout en demeurant actives.

- Il présente d'autres ressorts qui vous surprendront. Vous pouvez répertorier quatre- vingt-dix noms et vous informer, grâce à son écran large et en couleur, sur le temps qu'il fait dehors, passer des commandes chez l'épicier, payer vos factures et faire usage, gratuitement, du 411.

- Oh là, oh là, là ! Vous me faites un peu peur avec toutes ces fonctions.

- Mais non madame, croyez- moi, une cliente âgée de quatre-vingt-cinq ans l'a acheté hier. L'utiliser est un jeu d'enfants. D'ailleurs, il est accompagné d'un guide et si vous éprouvez la moindre difficulté, appelez-nous et nous vous aiderons, par des petites démonstrations, à assimiler le maniement rapide et avantageux de l'appareil. J'ajouterai juste un mot pour ne pas abuser de votre précieux temps : cet outil a été conçu de manière à durer longtemps. Si demain, disons dans trois ou quatre ans, vous souhaitez disposer d'un modèle plus récent, il vous suffira de changer le module de l'appareil comme vous le feriez pour une pièce d'automobile.

- Vous m'avez convaincue, mais vous ne m'avez rien dit sur le prix.

- Madame Desrosiers, ce sont des appareils qui coûtent cinq cents dollars sur le marché, mais comme vous êtes une bonne cliente de PIRANHA Canada, vous ne payerez que trois cent cinquante dollars et pour vous faire encore plus plaisir, je vous offre, pour deux mois, l'utilisation sans frais, de l'afficheur, de la boîte vocale et de l'appel en attente. Vous ne versez aucun cent aujourd'hui. Le montant sera porté sur votre facture habituelle. Ça vous convient ?

- Oui !

- Avec votre permission, madame Desrosiers, je vais enregistrer les termes de l'entente pour éviter toute erreur de notre part. Je suis convaincu que vous obtiendrez entière satisfaction avec ce téléphone.

- Bravo, l'anguille a mordu à l'hameçon, lui cria Séraphin. Tu as sorti le grand jeu : la fine pointe de la technologie et patati et patata ! Mon œil, dans un an, ces pacotilles se vendront à soixante dollars l'unité.

- Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Nous sommes payés pour entuber, rouler dans la farine les clients, vendre du vent et bien d'autres choses inutiles. C'est le business. Avons-nous le choix d'ailleurs ? À part les centres d'appels, qui recrute en ce moment ? Le gouvernement pense que c'est une bonne stratégie que de les multiplier. Tu verras, un jour, même les centres d'appels seront délocalisés dans les pays du tiers-monde où la main-d'œuvre est à un coût dérisoire. Et puis, les centaines de diplômés qui sont sur le bien-être social ou au chômage peuvent s'occuper et arrêter de gueuler. D'ailleurs, prends un appel et raconte ce que tu veux. Fais juste attention aux écoutes impromptues.

- Bonsoir madame, j'appelle au nom de PIRANHA Canada et je me nomme Séraphin. C'est seulement pour vous parler de l'amélioration que nous avons apportée à nos services. Est-ce qu'à date vous êtes satisfaite ? Je vous poserai quelques questions si vous le permettez. Vous êtes bien madame Sansfaçon ?

- Oui monsieur Séraphin et je vous rassure tout de suite: tout marche à merveille ! Les services dont je dispose actuellement fonctionnent bien et je suis comblée. Permettez-moi un compliment : j'aime votre voix créole, votre voix rouillée.

- Comme toutes les voix métalliques, elle est enrobée de vert-de-gris. Et puis, madame, sans rouille quel goût aurait la soupe de poisson ?

- J'adore le poisson monsieur et je serai heureuse de vous recevoir à souper un soir.

- C'est vraiment gentil à vous madame, votre invitation m'honore, mais je ne puis accepter. Mes heures de travail sont impossibles.

- Ne vous en faites pas pour ça, nous nous arrangerons. Vous avez mon numéro de téléphone, n'hésitez pas à m'appeler. Ça me fera vraiment plaisir.

- Vous êtes très aimable, je vous souhaite une bonne soirée.

Séraphin déposa ses écouteurs et respira profondément sous l'œil narquois de Stéphane qui lui lança un boulet rouge : « Ce coup-ci, c'est toi le petit mérou pris dans les filets de la belle daurade; avec quelques appels de ce genre, tu finiras par changer de job pour devenir gigolo. Tu reposeras ta langue de serpent à sonnettes et tu travailleras au septième ciel avant qu'on ne te redescende au premier ciel dans un coffre de sidéen que la terre accueillera fraîchement. »

Séraphin encaissa sans répliquer, car la fatigue commençait à chauffer l'esprit de Stéphane qui faisait des heures supplémentaires depuis quelques jours. Entre-temps, Sabine déployait toute une batterie de mots-missiles pour, dans un même élan, persuader le client d'acheter deux appareils de téléphone, un paquet de services étoiles et une entente de deux ans pour les longues distances nationales et internationales. Et chose extraordinaire, le client la remerciait en sus. Merci infiniment madame, vous avez trouvé les bonnes solutions à mes problèmes de téléphonie, je vous félicite pour votre déférence à l'égard du client, d'après votre

accent, vous devez être Française, lui dit-il. Non, monsieur, je suis bel et bien une Québécoise pure laine comme vous. Il est vrai aussi que j'ai séjourné en France, en Allemagne et visité l'Italie, lui répondit-elle, avec un rire franc. Permettez-moi de vous retourner votre compliment et de vous dire que des clients charmants comme vous nous remontent le moral et nous aident à lutter contre la morosité de la routine. Passez une agréable soirée et n'hésitez surtout pas à nous joindre à tout moment sur le numéro du service à la clientèle de PIRANHA Canada.

- Bonsoir monsieur, mon nom est Showa et je vous appelle de la part de PIRANHA Canada. Comment allez-vous ce soir ?

- Jusqu'à maintenant tout se passait à merveille. Que puis-je pour vous ?

- Monsieur Donnadieu, je voulais vous annoncer de bonnes nouvelles.

- Auriez-vous décidé de baisser les prix des longues distances pour les appels outre-mer ?

- C'est surtout pour les innovations dans les services qui permettent une utilisation plus rationnelle du téléphone en gain de temps, messagerie vocale et autres fonctions.

- Vous faites allusion aux gadgets dont les prix gonflent la facture mensuelle déjà assez lourde. Avec vos tarifs sur l'étranger, vous sucez comme des vampires les maigres économies de ceux qui sont obligés de joindre leurs parents laissés derrière eux et vous voulez en plus que je vous donne des sous pour des services qui, en terme de prix de revient, ne vous coûtent presque rien. Je suis ingénieur en télécommunications et je sais de quoi il en retourne ! S'il n'en tenait qu'à moi, je le

balancerai par la fenêtre ce maudit téléphone. Bonne soirée et excusez-moi, je sors tout de suite, dit-il, en raccrochant.

- Mon Dieu, il en a gros sur le cœur. Je le comprends. Des appels à trois ou quatre dollars la minute quand on doit appeler nécessairement, ce n'est pas donné. En plus, ce sont ceux dont le porte-monnaie est presque toujours vide qui appellent souvent à l'extérieur.

- Bonsoir monsieur, Salem de MADES0 pour PIRANHA Canada, je vous appelle ce soir, car nous avons des promotions exceptionnelles pour nos clients et comme les fêtes s'en viennent, c'est le moment idéal pour acheter les cadeaux. Un bel appareil ferait certainement plaisir à votre épouse.

- Je pensais que vous vendiez des SCUDS.

Mon cher monsieur, le Québec n'est en guerre contre personne répondit Salem.

- Vous portez un nom arabe, alors avec tout ce qui se passe au Moyen-Orient !

- Mon nom signifie paix. Quant à ce que racontent les médias sur les Arabes, je vous répondrai par un argument tautologique : la loi du plus fort est toujours la meilleure et sa voix est la plus entendue. Mais il est important que vous sachiez aussi que cinq cent mille enfants meurent chaque année de malnutrition et de l'absence de soins en Irak du fait de l'embargo imposé à ce pays avec l'assentiment de la communauté internationale qui se résume à quelques nations. Saddam Hussein est toujours là et les affaires continuent. Cependant, comme dit un adage populaire : « Celui qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage ». Alors, un jour, ils demanderont à Saddam de quitter la scène de leur théâtre devenue trop cauchemardesque en emportant avec lui leur mauvaise conscience, l'alibi de leurs

odieux crimes contre l'humanité et, surtout, pour le remplacer par de nouveaux acteurs plus dociles, encore vierges du sang de leur peuple et qui attendent de signer leur contrat avec impatience. La tragédie a un bel avenir en ce monde. Pierre Corneille en avait l'intuition, je veux dire la certitude.

- Écoutez monsieur, je voulais juste blaguer un peu.

- Pas sur le malheur des autres. Je ne vous en veux pas, vous êtes victime, comme la majorité, de la désinformation. Passez une bonne soirée. Que la paix soit avec vous ! Salam alikoum, comme on dit en arabe.

- Bonsoir madame, Safir de PIRANHA Canada, c'est juste un appel de courtoisie, excusez-nous pour l'heure tardive.

- Il n'y a pas de mal, mais PIRANHA Canada aura bien du chagrin avec mes vieux os.

- N'ayez aucune crainte madame Labonté, nos rivières et nos lacs ne sont pas encore peuplés... infestés de piranhas, lui répondit Safir, en éclatant de rire. Nous voulions simplement vous suggérer l'acquisition de certains services à même de vous faciliter l'utilisation de votre téléphone. D'ailleurs pour les personnes âgées comme vous, nous avons mis au point une gamme de fonctions spéciales.

- Vous aurez dû me solliciter il y a six mois ! C'est trop tard, je m'en vais.

- Dans une maison de retraite ?

- Non, mon fils, j'ai la chance d'y échapper. Je vais habiter chez ma fille.

- Je suis très content pour vous madame Labonté.

- C'est ma fille adoptive. Écoutez bien mon fils, je l'ai récupérée au début des années cinquante dans un des orphelinats du gouvernement Duplessis. À l'époque,

les moyens de transport étaient encore rudimentaires au Québec, encore plus à la campagne. Alors par une aube automnale, un peu brumeuse, mon mari et moi avons pris notre tilbury pour aller la chercher à Montréal. Quand nous la vîmes pour la première fois, elle gigotait dans son lit et elle me tendait les bras comme à une personne familière. Je ne suis pas allée plus loin, comme si j'étais happée par une force mystérieuse qui s'était, soudainement, imposée pour nous unir elle et nous. Je l'ai prise dans mes bras et je me suis mise à lui parler : « mon petit trésor, lui dis-je, je savais que tu m'attendais, je t'emmène loin, chez nous dans une coquette maison, bien confortable, embaumée par les fleurs de tous les noms et égayée par les chants des oiseaux qui vont bientôt partir pour passer l'hiver au chaud dans des contrées lointaines. Mon enfant, ma bien-aimée, lui disais-je, tu n'es pas fille de mes entrailles, tu es née de mon cœur, fuyons ensemble ce lieu aux murs hauts et austères, où des voix plaintives se répondent en échos... J'entendais ton appel l'âme agitée et pleine d'angoisse comme celle d'une égarée dans une forêt aux mille sentiers qui ne mènent nulle part... ». Mon fils, écoute bien, aujourd'hui que l'âge des maux de tête et de dos m'a rattrapée et que mes beaux yeux bleus (qui gardent captif un mâle sans vêtements sacrés. Il quitta les ordres pour les désordres d'une vie profane) confondent les couleurs et inventent des pluies qui ne tombent pas, elle m'a appelée pour me dire : « Maman, je suis née de ton cœur et je viendrai demain le chercher pour m'y abriter encore un peu. Depuis la mort de Sylvain tu es bien seule. Tu sais ma tendre et douce maman... depuis mon enfance, je rêve d'adopter une grande personne et puis ton sourire moqueur, toujours au-dessus des contingences de l'existence, me manque tant. Tu verras, nous serons tous

encore plus heureux. Au manège, tes petits enfants t'épateront et tu pousseras des cris alarmés pour les rappeler à l'ordre, effrayée par leur audace, comme tu le faisais avec moi toujours suspendue aux branches des arbres. Nous irons à la mer comme au bon vieux temps et tu fredonneras de nouveau les refrains de Charles Trenet sur la Méditerranée... maman, maman, tu as besoin d'une épaule solide sur laquelle t'appuyer pour ne pas tomber en descendant les escaliers. »

- C'est une magnifique histoire que vous vivez madame.

- Mon fils, en six mois, j'ai perdu tous les autres membres de ma famille. Je ne pensais pas que ma fille adoptive viendrait pour m'emmener vivre chez elle et me permettre de quitter une vie bien remplie, dans la dignité. Elle a ajouté au téléphone, avec sa voix de mère aimante, en insistant : « Tes beaux yeux, maman, contiennent toutes les mers du monde auxquelles on s'abandonnerait, j'aimerais tant recueillir leurs dernière larmes de vie et de bonheur et puis avoir, dans un jour lointain, le privilège de les fermer dans la douceur d'un crépuscule automnal où le soleil répandrait l'or de ses rayons sur tes cheveux gris et poserait sur tes lèvres le dernier baiser du plus merveilleux des amants. » Voilà, mon fils, après huit années de mariage avec un ancien prêtre qui n'aimait pas me voir en pantalon et à qui je disais : « t'avais pas l'air plus masculin avec ta soutane ». Devant l'impossibilité d'avoir un enfant, nous avons adopté celle qui, aujourd'hui m'adopte. Excusez-moi mon fils, j'ai abusé de votre temps.

- Non madame, votre histoire est émouvante, j'aimerais avec votre assentiment la raconter.

- Elle vous appartient mon fils, que Dieu vous garde ! Adieu.

Dès que Safir déposa ses écouteurs et se retourna vers Sabine, Samuel, rouge de colère l'apostropha : « C'est impensable Safir, tu as passé plus d'une heure sur le même appel alors que le temps réglementaire par client est de quinze minutes au maximum. »

- Désolé mon ami, je ne pouvais raccrocher ni interrompre une vieille dame qui m'a résumé sa vie.

- Nous ne sommes pas payés pour faire du social et jouer aux psychologues. Tu le sais très bien et je ne tiens pas à te le rappeler de nouveau.

- Sur le plan administratif tu as, peut-être, raison, mais je crois qu'un fossé nous sépare quant aux rapports avec les autres. Dans nos sociétés les personnes âgées sont vénérées, elles comptent et nous leur vouons un immense respect. Elles symbolisent et portent la sagesse; elles sont les gardiennes de la mémoire collective et enseignent aux générations futures la voie à suivre... Leur place dans la vie collective est inestimable et toi tu veux que je transgresse cette loi à cause de normes de travail établies par des robots travestis.

- Dis donc ! T'es en train de m'insulter ou quoi ?

- Tout doux ! Oui, si tu te sens visé. Je formule une simple vérité pour que tu comprennes que dans des situations particulières, nos attitudes doivent refléter notre sens des valeurs et que nous devons, en toute conscience, ajuster nos conduites et attitudes en fonction de ce paramètre. Est-ce assez clair ? Maintenant, tu peux aller rédiger ton rapport et même demander mon licenciement.

- Tu as admirablement réagi, s'écria Sabine. Ils se conduisent comme des automates. À aucun moment, il ne s'est posé la question : « Et si c'était ma grand-

mère ? ». Il est temps de sortir les amis, Safir, je prends un pot ce soir avec des anciens camarades au Café Sarajevo, veux-tu m'accompagner ? Ça te permettra de décompresser un peu. Il y règne une formidable ambiance.

- Que puis-je te refuser Sabine ? Tu connais mes dispositions à ton égard. Nous irons en métro parce qu'il fait trop froid ce soir, nous marcherons à peine cinq minutes en sortant de la station Saint-Laurent.

VIII

Sabine et Safir descendirent les escaliers qui menaient au quai McGill. Très peu de passagers attendaient le métro. Seuls le jeudi et le vendredi attiraient les gens, en période hivernale, le soir, au centre-ville.

Durant le petit trajet qui les séparait de la station Saint-Laurent, Sabine observait, sans en avoir l'air, son collègue de travail quelque peu emporté par ses pensées. Il doit faire la quarantaine passée, se disait-elle, mais il n'a pas une seule ride et aucun cheveu blanc ne trahit son abondante chevelure noire et bouclée. Timidement, elle osa une question.

- As-tu réfléchi aux conséquences de ta réaction à l'égard de Samuel ?
- C'est vrai, j'y suis allé un peu fort, surtout que les autres superviseurs et lui ne sont que des pions sur l'échiquier administratif, un peu comme les simples soldats devant d'autres soldats ennemis. Néanmoins, ils doivent s'impliquer davantage quant à la dimension humaine que doit développer toute organisation digne de ce nom.
- Mais alors tu as délibérément choisi le terrain de la confrontation.
- Je n'aurais pas trouvé une autre façon d'appréhender le problème. Il faut les provoquer pour les pousser à se remettre en question.
- En calculant les risques !

- Tu sais Sabine, j'ai vécu tellement de situations absurdes dans ma courte vie que l'incident avec Samuel est, somme toute, pour moi, quelque chose de banal, de négligeable. Que peut-il m'arriver ? Perdre un emploi précaire pour en retrouver un autre tout aussi fragile. J'ai failli perdre beaucoup plus il n'y a pas si longtemps.

- Oui, mais quand même !

- Ma chère amie, en Afrique, nous réagissons sur le vif, spontanément avec ou sans réflexion immédiate, faiblesse ou bien force, je ne sais. La chaleur humaine est comme le pain que nous partageons. Bien plus, nous avons comme héritage génétique des excès de colère avec des gestes qui vont dans tous les sens, à l'italienne, et de formidables explosions de joie. Le primat est aux affects dans nos rapports sociaux, il n'y a pas de distance vis-à-vis de l'autre et la froideur ne fait pas partie de notre bagage de civilités. Le sens des rapports humains est notre bien le plus précieux. C'est le seul bagage que nous avons à portée de la main lors de nos voyages, même sur les trajets insignifiants; nous croyons que le monde est un et que tous les êtres qui le composent doivent vivre en harmonie. Il y a chez nous, peut-être, un résidu de cette conscience mythique qui faisait croire à nos ancêtres communs qu'ils étaient simplement une espèce parmi tant d'autres peuplant le cosmos. Comme est aussi inscrit dans nos gènes de musulmans, non pas le péché originel auquel nous ne croyons pas, mais le sentiment de l'exil que vécut le prophète Mohamed pour sauver l'Islam de la société qui l'a vu naître et qui voulait lui faire subir le sort dévolu à toute nouvelle religion.

- Sauf à celle du progrès !

- Elle est invincible, à croire ce qu'en disent ses émules, ceux de la raison et les bâtards de Voltaire. N'exagérons rien, cependant, car Copernic, Galilée et bien d'autres furent persécutés.

Evitant les marches mécaniques, ils gravirent en courant, semblables à des enfants chantant à tue-tête, les escaliers de la station Saint-Laurent. Il neigeait en les neiges parmi les neiges neigeant... Des flocons peau de lièvres, des flocons peau de chagrin, inlassablement, tombaient pour encombrer les rues de Montréal et ne laisser aucun répit aux chasse-neige dont les bruits de moteur troublaient la quiétude d'une nuit d'hiver que Safir espérait longue; une nuit dont on ne verrait jamais la fin. Une nuit qui, peut-être, écrirait un nouveau chapitre dans le livre de sa vie avec des pages d'une extraordinaire densité, d'une beauté à couper le souffle, avec des phrases sublimes, étranges, quelquefois incompréhensibles, mais sans cesse à recommencer, à réécrire comme pour ne pas les laisser mourir, pour qu'elles puissent toujours exister dans le pur mouvement de la main épousant la fantaisie et la magie des lettres.

Ils marchaient en silence, silhouettes sans ombres. La nuit leur appartenait. Une nuit irréaliste. Celle de l'aveu. Celle de l'amour ? Poussée par une force incontrôlable, Sabine prit la main de Safir sans le regarder. Elle était sûre qu'il attendait ce geste simple, fort, irrésistible et beau depuis la première fois où leurs regards s'étaient croisés lors de la première journée de formation à MADESO. Sans se tourner vers elle, il serra fort, très fort la main qui, soudainement, le ramenait au monde, au nouveau monde. Il écarta ses doigts pour laisser ceux de la main de Sabine glisser entre les siens afin de mieux tenir ce qui venait de naître et

ne plus le laisser s'échapper. Ils marchaient toujours en silence. Le bonheur ne fait pas de bruit; semblable aux eaux d'une rivière sans histoire, il est calme, limpide, transparent et pur. Regard lavé de l'horreur du monde, il peut embrasser l'invisible horizon. D'indéfinissables ondes parcouraient le corps de Safir. Des ondes électriques, sans douleur, celles qui, imperceptiblement, déploient une sensation de joie physique intense; une joie qui inondait son âme, et s'abandonnant au miracle de vivre consacré par la rencontre de deux êtres, il avait à peine conscience que son enveloppe charnelle d'os, de chair et de sang, devenait inconsistante, légère comme les flocons absorbant, pour les rendre invisibles, tout en les entraînant dans leur chute, deux larmes, d'homme couleur d'absolu. Légèreté qui lui procurait l'ineffable impression de s'élever au-dessus de la chaussée couverte de neige. L'amour donne des ailes, dit-on, et ce vieil adage jamais démodé, qui fait sourire du coin des lèvres, prend, soudainement, tout son sens. La terre moins ferme et le monde devenu féerie, spectacle fabuleux dans la transparence des choses de neige, laissaient ses yeux, miraculeusement, se nourrir d'un paysage citadin dont la beauté, extraite de la laideur, comme les essences des parfums d'une alchimie florale, révélait les multiples artifices de sa parure. Elfes, Sabine et Safir tournoyaient parmi les flocons. La persistance de cette sensation amplifiait jusqu'au paroxysme leur sentiment d'exister. Un geste, pas un mot, et le monde se défait de tout son vernis, laissant tomber le faux de son masque. Instant rare, fulgurant, mais qui donne au temps une extraordinaire épaisseur; celle qui vous fait croire qu'il s'est arrêté, que vous en êtes maître et que ce sont les battements de votre cœur qui rythment ses balbutiements. Pour Safir, cet instant

magique prenait la forme abstraite d'une incise dans la longue phrase de *Nedjma* ou *le poème* ou *le couteau* de Kateb Yacine et *La Marche à l'amour* de Gaston Miron. Les étoiles, que le sombre ciel de l'hiver gardait à distance, tout à coup, s'allumaient, flambaient de mille feux comme un vaste incendie, pour éclipser, supplanter la pâle lumière qu'Hydro-Québec assurait à la ville.

Une musique endiablée chauffait l'atmosphère au Sarajevo quand Sabine et Safir y entrèrent, sous un tonnerre d'applaudissements qui fusaient d'une table joyeusement occupée. On les attendait. L'orchestre n'était pas au rendez-vous ce soir-là, car il ne se produisait que les fins de semaines. Qu'importe le cœur était à la fête !

IX

Souleimane entrait dans une Agora très animée, soumise aux échanges truculents, triviaux et aux différentes odeurs de cuisine qui se dégageaient des fours à micro ondes. C'était l'heure du lunch. Il avait oublié le sien à cause du temps fou qu'il avait passé à se faire beau, du moins présentable, pour son entrevue du matin. Tant pis. Il picorera dans les assiettes des amis comme on fait au pays avec les voisins. Quand il y en a pour l'un, il y en a toujours pour l'autre. Il suffit d'arriver à l'heure du repas. L'hospitalité est sacrée, et en particulier envers les étrangers. Elle coupe toutes les mauvaises langues. Souleimane avait le choix entre le poulet au riz à la sauce d'arachide de Showa, la viande en sauce aux bananes plantains frites de Silimbi, le couscous au mouton et aux légumes de Slimane, la ojja aux crevettes de Shehrazade, et, pourquoi pas, un morceau de pâté au saumon qu'il devrait disputer, arracher à Serge connu pour son insatiable appétit. Il n'arrêtait jamais de grignoter en dehors des repas et ressemblait beaucoup à ces Américains qui trimbalaient péniblement une énorme bedaine. D'ailleurs, son médecin avait, de manière définitive, désespéré de lui, sachant que ses recommandations n'avaient pas de suite et que ses ordonnances finissaient habituellement à la poubelle. Il criait haut et fort : « Je suis philosophe, faisons alors bonne chère, posons les mauvaises questions, faisons le verbe chair et Socrate ne nous blâmera pas. » Après tout, les obèses ont le droit de vivre sans complexes leur vie et ceux qui les

culpabilisent devraient, plutôt, se tourner vers les pouvoirs publics qui font plus que preuve de laxisme envers les industries agroalimentaires.

À la vitesse de l'éclair, doué de la vision périphérique d'un joueur de handball, Souleimane s'empara d'une chaise vide et alla s'installer à la table de Silimbi presque collée à celle de Slimane. Au fond de lui-même, il s'était dit, entre les deux, je vais bien m'arranger pour déjeuner avant de commencer mon quart de travail.

Sa tenue vestimentaire, plus soignée que d'habitude, éveillait la curiosité tout africaine de ses camarades qui commençaient à le mitrailler de questions entrecoupées de rires sonores et de regards croisés et malicieux.

- Tu nous fais honneur en arrivant ainsi habillé à notre table d'hôtes.
- Mes amis, vous savez toute mon affection pour vous. Alors, pour mettre un terme à vos plaisanteries et sarcasmes admirablement cuisinés, sachez que je reviens d'une interview auprès d'une grande institution financière que je ne citerai pas. Croyez-moi ! J'ai vraiment cru en ma bonne étoile en y allant et dans ma tête dansaient follement tous mes projets d'avenir. J'ai tendu mes deux bras vers le ciel, les deux paumes ouvertes, pour demander à Allah, qui n'était pas obligé, de m'aider à obtenir le poste. Malheureusement, malgré ma préparation, mon expérience professionnelle et mon bagage intellectuel, j'ai fait chou blanc. Posséder trop de diplômes est finalement une tare pour les exilés que nous sommes. On m'a fait avaler un énorme boa ce matin en entrevue et j'ai encore faim, alors laissez-moi déguster un bon petit plat de chez nous.

- Tu exagères un peu ! Il faut du temps pour décrocher la lune. Ça fait des siècles qu'on la regarde. Elle est toujours aussi fascinante et belle. Si on y habitait,

on ne pourrait plus l'admirer et elle n'inspirerait plus les amoureux qui y accrochent leurs rêves.

- Franchement, mais de quoi parles-tu ?

- Je ne vais pas te faire un dessin. Tu me comprends très bien. D'ailleurs, c'est juste une image. Laisse tomber ! Raconte-nous l'entretien.

- Je n'ai pas attendu le chant du coq de mon village natal pour me lever très tôt ce matin, m'accoutrer soigneusement, déjeuner dare-dare et me pointer une bonne demi-heure à l'avance au siège de la banque qui se trouve au centre-ville. On m'a réservé un accueil chaleureux, invité à prendre place dans un salon impeccable et servi un bon café et de délicieux petits fours... À peine ai-je eu le temps de jeter un coup d'œil rapide à la presse internationale étalée sur les petites tables en verre, remarquant au passage l'absence du *Monde Diplomatique*, qu'une charmante assistante de direction, comme on en voit dans les films d'Hollywood, m'a appelé par mon nom pour m'accompagner dans le bureau du grand patron... C'est encore frais dans ma tête, alors je vais vous narrer la scène dans ses moindres détails et tant pis pour le retard au boulot.

La secrétaire frappa discrètement sur la porte capitonnée et entra dans le bureau du patron suivi de Souleimane qui avait eu le temps d'admirer sa chevelure blonde, sa belle architecture toutes en lignes délicatement ciselées par un orfèvre, tel un joyau de grande valeur, un bijou rare. Prestement le patron se leva, tel un félin de derrière son bureau ovale, pour tendre une main énergique à Souleimane. Le patron était un homme de grande taille, la cinquantaine entamée avec, à peine, quelques cheveux grisonnants. Il avait des traits réguliers et un teint hâlé que son

dernier séjour aux îles Caïmans rendait plus éclatant. Visiblement sportif, il n'avait pas de poids à perdre. La pratique du tennis sans doute, mais aussi la piscine et les séances de mise en forme dans le gymnase privé de sa résidence principale. Souleimane pensait, intérieurement, que le numéro un de la banque illustrait parfaitement le type de manager en vogue dans les grandes entreprises où les médias, la communication et les façades extérieures des bâtiments étaient une arme redoutable pour les indices boursiers et que la santé de l'entreprise allait de pair avec la santé des dirigeants, bien sûr, leur santé physique et leur santé financière. Il devait, se disait-il, percevoir trois ou quatre millions de dollars de salaire annuel. Souleimane savait que d'autres faisaient plus et gagnaient jusqu'à vingt mille dollars de l'heure, à peu près deux mille huit cent fois le salaire minimum. Pour discuter avec ceux qui sont en bas de l'échelle salariale, les pauvres patrons étaient astreints à des voyages intergalactiques dont les distances se comptaient en millions d'années-lumière. Un vrai cauchemar, pour eux. Par contre, la santé des actionnaires pouvait se détériorer un peu. On ne le voit pas tout de suite. Ce n'est pas si grave. Ils usaient de leur vertueuse patience, comme les malades dans les urgences des hôpitaux. Les scandales éclataient toujours longtemps après les crimes économiques perpétrés. Quelques pages d'indignation dans la presse, des insultes contre le vérificateur général ou la personne instigatrice du scandale, des menaces de sanction et de circonstances proférées à voix basse par un ministre, un premier ministre, des échanges de grimaces à la chambre des communes pour la galerie et puis on effaçait tout et on recommençait. Le truc c'est de ne pas se faire attraper. Autrement, tout est permis. Nous sommes entre gens civilisés n'est-ce pas ?

- Bonjour M. Souleimane, je suis ravi de vous rencontrer. Asseyez-vous, je vous en prie. Votre nom me fait penser à Soliman le Magnifique, dont on m'a dit beaucoup de bien lors de mon dernier passage à Istamboul.

- Effectivement, sous son règne, l'Empire Ottoman a connu la période la plus riche de son histoire. Il n'a pas fait comme son père Sélim premier qui, n'ayant pas hérité du trône, se révolta et assassina ses frères et ses neveux pour s'autoproclamer sultan. Cependant, Soliman, malgré son immense talent politique, n'arrivait pas à mettre de l'ordre dans son harem et à maîtriser la sultane Roxelane qui excellait dans l'art de l'intrigue. Elle arrive, effectivement, à obtenir l'exécution du jeune Moustafa que Soliman avait eu d'une autre femme et à ouvrir ainsi la porte de la succession à son propre fils. C'est peut-être cet épisode qui devait inspirer Racine pour l'écriture de *Bajazet* ? Une terrible tragédie, mais surtout une réflexion sur la nature du pouvoir, ses manifestations visibles et invisibles. Soliman le magnifique est mort en septembre 1566 à l'âge de soixante-douze ans en guerroyant en Hongrie lors d'une seconde campagne. Il avait, sans aucun doute, un faible pour la musique tzigane et les belles Hongroises aux yeux bleus.

- Je vois que vous n'ignorez rien de l'histoire de cette partie du monde.

- J'ai vécu en Europe, comme vous le savez. Alors, je n'ai pas beaucoup de mérite pour cela.

- Dans le monde d'aujourd'hui, la connaissance des autres cultures et des autres peuples est indispensable pour les hommes d'affaires.

- Je serai heureux de vous être utile !

- Bien, passons aux choses sérieuses, M. Souleimane, j'ai étudié votre dossier avec beaucoup d'attention et les remarques de mes collaborateurs à votre égard sont très élogieuses. J'aimerais vous poser quelques questions subsidiaires. Vous avez une formation excellente, je n'en disconviens pas, un passage à la Banque Africaine de Développement et, je crois, des états de service à la banque Rothschild de Paris, n'est-ce pas.

- J'ai aussi à mon actif quelques consultations pour différents organismes africains, que je n'ai pas mentionnées pour ne pas trop charger mon CV.

- Vous êtes au Canada depuis ?

- Au Québec, depuis trois ans.

- Et durant toutes ces années, vous avez travaillé dans la télécommunication comme télévendeur. C'est invraisemblable ! Inadmissible ! Mais enfin !

- Que pouvais-je faire ? On exige une expérience canadienne à tout nouvel arrivant. Il faut bien commencer quelque part pour ne pas vivre aux crochets des contribuables.

- Je comprends. Avez-vous gardé des contacts avec les anciennes institutions où vous avez travaillé ? Pensez-vous retourner un jour au pays ? Parlez-moi un peu de votre famille.

- À vrai dire, monsieur le Président, je n'ai pas maintenu de rapports suivis avec les collègues avec lesquels j'ai eu l'honneur de travailler en Afrique et en France. Mais il suffit d'une occasion fortuite, d'un petit voyage pour renouer les fils. Retourner vivre au pays n'est pas dans mes projets, car je veux m'intégrer ici, réussir ma vie professionnelle et réaliser mes rêves personnels. Peu de choses

m'attirent encore en Afrique et je me sens bien au Québec. Mes parents sont d'origine modeste. Mon père est fonctionnaire et ma mère exerce comme institutrice. Ils préparent présentement leur retraite.

- Ils ont beaucoup de mérite de vous avoir encouragé à aller aussi loin dans vos études. Des membres de la famille au gouvernement ? Dans les partis d'opposition ?

- Honnêtement, non.

- J'ai réfléchi à votre candidature chez nous et le poste auquel vous avez postulé est, comme le savez, sans doute, stratégique. Votre expérience en gestion de portefeuilles est un atout non négligeable et votre connaissance des circuits de la finance internationale représente un plus que nous apprécions à sa juste valeur. Cependant, il serait plus judicieux pour nous, et pour vous également, de vous astreindre à une petite mise à niveau. À un certain degré de responsabilités, la tolérance zéro est de rigueur pour toute erreur de jugement ou prise de décision inadéquate. Nous avons pensé que quelques cours dans une université suffiraient pour vous permettre de repostuler pour un poste important dans notre institution financière. Alors je vous propose de vous y mettre incessamment.

- Ne vous inquiétez pas monsieur le Président, je me tiens parfaitement au courant de ce qui se fait dans le domaine et je suis prêt à passer sur le champ en revue avec vous l'actualité de tous les mouvements boursiers et des grandes tendances pour les années à venir.

- Il ne s'agit pas que de cela. Les méthodes de travail en Afrique et en Europe sont radicalement différentes de celles de l'Amérique du Nord. Il existe ici une autre culture d'entreprise à laquelle il faut s'initier progressivement.

- Monsieur le Président, je suis prêt à suivre sans rémunération, durant six mois, un stage au sein de votre institution pour me mettre dans le bain. Vous pourrez me confier des dossiers et me mettre à l'épreuve. Ce sera le baptême du feu pour moi dans une grande banque canadienne. Comme on dit, un nageur éloigné de la piscine retrouve tout de suite ses réflexes au contact de l'eau. Il ne se noie jamais.

- La parabole du nageur n'est peut-être pas la plus appropriée pour notre domaine d'activités. Réfléchissez à ma proposition et tenez-nous au courant. J'ai été ravi de vous rencontrer.

Souleimane soupira en croisant les bras derrière sa nuque et dit, tristement : « J'ai quitté le cossu et bel immeuble de la banque pour rejoindre le centre d'appels; j'avais le dos plié par le Noroît qui déplaçait à une vitesse folle les flocons de neige. Voilà, vous savez tout »

- C'est formidable, inscris-toi aux HEC et ajoute à ton bagage un M.B.A.

- Merdre ! Merdre ! Tu oublies que je détiens un doctorat.

- Un diplôme d'ailleurs, ça vaut rien ici. Les meilleures universités du monde se trouvent en Amérique du Nord, alors tes connaissances ... tu comprends ce que je veux dire.

- Peut-être qu'il ne fallait tout simplement pas le mentionner, ton doctorat. La surqualification comme la non-qualification peuvent nuire de la même façon.

- Alors c'est du racisme à l'état pur.

- Ça y est, on passe à l'irrationnel. Ce sont des réflexes d'autodéfense, les immigrants trop diplômés ne sont pas encore bien vus par une « intelligentsia » pas tout à fait sûre d'elle-même, qui cherche ses marques au Québec, dans une société

en crise identitaire assez profonde. C'est un peu normal que les immigrants représentent une forme de menace. Disons, plutôt, discrimination positive, ce serait plus juste !

- C'est quoi ça ?

- Eh! Serge, peux-tu venir expliquer à nos amis ce qu'est la discrimination positive. Ton père a occupé des postes importants du temps de Lévesque, je sais que tu es un peu niqué de la tête comme disent les Français, mais comme tous les mabouls, tu dégages des éclairs de lucidité. D'ailleurs, pour ton information, en Afrique les fous des villages sont très écoutés. Sans le vouloir, ils assènent à tout le monde toutes les vérités. Et ce n'est pas étonnant de marcher de temps à autre sur le cadavre d'un fou mystérieusement passé de vie à trépas.

- Franchement, vous êtes des ignares ou quoi ? Vous vous installez au Québec et trois ans après vous faites preuve d'une méconnaissance totale de son histoire politique, économique et culturelle. Vous avez quand même entendu parler de la Révolution tranquille du début des années soixante lorsque le parti libéral a accédé au pouvoir avec Lesage, Lévesque et bien d'autres.

- Tu vas trop vite mon ami, Révolution tranquille, Lesage, Lévesque, parti libéral... freine un peu s'il te plaît.

- C'est simple, je vais vous résumer cela en une formule lapidaire. Malgré les timides réformes de l'époque Duplessis...

- C'est qui Duplessis ?

- Duplessis était le premier ministre du Québec et représentait l'Union Nationale, un parti conservateur.

- C'est un peu plus clair ok ! Continue.

- Malgré les timides réformes, comme je le disais, les Québécois francophones étaient les bougnoules des anglophones détenteurs du pouvoir économique, comme vous vous étiez les bougnoules des Français, leurs nègres.

- Tu veux dire que les Québécois francophones étaient des nègres blancs.

- Si tu veux... même si c'est un peu fort. Alors, l'État devenu libéral a entrepris la modernisation du Québec, nationalisé les secteurs stratégiques, investi dans l'éducation et la formation jusque-là contrôlées par l'Église et, ce qui est important à retenir, ouvert les postes de responsabilités aux Québécois francophones favorisant ainsi leur émancipation. Tous les métiers qui sont aujourd'hui l'apanage des Haïtiens, des Libanais, des Portugais, des Vietnamiens, des Maghrébins et de bien d'autres minorités, la liste est longue, étaient le lot des Québécois. La discrimination positive, c'était la promotion des Québécois francophones à tous les niveaux, mais les choses ont changé aujourd'hui.

- C'est clair. Peux-tu, cependant, nous dire si les Québécois qui occupaient les métiers de service avaient une formation universitaire.

- Oh non ! L'état d'arriération de la société québécoise ne le permettait pas. Seule une petite élite bourgeoise pouvait envoyer ses enfants faire des études supérieures. Mais il me semble que les services d'immigration ne recrutent plus les gens sans qualification. Là, vous me posez une colle.

- Serge, comment expliques-tu le fait qu'un ingénieur haïtien travaille comme chauffeur de taxi et qu'un médecin antillais soit serveur dans un restaurant même

s'il n'y a pas de sots métiers et qu'il existe trente-six mille misères, comme dit l'adage populaire ?

- Franchement, je n'ai pas de réponse précise. Le médecin, c'est peut-être à cause des coupures dans la santé ?

- Le mystique État-Parti libéral dans ses œuvres salvatrices, tu veux dire ?

- Dans un système de santé à trois vitesses, les coupes drastiques touchent toujours le secteur public, celui du large public.

- Pour atteindre le déficit zéro, il faut aligner beaucoup de zéros, faire croire que les médecins et les infirmières sont des zéros, qu'il y en a trop, qu'il faut les envoyer en retraite... et qu'ils aient, enfin, le temps de visiter les zoo. C'est pas si grave si le bateau de la santé prend de l'eau. De toute façon, rien ne peut nous arriver, à la tête de l'État, il y a des Zorros qui jouent du sabre comme il faut. Tu disais trois vitesses, pourquoi trois vitesses ? Il y a le public, le privé qui n'est pas censé, de par la loi, être là, et c'est tout.

- Oh non ! Tu oublies celui de la nomenklatura, de l'élite au pouvoir. Leur système de santé est bien calfeutré et à l'abri des regards. J'ai été choqué en découvrant son existence, par hasard, en feuilletant un livre, *Le Mythe de la défense canadienne*, à la bibliothèque de l'Université de Montréal. L'auteur signale que le service de santé de l'armée canadienne offre aux dignitaires un service de santé privilégié dans ses installations ultramodernes et que les coûts d'hospitalisation sont de 65 % plus élevés que dans les hôpitaux publics. Même le vérificateur général n'y verrait que du feu tant les tours de passe-passe exigent une grande dextérité dans la manipulation des chiffres.

- Pourquoi tu parles de nomenklatura, on n'est pas dans l'ancienne URSS ni dans un de ses anciens États satellites ?

- Mais si tu étudies de près les institutions politiques de notre grand pays, tu ne seras pas étonné par le fait que le personnel politique est, à quelques variantes près, toujours le même, dit Sanchez, qui écoutait, à une table voisine, d'une oreille discrète la conversation fort animée de ses collègues. On peut même déceler comme dans *Le Docteur Pascal* de Zola une certaine forme d'hérédité dans l'expression de l'inextinguible désir du pouvoir, de la puissance et de la richesse. Une réplique moderne de la monarchie de droit divin.

- Au fédéral, quand ce ne sont pas les conservateurs, ce sont les libéraux et au provincial, quand ce ne sont pas les libéraux, ce sont les péquistes ! C'est cela l'alternance au pouvoir, la démocratie. Et le plus formidable dans ce bazar, c'est qu'on peut du jour au lendemain, sans remettre en question son mandat devant les électeurs, passer d'un parti à l'autre !

- Alternance, mais pas alternative ! C'est comme si tu me disais bonnet blanc, blanc bonnet.

- Mais alors que faut-il faire ?

- Repenser totalement la fonction politique. Les partis sont devenus des machines électorales au service d'intérêts puissants et les institutions eu égard à leur fonctionnement actuel un système de rentes pour ceux qui y passent trente ans de leur vie. Quant à nous les immigrants, il nous faut faire preuve d'imagination pour changer notre approche, tirer notre épingle du jeu politique afin de mieux

asseoir nos droits, et travailler à réduire l'hémorragie qui draine les meilleurs enfants du Sud vers le Nord.

- C'est vrai, les choses sont beaucoup plus complexes qu'on le croit. Si vous suiviez un peu l'évolution de la situation économique mondiale, vous constateriez une nette reconfiguration dans la division internationale du travail et des mouvements migratoires de plus en plus importants. La main-d'œuvre deviendra aussi volatile que les capitaux qui traversent virtuellement les frontières en moins d'une fraction de seconde. Une main-d'œuvre hautement qualifiée, spécialisée, triée sur le volet et qui n'aura rien coûté aux pays industrialisés. Main-d'œuvre à une portée de la main, mobilisable, tout comme les réserves stratégiques d'énergie et de pétrole. Bien sûr, les perdants, ce seront toujours les pays du Sud, et Sanchez a bien saisi la question.

- Tu vas loin Safir, restons terre à terre veux-tu ! Laissons ce type de discours aux forums.

- Tu as tort de penser cela, le reprit Sanchez, c'est justement ce qui fait l'affaire de ceux qui nous exploitent. Toutes les tribunes devront être utilisées par l'ensemble des couches sociales pour faire avancer les choses, créer de nouvelles formes de participation citoyenne aux débats dont les enjeux portent sur les projets de société et l'émergence d'un monde plus juste. Continue Safir !

- Et bien, les pays du Sud, on les vide de leur substantifique moelle, comme disait Rabelais, pour mieux les contrôler et les diriger à distance avec les médiocres gouvernants qui sont en place, le temps de former, en particulier, dans les campus américains, les enfants des bourgeoisies locales héritières du legs colonial, enfants

acquis corps et âme à l'*american way of life*... Cadres demain, ils auront une double légitimité : celle de la richesse et celle que leur confère la formation solide (?) qui les place devant les élites intellectuelles nationales qui n'ont pas quitté le pays ou qu'on a obligé à choisir entre la valise ou le cercueil.

- Arrête donc avec ton discours tiers-mondiste des années soixante-dix ! Le monde a évolué.

- Je veux bien te croire, il n'empêche qu'en ce moment, cent mille universitaires Africains vivent hors du continent et que cent mille cadres étrangers travaillent en Afrique pour différentes institutions comme le FMI, la Banque Mondiale, d'autres organismes et ONG, et que 80% de l'aide au développement est reversée en salaires aux fonctionnaires internationaux. Les pays s'endettent pour rembourser d'autres dettes. Que vaudra le diplôme de l'Université d'Abidjan quand se présentera un Ivoirien titulaire d'un Ph.D. de Harvard au poste de ministre des finances et qui aurait noué, durant ses longues années d'études, des relations très poussées avec la pieuvre néolibérale ? C'est cela le courtage à l'échelle internationale au service de l'impérialisme.

- On n'utilise plus ce concept, il ne signifie plus rien.

- Peut-être ! Mais aujourd'hui, il prend le visage de la démocratie à sens unique qui a remplacé le cheval de Troie et se déplace sous la bannière de la liberté. Je vous concède, cependant, que c'est peut-être un moindre mal par rapport aux brutales dictatures dont beaucoup font encore les frais. Tu comprends maintenant le sens des questions du président de la banque.

- Il y a beaucoup de vérités dans ce que tu dis, mais ça nous éloigne du sujet. Ce qui m'intéresse dans l'immédiat, c'est mon avenir au Québec. Ni plus ni moins.

- Soit ! Mais il ne faut pas croire que du jour au lendemain on va te donner un poste à cent mille piastres. Il ne faut pas être naïf à ce point-là quand même. Tu sais bien que le rapport au pouvoir passe aujourd'hui par le contenu du portefeuille plus que par celui du savoir. Toi, tu viens d'atterrir comme un martien et tu veux que l'on t'ouvre les portes des palaces.

- Je ne suis pas un martien; un mars, tiens, j'en ai un dans ma poche.

- T'as encore beaucoup de chemin à faire !

- Pourquoi accepter des immigrants ? Juste pour qu'ils émigrent.

- Cyniquement, je répondrai que c'est pour la péréquation, dit Serge, les retours d'impôts du fédéral se calculent au prorata de la population. Les minorités visibles et les ethniques bénéficient des miettes.

- Ce sont donc les invisibles qui ramassent la mise. Je ne savais que les couleurs noir, jaune, amérindienne, café au lait, détonaient dans le paysage. C'est vrai qu'à l'école on écrivait toujours sur des tableaux noirs ou verts avec de la craie blanche. Mais de temps en temps on utilisait aussi des craies de couleur pour dessiner les cartes en cours de géographie.

- En pays de neige, tout est blanc. Pour être visible, il faut une couleur !

- Il y a d'autres facteurs comme la démographie, la préservation de la culture française au Québec dans un environnement hostile.

- C'est peut-être aussi pour que les bourgeois québécois puissent trouver la sanction de leur mode de vie, de leur richesse et de leur vanité dans les yeux de ceux qui meublent l'espace, tirent les chasses d'eau et ramassent les poubelles ?

Alors là ! je ne suis pas de ton avis, mais alors pas du tout. Tu parles comme une personne aigrie, dit Sanchez, il existe des bourgeois certes, mais aussi beaucoup de familles pauvres, québécoises pure laine. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Les statistiques sur les revenus des familles donnent une idée assez édifiante sur le niveau de vie de la majorité. D'ailleurs, si vous visitez Saint-Henri, vous aurez l'impression de voir défiler toutes les scènes du *Bonheur d'occasion*. Dans le quartier, comble du cynisme, le misérable petit parc qui porte comme nom le titre du livre est dans un état on ne peut plus déplorable. Choquant à voir ! Ce que Serge oublie de dire c'est que l'immigration est là, d'abord et avant tout, pour servir le Capital, l'expansion du Capital et ses intérêts ici et à travers le monde, et que la bourgeoisie est transnationale. Les intérêts des bourgeois du Sud sont les prolongements des intérêts des bourgeois du Nord.

- À t'entendre argumenter, on arrive à croire que dans les pays industrialisés on pratique le darwinisme social et que pour émanciper un individu, il faut en sacrifier trois; dans le cas des immigrants, c'est un pour dix.

- Quelle solution peut-on envisager quand des individus vivent complètement en déphasage par rapport à la réalité de tout le monde, qu'ils se paient des yachts, des résidences secondaires dans le pays et en dehors, vivent dans le luxe absolu... ne versent même pas de dîme au trésor public et mettent en place les mécanismes les

plus pernicieux pour freiner la poussée égalitaire en remettant, sous couvert de discours sur le progrès, aux calendes grecques le projet social-démocrate ?

- L'action politique est la seule voie possible. Certains pays européens y arrivent, en particulier les pays scandinaves.

- Et comment ?

- Par un meilleur système de représentation politique, la prospérité économique, l'égalité des chances pour tous, moins de corruption et surtout une justice fiscale et sociale plus équilibrée. Tous les citoyens jouissent de salaires décents.

- C'est beau tout ça, mais regarde autour de toi mon ami, tu vois tous les diplômés qui moisissent dans les centres d'appels et qui ne pensent qu'à survivre au jour le jour en raison de la précarité de leur emploi, de leur statut de réfugiés, d'immigrants et de damnés de la terre.

- Il y en a qui réussissent. Tu en trouves à la chambre des communes, dans les milieux d'affaires, à la fonction publique même en petit nombre, beaucoup dans le monde du sport et du spectacle, boxeurs, sprinters, basketteurs, chanteurs, joueurs de tam-tam et aussi dans les médias.

- Ceux que tu désignes sont la partie visible de l'iceberg mon ami, mais quel pourcentage représentent-ils ? Dérisoire mon ami, ridicule...

- Vous êtes dans un pays de libertés, il faut vous battre, dit Serge.

- C'est vrai et relatif à la fois ! La charte des droits et libertés est muette sur le volet des droits économiques. Elle ne dit pas grand 'chose. Un ami juif né à Batna dans l'Est algérien, ancien médecin à Paris, sybarite, flambeur de première classe, habitué des champs de courses de Rambouillet et de Deauville-Clairefontaine, qui a

tout laissé tomber pour l'amour d'une splendide Québécoise dont il s'est, stupidement, séparé, m'a, un jour, dit : « Mon frère Slimane, c'est juste une mort plus douce dans une prison sans violence que nous vivons ici. »

- Que fait-il maintenant ?

- N'ayant pas la force physique et morale de reprendre ses études de médecine, du moins la partie qu'on lui demandait, il vivote comme nous tous de job en job. Je le vois de temps en temps, le seul sujet que nous n'abordons pas c'est celui d'Israël et de la Palestine, il ne veut pas admettre l'injustice faite aux Palestiniens ni le soutien immoral du gouvernement américain à Tel-Aviv.

- Même les médecins qui viennent de France sont obligés de galérer ? Pourtant la formation médicale en France est d'un très bon niveau. Nous en savons quelque chose au Maghreb.

- C'est la corporation qui protège ses privilèges.

- La santé des citoyens (?) passe au second plan.

- Tout n'est pas noir ou blanc, il faut toujours nuancer, car nous vivons dans un monde complexe et les réponses aux questions, aux attentes des uns et des autres seront de plus en plus d'une redoutable complexité. Il faut comprendre que nous nous situons dans ce qu'on appelle en langage savant la zone de vulnérabilité en tant que couche sociale, fragile, fruit de l'exil qui ne comprend pas que la méritocratie, c'est-à-dire l'ascension sociale par les diplômes et les savoirs accumulés, n'est pas une chose aisée dans une société où le système de recrutement est hermétique et où le pouvoir appartient à une élite qui se reproduit de manière

sélective. Les rares éléments qu'elle incorpore, au compte-gouttes, le sont par souci de récupération et volonté d'annihiler toute concurrence.

- Quel est le visage de cette élite ?

- Cette élite se retrouve à tous les niveaux du pouvoir au Canada, et le pouvoir revêt plusieurs visages. Économique avec les présidents des grandes corporations, des banques, des compagnies d'assurances et leur entourage, bureaucratique (officiels du gouvernement canadien dont le fameux. « Inner Circle »), politique (avec le cabinet du premier ministre fédéral, les leaders des provinces, les membres de la cour suprême du Canada) et idéologique, avec les grandes boîtes à la tête des mass médias et bien sûr la Société Royale du Canada qui regroupe les plus grands artistes et savants.

- Et le pauvre Souleimane qui voulait d'un coup de dés abolir, je veux dire ouvrir, le système comme si c'était la caverne d'Ali Baba !

- Honnêtement, les amis, nous sommes en train de brasser du vent, la majorité d'entre nous ne peut même pas encore déposer un bulletin de vote dans une urne et on ose réfléchir à haute voix sur un pouvoir qui s'est constitué sur des siècles. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs ! Des millions de travailleurs anonymes n'ont rien à voir avec les arcanes du pouvoir et pourtant ils sont ingénieurs, enseignants, professeurs d'universités et j'en passe. Battons-nous pour sortir du cercle de la précarité de l'emploi, pour la reconnaissance de nos acquis et une place plus digne dans la société d'accueil avant d'aller aussi loin. Tout ce que nous nous souhaitons, c'est une intégration méritée au monde du travail qui puisse nous

permettre d'évoluer et d'être utiles dans notre nouveau pays. En un mot, revendiquons un rôle social.

- Oui, mais la sélection est présente partout sous des formes diverses et pernicieuses... et puis tous les problèmes sont liés.

- Le Canada n'existe comme terre d'immigration multiethnique que depuis trente et un ans, alors laissons-lui le temps d'absorber comme une éponge toutes les différences et les dépasser. Bon Dieu de bon sang, il y a quand même des priorités !

- Moi, je suis d'accord avec toi, je préfère vivre au Canada ou aux Etats-Unis qu'en Chine ou en Russie !

- Avec tout le respect que je porte au peuple américain, je ne vivrai jamais aux États-Unis.

- Il ne faut pas comparer l'incomparable sinon la discussion devient stérile.

- Nous la poursuivrons un autre jour. Il est temps de monter au onzième les amis, Samory doit marcher sur des charbons ardents à cause de notre retard et sera obligé, malgré lui, de prendre des mesures à notre rencontre.

X

Samory dont les yeux pétillaient comme une eau gazeuse, criait toujours, en traversant le plancher : « La vie est belle ! La vie est belle ! » Avec ses dents taillées dans un ivoire au blanc éclatant, il pouvait soulever cent livres de morceaux d'Afrique. Perché sur son estrade, il surveillait (faisait semblant le plus souvent) les agents plus pour qu'ils ne se fassent pas surprendre par les superviseurs et les agents de PIRANHA Canada que pour faire preuve de conscience professionnelle et d'un profond dévouement à l'entreprise. Doué du bon sens des paysans Bambara, il savait ménager le chou et la chèvre. Son magnétophone lui servait à l'écoute de la musique, il adorait certains tubes de Belafonte, d'Alpha Blondy, de Koyaté le guinéen, de Papa Wemba le congolais et beaucoup de morceaux cubains et brésiliens aux rythmes balancés, alors que ses supérieurs pensaient qu'il était concentré sur les appels enregistrés des agents. Il flairait le danger comme les bêtes de la savane les prédateurs et il était toujours volontaire pour travailler les fins de semaine, car la supervision se relâchait un peu et il pouvait tranquillement s'occuper de ses petites affaires, en particulier de la mobilisation par le Net des militants du parti politique auquel il appartenait en vue des prochaines et hypothétiques élections au pays. Il avait des liens de parenté solides avec un des futurs candidats. Il pensait que c'était le meilleur politicien pour faire faire des petits pas au nouveau-né africain qu'on appelle si joliment Démocratie. Futé comme un renard, il avait l'art de se jouer de

tout et de tirer son morceau de fromage de toutes les situations. L'instinct de survie quoi !

Quelquefois, de ses yeux embués d'une invisible brume, son regard se détachait pour l'emporter au loin, dans son village natal, au Mali, à l'heure où le muezzin, aujourd'hui, probablement remplacé par un enregistrement diffusé par un haut-parleur qui fait sursauter les bébés, d'une voix douce et claire le réveillait doucement dans la splendeur d'une aurore africaine balayée par le sable et le vent... Et souvent, les tocsins des églises appelant à la messe le sortaient de sa torpeur, de son engourdissement et de son pays imaginaire. Étrangement, les « Allah ou Akbar » de l'appel à la prière se mêlaient indistinctement à ces sons graves et doux à la fois, à ces sons particuliers qui se répandaient du haut des églises. Il était comme ballotté d'un lieu de prière à un autre, d'un Dieu à un autre Lui-même. Son Dieu, leur Dieu, lequel des deux puisqu'ils ne sont qu'un ? Je ne sais plus où j'en suis, se disait-il, hier encore, je dansais pieds nus frappant en alternance, avec mes pieds la surface de la terre pour capter son énergie et la sentir comme un fluide courir dans mes veines, pour me nourrir de l'esprit des ancêtres, raconter par les gestes les hauts faits de nos aïeuls, l'aventure de notre tribu et la naissance du monde avec lequel je communiais emporté par une mystique ferveur. Mêlé aux corps sculptés en bois d'ébène, je suivais avec mes pas et le tremblement de mes membres le rythme que le *djembe* imposait. Mes yeux mi-clos glissaient sur les poitrines nues, superbement dressées, des danseuses aux larges reins, à la beauté qui éclaboussait de ses parfums sauvages et réveillait même le désir des dieux depuis longtemps endormis. Maintenant, se disait-il, je me surprends à suivre, souvent, mes amis dans

des endroits qu'on appelle boîtes de nuit, où l'on danse, je ne sais pourquoi, des danses étranges, avec des musiques bizarres aux sons métalliques, un rite qui n'invoque personne ou, peut-être, secrètement, des dieux dont j'ignore l'existence et pour des motifs inconnus. Je me déhanche sur des pistes aménagées sur des parquets en bois, les pieds délicatement couverts de chaussettes et dans des souliers en cuir reluisant, au milieu de femmes aux belles toilettes, des gays, des transsexuels qui se trémoussent dans un désordre incroyable. Des fois, on ne sait pas trop s'il faut avancer ou reculer, si on échange des propos anodins avec une femme ou un homme déguisé ou des êtres inventés par une impossible mythologie... Je ne sais plus prier, se disait-il, j'ai perdu mon alphabet arabe pour lire le Coran, ma langue vernaculaire, mon latin, ah ! L'Afrique de mes entrailles chantée par l'hébreu Zoulou blanc, hypothéquée, à peine redevenue libre, par les héritiers porteurs de vestons blancs, vendue aux enchères sur les places fortes construites sur le dos des peuples chair à canon ! Être de gauche dans ces pays rongés par la vermine, épouser la fille de la liberté, c'est comme porter une malédiction et signer avec le malheur un abonnement de quatre-vingt-dix ans, serait-ce le prix à payer pour vivre à nouveau les idéaux inscrits sur le front des peuples immémoriaux qui chevauchent les ténèbres et voilent l'hideux visage du temps d'un masque de beauté ? Afrique de mes entrailles, j'ai construit une histoire avec ton absence, un conte fabuleux que tous les yeux racontent... Comme il est difficile de t'aimer, mais encore plus de trahir le don d'aimer pour t'oublier, ne plus t'invoquer ! Le ronronnement des ordinateurs et les conversations confuses des agents avec les clients renvoyaient

comme en écho les paroles que Samory s'adressaient à lui-même, à cet autre lui-même caché, enfoui en lui-même et qui l'écoutait, religieusement, discourir.

Samory était obsédé par des questions auxquelles il s'évertuait vainement à trouver des réponses malgré ses études d'économiste, ses séjours prolongés à l'étranger. Il ne comprenait pas comment le continent africain a subi une telle dérive. Sa mère, une des rares femmes à s'être impliquée dans la vie politique en Afrique même à un niveau modeste lui a appris qu'aux XIII^e et XIV^e siècles, la ville de Tombouctou était plus scolarisée que la plupart des villes, de même dimension, en Europe. Bien sûr l'enseignement se faisait en langue arabe, mais les langues subsahariennes s'exprimaient par la médiation de la langue arabe. Les enseignants de l'époque savaient utiliser le support des langues maternelles pour l'apprentissage des nouveaux idiomes alors que ceux du XX^e demandent aux élèves de laisser à l'entrée de la classe leur bagage linguistique antérieur comme s'ils pouvaient l'extirper de leur cerveau. Des savants et des enseignants renommés en Afrique, dans le monde arabe et en Europe y professaient. Des disciples venaient de partout, traversaient le Sahara pour venir écouter les maîtres, les érudits de Tombouctou, de Djenné et de Gao. Mais aujourd'hui, l'analphabétisme dessèche la jeunesse Africaine. Peut-on cependant, et avons-nous le droit de tout expliquer par les raisons exogènes que furent le colonialisme, l'esclavagisme, se demandait-il. La responsabilité première incombe aux dirigeants africains, s'écria-t-il, en tapant du poing sur la table.

L'entrée des membres du cénacle sur le plancher le fit tressaillir. Il se leva précipitamment, les fusilla du regard et fit un geste de la main à Sanchez pour lui demander de venir sur l'estrade.

- Sanchez, tu es en train de filer un mauvais coton. La direction a eu vent de ton projet de monter un syndicat au sein de la compagnie, je comprends et, comme tu le sais, je ne désapprouve pas, mais là, avec vos retards, vous me mettez... franchement en difficulté. Je suis obligé de vous donner un avertissement verbal à tous...et s'il te plaît, programme les rencontres à l'extérieur. Je ne te cacherai pas qu'il y a des taupes qui font des rapports réguliers... On est au courant, il ne faut pas croire que tout est libre !

- Tu as raison pour le retard, mais en ce qui concerne nos activités visant l'émergence d'une section syndicale, nous allons les poursuivre malgré toutes les pressions, et, personnellement, je suis prêt à en subir toutes les conséquences.

- Vous n'y arriverez pas ! PIRANHA Canada a sous-traité cet important contrat pour qu'il soit exécuté dans un milieu de travail non syndiqué. Je le sais... comme beaucoup d'autres choses que je ne peux, malheureusement pas, te communiquer.

- Merci quand même, Samory, et encore une fois toutes nos excuses !

- N'oublie pas la malheureuse expérience des téléphonistes qui ont été, excuse-moi le terme, vendues à une autre compagnie sous l'alibi de la restructuration, avec un salaire amputé de moitié... et cela avec l'assentiment d'un gouvernement qui se dit social-démocrate.

- Maquiller avec de la poudre d'éthique le visage de l'imposture ne suffit pas pour effacer le rictus du faux sourire. Alors, tu penses... nous ne sommes pas naïfs !

- En tout cas, un homme averti en vaut deux.

- Les grands de ce monde peuvent commettre tous les crimes qu'ils veulent, les habiller avec les vêtements de la légalité nationale ou internationale, demander l'accord de leur peuple... et, à la limite, l'absolution auprès du Pape. Tout est possible.

- On n'en est pas là au Québec, Dieu merci !

- C'était une réflexion d'ordre général sur les changements climatiques du pouvoir.

XI

Sa fille accrochée à son bras, par un temps nuageux, pas très froid pour un mois de janvier, à peine un peu désagréable à cause du vent, Slimane descendait la rue du chemin de la Côte-des-Neiges menant de l'Oratoire saint Joseph vers le centre commercial Plaza situé sur le côté jouxtant ville Mont-Royal. Côte-des-Neiges est un quartier vieux de trois cents ans, construit avec le style architectural caractérisant l'Amérique du Nord. Il n'a pas d'édifices sur lesquels le regard peut s'appesantir, seul l'Oratoire, que l'on doit au petit frère André, le Gandhi des pauvres, domine, de par sa majesté et son magnifique dôme, tous les quartiers alentour. Le cimetière, un des plus grands en Amérique du Nord, abrite Nelligan, dont le bateau en or est à jamais amarré au port de Montréal. Il y avait un musée, sis, au coin de Queen Mary et Côte-des-Neiges, mais il a été transformé en restaurant pour végétariens et en pharmacie où on peut tout trouver, un vrai souk. Slimane voulait acheter des vêtements en compagnie de sa philosophe de fille. Elle avait un flair remarquable pour détecter les belles choses à bon marché. Tu sais papa, lui disait-elle, nous devrions de temps en temps nous attabler à la brûlerie Saint-Denis, prendre un café, noircir du papier.

- C'est un bon endroit, chaque fois que je passe devant, les vendredis, j'aperçois le grand écrivain Québécois d'origine haïtienne, Émile Ollivier, en train de refaire le monde avec ses amis. Il faut le lire, il a une langue d'une richesse époustouflante.

Mais pourquoi veux-tu écrire? Tes études ne te donnent assez de problèmes à surmonter ?

- Mais papa, c'est toi qui m'as passé le virus ?

- Désolé ma fille, je ne savais pas que l'écriture était contagieuse... et puis, je n'ai plus beaucoup de temps. Je galère avec deux jobs auxquels il faut ajouter les heures de transport. Tu vois un peu le cirque, mais ton idée est bonne. Il faut écrire pour témoigner, explorer l'âme du monde qui se refuse, celle de l'homme qui repousse toujours plus loin ses frontières; tenter de saisir un bout de réel dans ce qu'il porte d'étrange, d'indéfinissable, d'ineffable. Écrire, ma fille, c'est aussi se reconstruire, affronter le néant, saisir l'immédiateté d'une histoire qui se bâtit avec le ciment de la souffrance. L'écrivain est un peu le chirurgien de l'âme. Le monde nu, absurde, a besoin d'être dit dans l'infini des possibles littéraires. Écrire c'est rester debout, éveillé, lucide face au cauchemar de l'histoire. N'an laara, an saara (si nous sommes couchés, nous sommes morts) disait Joseph Ki-Zerbo, le grand historien Burkinabé.

- Papa, du discours prononcé par Camus à Stockholm en tant que récipiendaire du prix Nobel de littérature, j'ai retenu : « Les deux grandes charges qui font la grandeur du métier d'écrivain ce sont le service de la vérité et celui de la liberté »

- Ce sont aussi, peut-être, les deux ailes de l'oiseau sans pays qu'on appelle exil ?

- La vérité et la liberté chez Camus...

- Non, non, non ! Sondes, ne m'entraîne pas dans une discussion philosophique, du moins pas aujourd'hui.

Sondes choisit pour elle dans la boutique Cohoes un pantalon « made in Canada » de couleur mauve, un pull « made in USA » tissé dans un atelier

Thaïlandais et des chemises provenant de l'Inde pour son père. Après un petit tour dans le magasin de meubles où elle s'affala sur tous les fauteuils pour mesurer le degré de leur confort, ils se dirigèrent vers l'espace réservé à la restauration et aux rafraîchissements - un patchwork de cuisine internationale, que l'on retrouve dans le sous-sol des immeubles d'affaires et les centres commerciaux. J'ai faim, dit-elle, mais je vais d'abord aux toilettes. En attendant son retour, Slimane ouvrit le paquet de muffins qu'il avait acheté à Maxi. Beaucoup de personnes, qu'on entendait à peine, prenaient des cafés, les mamans attentionnées s'affairaient avec les tout petits tandis que les papas cherchaient les plats du dîner de la famille ainsi réunie un dimanche après-midi dans le morne sous-sol de la Piazza. Quelques minutes s'écoulèrent avec l'épaisseur d'une éternité quand Sondes rejoignit son père.

- Qu' y a-t-il papa ? Tu as l'air triste.

- Non, je ne suis pas triste, j'ai la nausée.

- Tu as mal à l'estomac, à la tête ?

- Non, non !

- Mais alors ?

- Je ne sais, c'est arrivé, brusquement, comme ça... Je crois que c'est l'atmosphère qui règne dans cet endroit. Tu vois un peu les têtes de mort qui nous entourent, des gens aux mines abattues, terriblement ennuyés, tout respire un air de fin du monde.

- Tu ne veux quand même pas les voir danser ici.

- Je comprends que tout semble, à tes yeux, normal, mais moi je le vis autrement.

Les individus viennent dans les grandes surfaces, s'approvisionnent dans

l'anonymat le plus total, des vraies machines avec des listes toutes faites, des gestes répétitifs de semaine en semaine face à d'autres machines qui calculent, j'ai l'impression d'être enfermé dans un enclos à bétail humain... et les produits que tu vois dans les emballages en carton, en cellophane, en verre, en métal, sont bourrés de produits chimiques.

- Il y a des millions de gens à nourrir, il faut bien conserver les aliments.

- Si ce n'était que ça. Je vais te lire la liste des ingrédients que contiennent ces muffins et je suis sûr que tu n'y toucheras pas : farine enrichie (non blanchie, niacine, fer, thiamine, riboflavine, acide folique), sucre, eau, huile végétale, canneberges, œufs entiers liquide, sirop de maïs, lait écrémé, en poudre, levure chimique, gomme de xanthane, mono et diester de propylène, mono et glycérides, acide lactylique de stearoyle, sorbate de potassium, sel, bicarbonate de soude et arôme artificiel. Plus de vingt ingrédients pour un simple muffin aux canneberges. Et l'on s'étonne avec chiffres à l'appui de l'alarmante progression du cancer sous toutes ses formes.

- Je préfère les bonnes vieilles recettes de maman !

- Les légumes n'exhalent plus aucune odeur, aucun parfum parce que tués par la chaîne du froid. Même à Jean Talon, marché à ciel ouvert une bonne partie de l'année, les fruits n'ont plus de saveur. Ce qui est plus terrible, c'est que tu peux trouver les mêmes produits toute l'année. Oublié le temps où les gens parlaient des fruits de saison, des potagers de printemps, de l'été, de l'automne. Uniformité totale même dans les moindres petits gestes de la vie quotidienne, mais par catégories

sociales. C'est l'argent qui fabrique les stéréotypes, les particularités et les habitudes des uns et des autres.

- Je me souviens, papa, quand tu m'emmenais au marché d'El- Harrach ou de Bab El Oued à Alger, de loin les senteurs du basilic, du thym, du persil, des navets nous guidaient jusqu'aux étals.

- Même là-bas, le modèle de consommation occidental finira par s'imposer. C'est une question de temps. Les gens, aujourd'hui, ne font plus leurs courses chez les commerçants du quartier, n'échangent plus de civilités avec leurs voisins, le boulanger, le boucher, le poissonnier. Les citadins se déplacent en voiture pour aller magasiner dans les grandes surfaces, souvent excentrées, polluent l'air, gaspillent de l'énergie non renouvelable, encombrent les rues et réduisent les aires de jeux des enfants qui ne peuvent plus sortir jouer sans surveillance, librement. Il sera magnifique le monde de demain : fleuves empoisonnés, pluies acides, air irrespirable, poissons défigurés par le mercure, masques à oxygène dans toutes les grandes villes, commerce de l'air après celui de l'eau et bien d'autres fléaux.

- Mais alors que va devenir la planète terre ?

- Faut-il s'alarmer outre mesure ? Non ma chérie ! Quand la terre sera complètement dévastée, des fusées seront prêtes à décoller vers une nouvelle terre dans une autre galaxie. Dans les vaisseaux spatiaux qui fuiront notre planète n'auront de places que les élites sans distinction de religion, de race, de sexe et de couleur. Du haut de la voûte céleste, elles feront sauter l'arsenal atomique pour abrégier les souffrances des milliards d'êtres humains restés sur terre. Ce seront des bombes euthanasiques. En dix minutes, ce sera fini ! Ne survivront que les espèces

de cafards les plus résistantes. Les cancrelats- humains disparaîtront avec joie. D'ailleurs depuis longtemps, les gourous des sectes initient les gens aux suicides collectifs. Tu connais l'histoire du Temple solaire Les blattes que les hommes tuaient avec les produits dérivés du pétrole seront vengées. C'est ainsi que se rétablira l'équilibre. Mais comme il y a toujours des blattes dans les bagages, car leurs œufs sont microscopiques, alors de nouveau, les humains devront chercher asile ailleurs. Mais si le pouvoir réel passe entre les mains de l'intelligence artificielle, c'est-à-dire des robots de demain, peut-être que la planète sera sauvée parce que leur comportement sera plus humain et neutralisera la barbarie.

- C'est du délire papa !

- Non, je ne suis pas un fou littéraire, j'essaie juste de te décrire le comportement absurde des hommes.

- Je crois qu'il est temps de sortir, nous mangerons à la maison.

- Tu vois, même nous, nous sommes pressés tout comme la multitude happée par le mode de consommation frénétique, pressée de travailler. Il faut gagner de l'argent pour dépenser, se donner l'illusion de vivre, s'affirmer par le geste qui sort du portefeuille les cartes de débit ou de crédit. Nous vivons dans un monde où le développement des ressources naturelles et le développement des ressources humaines sont synonymes dans l'œuvre de destruction, un monde qui impose aux petites vies un rythme infernal pour les rapetisser encore plus sous l'avalanche des factures et de l'inflation qui ronge comme les métastases le moindre tissu en santé. Dire que dans les années cinquante, un salaire pouvait faire vivre une famille; aujourd'hui tout le monde travaille, même les enfants jobinent après l'école et les

fins de mois restent difficiles sauf pour ceux qui amassent les millions avec la bénédiction de l'État.

- Rentrons papa !

Ils sortirent, non sans avoir acheté quelques fruits, et reprirent le chemin du retour vers l'Oratoire, plus précisément la rue du frère André. Le ciel était gris à vous ensevelir sous son poids de désespoir.

- Qu'il y a encore papa ? Nous avons quitté les lieux qui te renvoyaient comme un miroir brisé une image triste du monde... et voilà que tu te laisses envahir par cette sale bête de mélancolie. Toi qui aimes tant la neige, pourquoi ne souris-tu pas ?

- Le temps est gris et mon âme épouse son inaltérable couleur, la subtile variation de ses teintes. Ne t'inquiète pas ! Je veux demeurer ferme, courageux face à la bête immonde qui, tapie dans les buissons de notre être, comme la lionne dans ceux des savanes du Kenya, silencieuse, les muscles tendus, prête à bondir pour saisir sa proie, guette les moindres mouvements de notre pensée, le moindre épanchement de nos sentiments, dès lors que la joie irrigue nos artères desséchées par un alcool jamais bu, que la lumière de nos yeux se mêle aux faibles rayons de soleil accomplissant leur ronde de prisonniers d'hiver, elle commence à rugir et, les crocs bien découverts, s'élance sur les parois de notre corps pour le lacérer violemment, nous irradier d'une indicible douleur. Nous ressemblons alors à une épave qu'une lame de fond d'une mer en furie projette sur les falaises de marbre de la mélancolie !

- Quelle tristesse papa ! Pourtant nous sommes en liberté et en sécurité dans le plus beau pays du monde.

- Tous les pays du monde sont beaux, c'est l'action des hommes qui les différencie. Et puis n'oublie jamais que la notion de beauté porte quelque chose d'étrange et d'inquiétant, car les canons du beau, surtout en art, toi qui aimes peindre, varient à l'infini.

- Nous vivons quand même dans une société plurielle et les droits humains sont respectés.

- C'est tout à l'honneur de la nation canadienne qui s'est débarrassée de ses vieux démons. Ionesco, qui avait fui le régime totalitaire roumain pour vivre en France et s'imposer comme un grand dramaturge, disait, à peu de choses près, ceci : « Aucune société n'a pu abolir la tristesse humaine, aucun système politique ne peut nous libérer de la douleur de vivre ».

- Au lieu de rentrer à la maison papa, et avec ta permission, nous irons voir un film de Louis de Funès. Ça nous détendra !

- Excellente idée, c'est avec plaisir que je les reverrai tous !

XI

Sabine se précipita, décrocha rapidement, surprise par elle-même. D'habitude, elle laissait la boîte vocale embarquer les appels pour éviter d'avoir à répondre aux gens entreprenants, aux vendeurs invétérés dont elle respectait les efforts, mais elle n'avait pas beaucoup de temps pour les écouter vanter leurs produits. Difficile de vivre tous les jours la situation de l'arroseur arrosé.

- Allo ! Oui !

- Bonjour Sabine ! Tu ne reconnais plus la voix de ta sœur ?

- Qu'est-ce que tu racontes Sylvie ? J'allais t'appeler pour te demander des nouvelles des parents puisqu'ils m'ont dit que tu leur as rendu visite la semaine dernière. Tu sais, au téléphone, ils ne parlent pas beaucoup.

- Pour être honnête ma petite sœur, nous sommes un peu inquiets pour toi, tu ne viens plus chez moi, tu ne descends pas à la maison familiale, tu travailles trop et puis... tu es...

- Amoureuse, va, dis-le, non mais... il ne faut pas exagérer les choses. Avec Safir c'est une grande amitié qui a pris une tournure... je ne sais pas quoi en dire encore. Depuis mon retour d'Allemagne et la fin de mon idylle avec Siegfried, l'horloge de mon cœur s'était arrêtée, et là, soudainement, les tic-tac ont repris. Que veux-tu, c'est la vie.

- D'accord, mais est-ce que tu penses à plus tard ?

- Tu commences à réfléchir comme ceux qui ont un ordinateur à la place du cœur. Il faut tout programmer, même les sentiments. Moi, je n'ai pas les dons d'une pythonisse, je suis vieux jeu, je laisse les choses se faire, un peu comme les artistes, je ne joue pas du piano pour rien. C'est l'amour de Siegfried et de la musique qui m'ont emmenée en Allemagne.

- Mais... et lui dans tout ça ?

- Sur lui, de lui, je n'ai pas de doutes, mais j'ai plus peur de moi-même. Sa façon d'exprimer ses sentiments a quelque chose de mystique. Les orientaux sont des passionnés, ils se donnent totalement, ils ne connaissent pas la demi-mesure, les vagues-hésitations de l'esprit occidental et cultivent les rapports longues distances. Il me parle déjà d'avenir, de foyer, du nombre d'enfants et de leurs prénoms, une fille et un garçon, Safia-Reine, Aïssa, et du monde nouveau que nous allons construire. Je suis un peu troublée ne sachant quelles réponses apporter à ses attentes. J'ai plus peur de moi-même.

- Tu viens prendre un café?

- Nous devons aller au cinéma. D'ailleurs, j'attends son coup de fil.

- À bientôt petite sœur, je t'embrasse très fort.

La conversation avec Sylvie avait involontairement remué quelques beaux souvenirs enfouis dans sa mémoire. Elle se dirigea vers sa discothèque et glissa dans son lecteur de CD, celui d'Albinoni; elle voulait écouter un adagio en sol mineur qu'elle affectionnait particulièrement pour l'intensité des émotions qu'il provoquait, subtilement, en elle. Ce voyage en Italie l'avait marquée, Florence, mais surtout Venise, la lagune, les promenades en gondole avec Siegfried, le soleil, le chianti qui

montait à la tête, la découverte de l'école vénitienne, celle de l'âge d'or de la peinture au XVI^e siècle avec Giorgione, Titien et Tintoret. Leur peinture avait quelque chose de sensuel. C'est la touche qui la caractérisait, le contour devenait vaporeux sous leurs doigts et marquait de façon nette l'opposition entre dessin et couleur. Chez les Florentins on mettait la couleur sur la forme, mais chez les Vénitiens, pour lesquels Sabine avait un penchant particulier, la forme naissait de la couleur. Elle n'oubliera jamais la forte impression que lui a laissée comme une marque indélébile le célèbre tableau de Giorgione, *La Tempête ou l'orage*, peint en 1503-1504; œuvre énigmatique, l'éclair dans le ciel, son instantanéité exprimant la brièveté de la vie, des empires et de tout ce que l'homme crée, mais aussi la marche inexorable du temps.

Sabine ferma les yeux, bercée par la musique d'Albinoni. L'orgue répandait ses sons comme une brume, surprise par le petit matin, ses voiles sur une forêt encore endormie. Ils se propageaient, imperceptiblement, suivis par ceux du violon pour, dans un même élan, abolir l'espace et le temps, l'écrire au gré de leurs notes, le projeter, le retenir, l'effacer, mesurer sa profondeur, son épaisseur, sa fulgurance. En un instant, surgi de nulle part, l'émerveillement se muait en tragique portant le lourd fardeau de l'angoisse du monde. Elle était ailleurs; au fur et à mesure que les notes musicales prenaient possession de son être, déplaient le parchemin d'une partie de sa vie, des pans entiers de sa mémoire tombaient pour lui céder le passage vers une autre réalité peinte de sons, d'arabesques, de couleurs lumineuses, une féerie qui donne à l'être les innombrables mains du monde pour porter de l'amour toute la fragilité. Elle sentait des fourmillements le long de son corps, mais elle ne

pouvait se détacher de l'univers de cette musique qui s'écoulait, vive, telle une eau limpide libérée par la roche.

De nouveau, le téléphone sonna.

- Allo ! Oui !

- Bonjour Sabine ! Alors tu tiens toujours à notre séance de cinéma

- Évidemment, j'attendais ton appel.

- Si tu n'as pas trop peur du froid, nous nous baladerons un peu en ville, tu me serviras de guide.

- Je n'ai pas les talents de Nathalie, celle qui guidait Becaud sur la Place Rouge à Moscou et à défaut du « Café Pouchkine », nous nous arrêterons aux « Deux Magots » sur la rue Saint-Denis. On se retrouve à la sortie du Métro Mont-Royal dans une petite demi-heure !

- J'adore ton sens de l'humour ! Ça marche, à toute allure !

Ils se retrouvèrent les yeux riants et les lèvres tellement assoiffées de l'écume de leur bouche qu'ils prirent une éternité pour reprendre leur souffle.

- Nous commencerons par le bon expresso, et comme il neige à peine nous irons à pied jusqu' à l'O.N.F. Enfin, tu connais mieux que moi le chemin n'est-ce pas ?

Elle se colla contre lui comme une chatte et ils bifurquèrent à droite pour prendre la rue Saint-Denis. Le Café débordait de monde. En poussant des coudes, ils se frayèrent un passage pour s'installer au fond de la salle autour d'une petite table. L'odeur agréable du café, les parfums des différents arômes chatouillaient subtilement leurs narines et ils se hâtèrent de commander.

- Tu n'as pas trop souffert cette semaine avec les enfants à l'école ?

- Je mentirais en disant que c'est facile, il y a beaucoup de progrès, mais quelquefois les régressions sont brutales, nous surprennent et nous sommes envahis par le sentiment d'impuissance. C'est un travail de longue haleine, les mères mettent au monde les enfants, la vie et nous, les orthopédaques, c'est comme si on mettait au monde la parole.

- Au commencement était le verbe.

- Safir, tu as toujours aux lèvres une référence biblique, religieuse. Crois-tu en Dieu ?

- À défaut d'avoir tes lèvres toujours près des miennes...

- Non, mais !

- Ne t'emballe pas ! Je suis croyant.

- Comment l'es-tu devenu ?

- Je n'ai pas fait de recherches scientifiques pour tirer des conclusions sur l'existence ou la non-existence de Dieu. J'ai vécu dans une société où la religion reste une donnée fondamentale dans les rapports sociaux, comme au Québec avant la Révolution tranquille, d'ailleurs pas aussi tranquille qu'on ne le pense, et j'en sais quelque chose puisque le FLQ avait un bureau à Alger dans les années soixante-dix. Le sacré continue à jouer un rôle important même dans le monde d'aujourd'hui.

- Comment traduis-tu cette croyance ?

- Pour moi, c'est plus une forme de spiritualité, c'est-à-dire la recherche de l'harmonie entre le monde du connu et de l'inconnu, une expérience individuelle et collective de lecture du monde, une sorte de poussée irrésistible de l'être vers

l'ailleurs, un passage à un état moins assujéti aux contingences matérielles du monde, aux catégories mentales qui nous étouffent, nous angoissent, nous enferment dans un espace où l'air devient irrespirable.

- Et la foi dans tout ça ?

- Ma foi a toujours été présente sous une forme ineffable. C'est un peu celle du berger. Elle n'a rien à voir avec celle qu'on inculque à force de sentences descendues du ciel, de menaces de damnation et de châtimeents éternels. Quelle éternité ? Celle qui signifie absence de temps et qu'on ne saisira jamais ? Ma foi tient plus du Dieu de la nature, celui qui fait germer les semences, recycle ce que la terre nous donne et que nous rejetons, qui régule le mouvement des planètes, donne aux saisons leurs couleurs, leur beauté, arbitre leurs différends circonstanciels, donne la parole au vent, à la mer son chant. Ma foi c'est ce qui fait que l'homme est là, simplement là, près de sa naissance, fragile dans sa condition, élément parmi tant d'autres, toujours en quête de quelque chose, jamais tout à fait immobile, jamais maître du mouvement, à peine sur le chemin de ses semblables, hère parmi les hères dans les lieux du bâtir, du vivre peut-être ? Ma foi c'est toi, c'est l'autre, c'est cette espèce humaine que les machines déshumanisent, que les systèmes froids apolitisent et que les profits réduisent à l'état de chose. Ma foi c'est les murs de haine qui tombent, l'émotion du volcan qui gronde, l'étreinte des amants dans la nuit, la douceur multicolore de l'arc-en-ciel. Ma foi c'est la vie qui se plie aux seules exigences du temps beau ou laid, neigeux ou brumeux. Ma foi c'est tout ce qui fait grand, Dieu.

- Mais que sommes-nous vraiment par rapport à Dieu ?

- Nous sommes la somme de l'éphémère qui fait l'éternité de Dieu !
- J'avoue que ton discours est fort, poétique, mais explique-moi un peu ce qui se passe, au nom de Dieu, en Iran, par exemple.
- C'est une autre histoire, mais je vais quand même essayer d'éclairer ta lanterne. Garçon, s'il vous plaît, la note !
- Ça fait 5 \$, vous pouvez payer à la caisse en sortant !

Sabine sortit son porte-monnaie, mais Safir avait déjà posé un billet de dix dollars et demandé à la caissière de garder le reste pour le serveur.

- Tu exagères Safir, il faut que je paie ma part de temps en temps quand même !
- Ce sont des détails qui ne doivent en aucun cas influencer sur nos relations, je ne m'attarderai jamais sur la question: qui paie quoi ? L'important, c'est d'être ensemble.

- Et si un jour nous ne le sommes plus !
- Cette idée n'effleure pas mon esprit, mais même si je te donnais tous les trésors du monde, je ne les reprendrai pas. On ne renie pas son passé ni la beauté de ce que l'on a partagé. Alors les choses matérielles de ce monde...
- Ne me fais pas oublier la question sur l'Iran lui dit-elle, en reprenant son bras à la sortie des « Deux Magots ».
- J'allais y venir justement. Daryosh Shayegan, un philosophe iranien, a rapporté dans son livre *Le Regard mutilé* cette histoire qui me semble édifiante et en même temps une réponse assez forte à tes interrogations. Il a écrit ceci : « On raconta qu'un jeune homme ayant intégré le pays après plusieurs années d'absence, débarqua à l'aéroport de Téhéran et prit un taxi pour rentrer chez lui. À mi-

chemin, il demanda au chauffeur de s'arrêter devant un tabac. Pourquoi faire, monsieur ? demanda le chauffeur.

- Mais voyons ! Pour acheter des cigarettes.
- Les cigarettes, on les achète à la mosquée.
- Mais la mosquée, c'est la maison de Dieu, on y va pour faire ses prières.
- Erreur ! Cher monsieur, pour prier il faut aller à l'université.
- Mais alors où fait-on ses études ?
- Les études, cher monsieur, on les fait en prison.
- La prison, c'est l'endroit où l'on garde les malfaiteurs.
- Encore erreur ! Cher monsieur, les malfaiteurs, on les case au gouvernement.
- Est-ce possible une situation aussi absurde ?

Toutes les fonctions sont déplacées, rien n'est à sa place, précise l'auteur. La résurgence de l'âge théologique menace toutes les sociétés du monde, et c'est un phénomène qui frappe comme un raz de marée, par surprise, et avec une rare violence quand il fait irruption sur la scène de l'inculture.

- Il est difficile de comprendre qu'une société puisse régresser aussi vite.
- Je ne sais pas si on peut parler d'involution, c'est quelque chose de beaucoup plus profond et d'infiniment plus complexe. Il ne faut pas penser aussi que tous les Iraniens étaient en contact avec la modernité. Malheureusement, en Iran, sous le régime du Chah, la grande majorité de la population était marginalisée, ne participait pas à la vie politique et subissait, sous d'autres formes qu'aujourd'hui, une répression inhumaine, sauvage. La théologie au bout du fusil, c'est aussi une

forme d'idéologie qui emprunte au désenchantement du monde nourri par la conscience malheureuse et le déchirement perpétuel.

- Mais alors il n'y a pas d'issue possible pour ces sociétés complètement bloquées.
- En cybernétique, on apprend que tout système qui ne se transforme pas de l'intérieur cédera tôt ou tard aux pressions extérieures. Un jour, les Iraniens ou d'autres peuples vivant la même situation remettront en question le système et rejetteront la théocratie en tant qu'idée de pouvoir, en tant qu'instrument d'exercice du pouvoir, dans les poubelles de l'histoire. Le mal et la cruauté ont perverti la théologie. Il faut qu'elle retrouve son chemin d'amour et de liberté pour survivre. Hâtons-nous, je commence à geler !

- Il faudra t'habituer au froid, répondit Sabine en riant, à moins que tu ne décides, un jour, de retourner au pays natal !

- En touriste, mais pas pour y vivre de façon permanente... et puis il y a autre chose, dit-il, sans finir sa phrase.

Il ne pouvait lui donner la réponse qui avait surgi de son esprit comme une étincelle du silex : « Mais c'est toi mon pays, un pays sans frontières, aussi vaste que tous les continents, que tous les océans réunis, un rivage sur lequel on accoste pour y brûler tous les vaisseaux . »

- Est-ce que tu aimes le cinéma québécois ?
- J'ai apprécié les rares films que j'ai visionnés. Honnêtement, c'est un cinéma qui contraste fort intelligemment avec tout ce qui vient de chez nos voisins d'Hollywood. Il a une touche particulière, une dimension humaine qui le rendent plus proche du cinéma français ou italien, du genre classique. Des films d'auteurs.

Cependant, j'adore les chanteurs québécois : Félix Leclerc, Pauline Julien, Sylvain Lelièvre, Claude Dubois avec sa voix particulière est mon préféré, Charlebois... et beaucoup d'autres. La chanson québécoise est riche de ses textes, de sa poésie. Les textes de Gilles Vigneault sont fabuleux.

- Et la langue ne te gêne pas ?


- Tu veux dire le français du Québec ! Non, pas plus que le français sénégalais, marocain ou antillais. Le français est une langue universelle, elle appartient à tous ceux qui l'habitent. On ne va pas demander à un comédien québécois de parler comme Jean Reno ou feu Jean Gabin. Ce serait une aberration. Et les Québécois, qui veulent à tout prix imposer des normes québécoises pour l'utilisation du français dans le monde de l'enseignement, de l'édition, des arts et de la culture en général, font, à mon avis, fausse route. La langue n'est pas un isoloir pour bulletins de vote, mais un passeport pour le monde. Il faut laisser la langue française, comme toutes les langues, d'ailleurs, évoluer librement, s'enrichir de tous les apports. Si des gens comme Rabelais n'avaient pas été audacieux, la langue française n'aurait jamais séduit autant de peuples... Nous sommes arrivés. Par chance il n'y a pas beaucoup de monde devant le guichet. Si tu veux, nous irons après la séance manger un plat libanais.

- Ça marche, j'adore la cuisine exotique !

- La cuisine orientale deviendra un atout dans ton jeu de cartes de maîtresse de maison !

- Tu es incorrigible, dit-elle, en lui envoyant son poing fermé dans l'abdomen.

- Première scène de ménage, dit Safir, plié en deux et faisant semblant d'avoir mal.



Elle l'embrassa pour se faire pardonner et ils prirent place pour suivre la projection.

XII

Sortir du lit, bondir du lit à la première sonnerie de l'horloge fixée sur le mur de la chambre, qu'il ne pouvait atteindre de la main pour arrêter son infernal et doux bruit, tel était le défi de Serguei les jours ouvrables de la semaine y compris le samedi. Avant qu'il ne reprenne vraiment ses esprits, durant les quelques minutes de flottement qui précèdent l'instant de l'appropriation de l'espace et du temps, de la conscience de soi, les eaux du Saint-Laurent et ceux de la Volga se mêlaient en images indistinctes sur son écran mental. Il n'y a pas de doute, je suis bien à Montréal, se dit-il, en se dirigeant vers la salle de bains de son petit appartement. Prendre une douche, préparer un lunch, déjeuner rapidement et sortir pour prendre le métro à 7h15 sont les gestes rituels du matin de Serguei qui travaillait à Longueuil jusqu'à 14 h avant de rejoindre MADESO pour continuer de 15 h à 21h. Il lui fallait économiser de l'argent pour faire venir Irina sa blonde et leur petite fille.

Le ciel était gris et de glace; le corps presque en lambeaux, il rassemblait ses forces, pour un de ces ultimes assauts que commande l'hiver avant la percée du printemps. Les rues lourdes de neiges sans blancheur, salies par les éclaboussures des engins motorisés, rendaient une triste image de l'espace, des lieux de commerce et de rencontre qu'occupaient les humains. Étrangement, ce spectacle ramena aux lèvres de Serguei deux vers d'un poème de Baudelaire :

« Soyez béni mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés... »

Lecteur passionné de Dostoïevski, Sergueï n'accrochait de son regard que la suprême beauté ou le plus profond désespoir que projette la condition humaine sur la scène de la vie. Il pensait que les yeux du jour n'étaient pas assez profonds pour saisir, contenir l'inaltérable couleur du ciel gris qui se pose sur les cils et refait le chemin inverse d'une larme diamantée glissant, imperceptiblement, sur le visage. À force de prendre le même itinéraire tous les jours de la semaine, tous les mois de l'année, Sergueï reconnaissait les personnes, celles qui suivaient aussi le même chemin que lui. Par habitude, ses yeux croisaient les regards de gens à la fois proches et lointains dans l'anonymat de la ville, les trous noirs et leurs terribles secrets. Leurs tenues vestimentaires, leurs manies, le souci de paraître chez les uns, le négligé chez les autres étaient autant de détails dans le mouvement d'ensemble d'un tableau familial. Au-delà de certaines apparences qui essaient, tentent d'imprimer en milliers d'exemplaires une autre image de ce que les gens sont, la vérité n'arrive pas à se travestir et trace au grand jour des sillons sur le visage des uns et des autres. Comme un parchemin vieilli par les années, l'écriture maîtresse du temps, de l'histoire et des destinées, se laisse, comme un palimpseste, déchiffrer, lire, interpréter pour porter aux nues ou jeter aux plus profonds abîmes, se disait-il tout bas, en s'attardant sur certains visages. Que de détresse, que de malheurs, que de vaines espérances hantent ces corps, habitent ces âmes dans un continuel aller-retour, entre vivre à peu près, survivre et attendre de vivre. Quelquefois, comme les rares éclaircies d'hiver sous un soleil de glace, le bonheur leur fait signe et disparaît en courant, porté par les bras de la jeunesse enivrée le temps d'une chanson

romantique aussi douce que la caresse d'une brise légère un soir de juillet. Que de trahisons, que de folies et de « Je veux juste vivre » dans les yeux d'une foule qui bascule dans l'ancre du métro !

Tous les jours, au même moment, juste avant de passer sa carte au guichet électronique ouvrant le passage vers le quai, Sergueï observait une femme, toujours la même, portant un manteau gris, le même, froissé, un sac en plastique à la main droite, en train de courir et descendant précipitamment les escaliers. Il la retrouvait arpentant le quai, son visage aux traits défigurés par une indicible douleur, par les marques d'une angoisse qu'il n'avait rencontrée nulle part, même pas chez les personnages des *Souvenirs de la maison des morts*. Tous les malheurs du monde, toutes les questions existentielles sans réponses que l'humanité essaie en vain d'éluder avaient élu domicile, dans ces yeux de femme au regard insoutenable. Il montait, elle restait sur le quai et il suivait quelques secondes sa silhouette anonyme poursuivre sa course vers des lieux imaginaires que peuple l'épouvante. Il savait que le lendemain, au même moment, juste devant lui, elle passerait sa carte, descendrait en courant les marches comme pour remonter je ne sais quel temps, celui qu'elle ne retrouverait jamais. Il ouvrit machinalement son journal pour, comme d'habitude, avaler les nouvelles, surtout internationales, mais une déclaration du premier ministre le surprit. Le premier magistrat du pays parlait de conditions gagnantes pour un référendum sur la souveraineté du Québec. Il demeura perplexe devant une telle annonce. Il avait oublié la langue de bois du régime communiste et voilà ! Il la redécouvre sonnante et trébuchante, semblable aux pièces d'un argent lourd et massif. Que peuvent signifier des conditions

gagnantes? De son esprit surgit l'image d'un poisson à la peau visqueuse et qu'on allait oindre de savon pour le rendre encore plus insaisissable. C'est un peu ça, les conditions gagnantes, pensa-t-il, la souveraineté, l'indépendance, l'autodétermination sont une question de volonté politique, de courage politique et de rien d'autre. Tout le reste, c'est de la mauvaise littérature.

Après une matinée bien chargée au bureau d'études où il exerçait, Serguei dîna vers 13 h en compagnie de deux de ses collègues, termina un montage financier pour une petite entreprise et quitta la petite cellule de travail qui lui servait de bureau vers 14 h. Il ne pouvait se permettre de rater le métro de 14h15 pour arriver à l'heure au centre-ville. Le temps qu'il passait dans les transports en commun était pour lui prétexte à toutes sortes de réflexions et il pouvait passer du coq à l'âne au gré de ses réminiscences. La tragédie du Rwanda l'avait beaucoup affecté et il pensait que mille ans de cinéma ne pouvaient rendre compte de la souffrance des huit cent mille victimes et des blessures que porteront à jamais ceux qui ont survécu au génocide, que l'humanité pensait avoir banni après l'holocauste. La terre est pourtant si belle, se disait-il, il y a de la place pour tout le monde, ses greniers regorgent de riz, de maïs, de blé et pourtant chaque jour la faim tue des enfants par milliers tandis que des humains de par le monde déversent le surplus de lait dans les rivières et abattent des vaches pour recevoir des primes... Tandis que des hommes et des femmes meurent sur les routes de l'exil, les théâtres ne désemplissent pas, les orchestres jouent Beethoven, Mozart, Brahms, Debussy, Verdi devant des auditoires éblouis, souvent poussés par la mode, les stéréotypes de la bonne société, là où les hommes s'inventent des masques coulés dans l'or et

l'argent et épousent, en secondes noces, dans les bras de leur femme, la vanité, pour ne pas respirer, en bonne conscience, les odeurs de soufre et de mort que le vent ramène des Balkans.

Le bonheur, c'est tellement simple, se dit-il, en portant son regard sur une jeune femme aveugle assise en face de lui dans la rame du métro qui filait vers la station Berri-Uqam, on ne peut plus simple... et pourtant on se le dispute à coups de canon, de missiles balistiques, d'armes bactériologiques... Est-ce cette insatiable volonté de puissance qui métamorphose l'homme jusqu'à lui faire renier son humanité ? L'essentiel, l'essence même de l'existence humaine, celle qui fait qu'on partage une certaine présence au monde, un héritage bâti sur des millions d'années, est remise en question. Portera-t-il toujours le masque hideux de la destruction jusqu'à l'anéantissement de ses rêves les plus fous ? Même la cécité ne protège plus contre la vision de l'horreur... Les mots, les cris et les écrits que déchiffrent les mains, prolongement tactiles de l'intelligence humaine, dessinent le cauchemar absurde du réel. Elle était assise en face de lui. La persistance du regard sans lueur porté sur les yeux de Sergueï lui faisait sentir que derrière l'opacité de ce voile noir, des yeux plus vivants que les siens, l'observaient intensément. Seuls les mouvements des lèvres trahissaient d'inaudibles paroles dont le concert lui échappait... Que dire ? Que faire ? pensa-t-il. Tendre délicatement les mains pour saisir l'ineffable du mot « aimer » que donne la rencontre de l'humain absous dans son mystère d'être comme un papillon coupable de ne vivre qu'un jour et d'emporter sa beauté derrière l'invisible mur de la perfection !

Serguei prenait la correspondance de Berri-Uqam et descendait à la station McGill Collège. Avant de monter au onzième étage où l'attendaient ses amis du centre d'appels, il s'arrêtait toujours quelques secondes devant le fauteuil roulant d'un paraplégique et glissait quelques pièces, le reste de petite monnaie demeurée au fond sa poche, dans la petite boîte en carton posée sur les genoux de l'handicapé et qui lui servait de sébile. Toute la vie de cet être, qui ne disait mot, ne faisait aucun geste et qu'une main charitable amenait à cet endroit tous les jours, se résumait au fonctionnement de l'esprit, à la profondeur d'un regard qui absorbait la vie dans ses bizarres manifestations. Il ne comprenait, peut-être, même pas pourquoi les gens se penchaient vers lui et posaient furtivement quelque chose, ce quelque chose de dérisoire qui allait l'aider à garder encore vivante la lumière de ses yeux. Chaque fois qu'il s'arrêtait devant le fauteuil roulant lui revenait en mémoire la conversation qu'il eut un jour avec un client paralysé, cloué définitivement au lit, sans ressorts pour bondir. Cet homme, qui n'avait presque plus d'attaches avec le monde des vivants, d'une voix éteinte, à peine audible, lui avait dit, après avoir suivi une émission scientifique à la télévision sur les dangers des téléphones cellulaires : « S'il vous plaît mon...sieur, d.d.. di... tes à PI...RANHA Cana...da de fai..re quécheu..cose pou.. pou..r éviter à ses cli..ents les zéffés secondaires à causedes..Céllulaires. Ça peut l..leur donner le cancer. Faites quécheu..cose monsieur, mer..mer..ci beaucoup ». Depuis lors, Serguei avait compris que rien n'empêcherait jamais l'homme d'exprimer en ce monde sa part irréductible de grandeur, sa force et l'amour qu'il peut porter à son prochain.

XIII

Sitôt la campagne d'adhésion déclenchée, Sanchez, Slimane, Serge, Stéphane, Safir, Sidiki, Showa et bien d'autres se démenèrent comme des forcenés durant tout le mois de mars pour persuader les deux cents employés de MADESO de la nécessité d'une représentation syndicale officielle à même de défendre leurs intérêts. Malgré les efforts des membres de la C.S.D venus à leur rescousse, les choses se présentaient mal. Les réunions se tenaient sur les trottoirs de l'avenue McGill Collège, presque à la sauvette tant l'atmosphère était devenue lourde eu égard à la machine de guerre mise en place par une administration-tégénaire à laquelle rien n'échappait. Tous les moyens avaient été déployés, des plus intelligents aux plus pernicioeux : élargissement des prérogatives du comité des agents (qui n'avait qu'une voix consultative et ne pouvait en aucun cas intervenir sur les mesures disciplinaires), octroi d'un plan d'assurance-maladie, gratuité des petits déjeuners pour ceux qui travaillaient les samedis, mais aussi intimidation des délégués, interdiction des regroupements dans l'enceinte de l'entreprise et, bien sûr, chose inévitable, promesses de promotions individuelles aux agents exerçant un quelconque ascendant moral sur leurs collègues. On a même joué sur les rivalités tribales colportées sur les lieux de travail par les communautés africaines. Les dissensions fabriquées de toutes pièces dans la région des Grands Lacs servirent à l'occasion pour étouffer dans l'œuf le fœtus syndical. Du grand art, en somme. On

fit même croire aux réfugiés qui avaient le droit de se vendre sur le marché du travail que leur possible appartenance syndicale pouvait nuire à l'étude de leurs dossiers pour l'obtention du statut d'immigrant permanent. Quarante-cinq employés seulement avaient donné leur accord et la tentative, une fois de plus, avait échoué.

- Ils nous ont baisés sur toute la ligne, dit avec dépit Séraphin.

- Tu es en train de surir comme le lait en voie de péremption mon jeune ami, répondit Safir. Pourquoi baisés ? Le verbe baiser veut dire embrasser délicatement, effleurer de ses lèvres une main, un front, des prunelles, une joue. Pourquoi détourner les mots de la tendresse, du rêve, de l'amour et de la beauté ?

- Mais, enfin !

- L'orage va passer et nous recommencerons jusqu'à l'obtention de nos droits.

- Tu crois au père Noël soviétique ?

- Il est redevenu russe depuis la *Perestroïka* de Gorbatchev.

- Ils vont nous éliminer un à un.

- D'autres prendront le relais. Ainsi va la vie. Excuse-moi, j'ai un appel.

- Safir de MADES0 pour PIRANHA Canada, comment allez-vous madame Virus?

- Arrêtez avec votre marde de sida. Je ne veux rien acheter de chez vous.

- Madame, les insanités dans la bouche ne font pas le travail du dentifrice. C'était juste un appel de courtoisie, excusez-nous et bonne journée !

- Comment peut-on s'affubler d'un nom pareil ?

- Les petits fonctionnaires qui ont été chargés, par les autorités coloniales, d'instaurer les registres d'état civil, aux fins de contrôle des populations indigènes, autochtones, prenaient au hasard des substantifs dans les dictionnaires (souvent ils ne les comprenaient même pas, parfois ça les amusait) et les attribuaient arbitrairement à des chefs de famille. Cette dame est une Haïtienne, alors tu comprends. Je ne t'apprends rien de toute façon. Cependant, il faut reconnaître qu'elle avait le sens de la repartie et je regrette d'avoir été un peu rude.

- Sidiki, de MADESO pour PIRANHA Canada, bonjour madame Labelle, comment allez-vous aujourd'hui ?

- Très bien cher monsieur, qu'avez-vous à me proposer ?

- Madame Labelle, nous avons mis au point à PIRANHA Canada, pour la tranquillité de nos clients, un système de filtrage d'appels, recevez-vous de temps en temps des appels inconvenants ?

- Malheureusement non ! D'ailleurs, on ferait bien de mieux filtrer l'eau des robinets que les gens consomment.

- J'ai remarqué également que vous n'utilisez pas l'afficheur du numéro et du nom.

- J'aime les surprises au téléphone ! Je n'ai rien à cacher, je ne fuis personne et les gadgets m'horripilent. Simple est la vie et je suis heureuse comme ça. Pour ma part, je préfère verser les quelques dollars, que les gens consacrent à des services futiles, aux bonnes œuvres, par exemple, aux petits déjeuners des enfants qui ont faim à l'école.

- Vos choix sont respectables et vous honorent madame Labelle, aussi je vous souhaite une bonne fin de journée et que le bonheur fleurisse à jamais dans le jardin de votre cœur.

- Tiens voilà Souleimane qui arrive !

- Bonjour tout le monde ! Je sais, je me pointe en retard et ce ne sera pas la dernière fois. Tant pis pour les sanctions. Je veille trop avec l'internet. Si ma mère était là, elle me dirait d'un air offusqué : « Mon fils au lieu de prendre femme, tu passes ton temps à manipuler des images, des chiffres et à jouer avec un piano sans musique, demain j'irai ramener le marabout pour t'exorciser de la présence du démon. »

- Tu ouvres n'importe quel journal publicitaire et tu trouveras plein de marabouts offrant leurs services. Même nos amis québécois les consultent. La médecine traditionnelle de la psyché s'exporte. Alors, tu as l'embarras du choix !

- Quelle quantième du mois sommes-nous ?

- Nous vivons le quatorzième jour du mois d'avril et il fait un temps splendide !

- Demain tombera la paie, on va faire les fous ! Puisque la menace du syndicat s'est dissipée comme les nuages, et d'après les rumeurs qui courent sur le plancher, on va nous augmenter les commissions sur les ventes.

- Ne vous embureluquez pas l'esprit avec ça, dit Sanchez. Ce qu'on vous donne d'une main, on vous l'enlève de l'autre !

- C'est quoi « Ne vous embureluquez pas l'esprit » ?

- Tout simplement, ne vous embarrassez pas l'esprit. C'est un verbe qui a été inventé au XVI^e siècle par Rabelais.

- Safir et toi, vous passez votre temps à fouiller dans les greniers de la langue et de bien d'autres choses. Comment as-tu eu cette idée ?

- Rien de plus normal, je relis en ce moment les œuvres complètes de ce grand humaniste et la redécouverte de son fabuleux vocabulaire a imprimé certains verbes et substantifs qu'il utilisait dans ma mémoire. D'ailleurs, même s'ils sont déclassés et ne figurent plus dans les dictionnaires modernes, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas les utiliser de nouveau pour dépoussiérer un peu notre parler de tous les jours. Comme disent les scientifiques : rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Beaucoup de choses se recyclent aussi. Pourquoi interdirait-on à la langue ce qu'on permet à la mode vestimentaire, au « look » ?

- Encore un autre débat. On arrête. De toute façon, la pause est finie.

- Les amis, vous êtes tous conviés chez moi vendredi à partir de 21h 30, dit Showa, je compte sur toi Sanchez, et toi, Safir, n'oublie pas !

- Tu invites les trublions pour enterrer la défaite ?

- Ça n'a rien à voir, les beaux jours reviennent et il faut saluer la nature pour ce don, un peu comme on fait chez nous en Afrique pour marquer le passage d'une saison à une autre.

- Qu'en penses-tu Sabine ?

- J'ai prévu quelque chose pour nous deux !

- Tu ne m'en as soufflé mot !

- Surprise... surprise ! On peut aller chez Showa et puis quitter vers minuit, nous aurons un peu de chemin à faire. Ramène ton permis, je n'aime pas conduire la nuit, surtout une voiture de location.

XIV

Sigisbée incomparable, Silimbi ne lâchait pas Serwa d'une semelle, obéissant à ses moindres désirs de déesse africaine au corps superbement mis en valeur par une robe légère, moulante, épousant le galbe de ses seins et la cambrure de ses hanches. Elle riait aux éclats quand les amis musiciens de Showa prirent place sur la petite estrade aménagée dans la courette sommairement clôturée. Showa en avait la jouissance en tant que locataire de l'appartement situé au rez-de-chaussée du petit immeuble à condominiums. Les bonnes odeurs des mets, préparés à l'africaine, que Monsieur Chirac, ancien maire de la ville de Paris aurait, certainement, en fin gourmet, appréciés, se répandaient alentour et chatouillaient les narines des passants. Sur les tables du salon où une belle-de-nuit déployait ses fleurs majestueuses, les vins et les fromages français rivalisaient avec ceux du terroir. Les plateaux mettaient à la portée des convives : le chamberat fermier, du Saint-Nectaire, le Saint-Paulin, le Bleu de Bresse, le coulommiers, de l'emmental, du roquefort papillon, bien sûr, l'incontournable camembert de Normandie, le cheddar, le Oka et le Brie-de-Vaudreuil. Mais, la « Tchapalo », cette bière de petit mil ou de sorgho réputée en Afrique, avait été remplacée par la Molson. Décidément, les délicieuses agapes à l'européenne étaient devenues une norme dans les soirées de nos amis africains. On ne décrète pas, du jour au lendemain, l'abandon des saines habitudes héritées de la colonisation, surtout lorsqu'on les

rehausse avec les gestes augustes de la tradition qui donnent aux réunions conviviales une dimension particulière relevant d'une forme de religiosité. La fête battait son plein et la musique réveillait doucement les corps avant de les pousser avec des rythmes endiablés, électriques, sur les lieux de l'éveil des sens. Même les philogrobolisés du cerveau, titulaires du diplôme de perroquetterie de première classe décerné après trois années de bons et loyaux services par MADESO, se mirent à penser tout haut, surpris par leur soudaine vivacité d'esprit, eux qui avaient désespéré d'eux-mêmes et de leur capacité à faire autre chose que du télémarketing. La musique réveillait les corps, mais aussi la mémoire et certains convives s'isolaient, un bon verre de vin dans une main, une assiette bien garnie dans l'autre pour évoquer le passé, les difficultés du présent et rêver d'un hypothétique retour au pays, dont les épouses ne voulaient pas entendre parler. On les comprend quand on sait la condition faite aux femmes. Showa, avec les talents d'une maîtresse de maison accomplie, secondée par quelques amies et surtout l'admirable et dévouée Sabiha, veillait avec le sourire au confort des uns et des autres et surtout surveillait avec beaucoup de doigté les conversations afin qu'elles ne glissent pas vers le sujet épineux des élections syndicales, car elle savait que parmi les présents, certains s'étaient désolidarisés par rapport au mouvement tout en faisant croire le contraire. Des traîtres. Il y en a toujours, se disait-elle, un fléau comme tant d'autres. Safir esquissa un large sourire en donnant l'accolade à Sanchez qui venait d'arriver et lui dit : « Tu vas trouver extraordinaire la façon de fêter des Africains, mais comme ton esprit critique est toujours en éveil, je sais que tu n'omettras pas de rappeler à nos amis que les représentants des compagnies

Barrick Gold, Tenk Compagny, Bunting Warburg, Canadian Imperial Bank of Canada-Wood grundy, Marathon Securities et bien d'autres se disputent en ce moment les richesses de la région des Grands Lacs et dansent à Lubumbashi et dans d'autres villes du continent noir. Alors, s'il te plaît, enfile tes gants même s'il ne fait pas froid. »

- Ne t'inquiète pas mon ami, pas de politique ce soir ! D'ailleurs, Samanta, mon épouse ne le permettra pas. Il me faut juste éviter ceux qui nous ont donné des coups de couteau dans le dos. Tu sais de qui je parle.

- À quoi bon remuer cette histoire, nous avons d'autres chats à fouetter. Offre-leur de la tequila. Notre avenir ne se joue pas à MADESO. Amusez-vous bien, je vais vous quitter bientôt, mais avant je te ferai d'abord goûter un cocktail oriental.

- Tu as raison, d'ailleurs Serguei arrive avec de la bonne vodka poivrée.

Sabine et Safir s'éclipsèrent, discrètement vers 1h du matin avec l'assentiment de Showa visiblement très heureuse de l'ambiance formidable qui régnait chez elle. Ses amis musiciens se surpassaient pour plaire à tout le monde, même quelques airs de musique judéo-arabe avaient été joués, au grand bonheur des nostalgiques d'une époque andalouse élevée au summum de la richesse culturelle méditerranéenne et de la civilisation conjuguée des trois religions monothéistes. Une période faste où le substantif religion signifiait : paix, art, science et tolérance. Mais le répertoire le plus prisé, le tenant de la palme d'or, reste, incontestablement, celui qui rassemble les meilleurs tubes africains et sud-américains des temps modernes et qui passait des rythmes fous d'Alpha Blondy, de Papa Wemba à ceux des danses lascives et langoureuses brésiliennes et cubaines.

XV

- Sacrée soirée, dit Safir en ouvrant la portière droite de la Subaru à Sabine !

- Excellente, tu veux dire ! Une vraie réussite ! Et puis, j'ai découvert ce soir tes talents de danseur. Je me demande comment vous faites pour vous déhancher de cette façon-là.

- On apprend dès le jeune âge à suivre avec le corps les rythmes qu'imposent les percussions. Et puis la musique en Afrique est comme une drogue dont on ne peut se passer.

- La nourriture était bonne, mais un peu trop épicée à mon goût. Tes amis ont le sens du sacrifice. Comment peuvent-ils se permettre de recevoir avec autant de prodigalité quant on pense aux salaires qu'ils perçoivent de MADESO ? Tu as vu la qualité des vins et des fromages !

- Recevoir même en se ruinant est un dénominateur commun à toutes les cultures africaines. Les Africains maîtrisent aussi l'art du négoce. Ils paient deux fois moins cher ce que tu achètes chez Métro. Et ils savent où trouver la marchandise. Cependant, il ne faut pas croire qu'ils sont tous démunis. Parmi les invités, il y avait des personnes dont les parents appartenaient à l'ancienne nomenklatura ou qui continuent à servir les nouveaux pouvoirs installés dans leurs pays respectifs. Leur présence sur le plancher à MADESO est une sorte de couverture, de gage de bonne conduite, d'intégration dans la société canadienne. Alors que leur fortune est

assurée depuis longtemps, ils attendent le moment opportun pour aller jouer un rôle politique et assurer la pérennité du pouvoir patrimonial.

- Les apparences cachent toujours une autre réalité du monde ! Immigration Canada est souple.

- Pas avec tout le monde. Si tu as cinq cent mille dollars à investir, tu obtiens plus facilement et plus rapidement tes papiers et on ne cherchera même pas à savoir d'où vient l'argent. Le dieu Dollar ouvre toutes les portes. J'ai attendu deux ans et demi pour avoir les miens alors que la réglementation prévoyait pour l'étude et la finalisation du dossier entre huit à dix mois. Je pensais naïvement qu'en arrivant au Canada, j'allais trouver les institutions les plus démocratiques et les plus solides au monde, les gens les plus honnêtes au monde, les personnes les mieux en santé au monde, les individus les moins pauvres au monde, la perfection quoi !

- Le désenchantement a dû être brutal pour toi.

- Moins que pour beaucoup d'autres, juste une dernière petite histoire sur le sujet. On raconte qu'un jour, un ministre d'un pays africain débarquant dans une rutilante Mercedes dans un port européen ouvrit, sur demande expresse d'un douanier, deux valises qui se trouvaient dans la malle arrière de la voiture. Elles étaient bourrées de dollars. Affolé, le fonctionnaire immobilisa le véhicule et demanda des instructions. Finalement, les ordres qui tombèrent d'en haut permirent au ministre de quitter la zone douanière, escorté de deux motards vers la banque de son choix.

- Terrible ! Partons mon ami.

- Quelle direction dois-je prendre, dit Safir en faisant partir le moteur !

- Pas celle de ton choix, tu as l'itinéraire tracé en rouge sur la carte dit Sabine en la déroulant, en bon conducteur que tu es, je suis sûre que ce sera un jeu d'enfant pour toi de nous conduire jusqu'au chalet de ma tante !

- Mais ?

- Ne t'inquiète pas, nous serons seuls !

- J'adore tes projets ! Toujours surprenants et pleins de mystère ! Je n'ai même pas de trousse de toilette ni de pyjama !

- J'ai une brosse à dents de rechange dans mon sac, quant au pyjama, je ne sais pas si...

- Je n'ai rien dit. Récapitulons : pont Champlain, autoroute 10, sortie 48... ensuite nous verrons.

Safir démarra en trombe. Comme la circulation à cette heure-là était fluide, il voulait vite sortir de la ville. Aussitôt le pont traversé, Safir appuya sur le champignon, dépassant largement la vitesse autorisée sur l'autoroute. Il n'y a pas de flics ni de mouchards électroniques sur les routes comme en Europe, du moins beaucoup moins. La voiture filait à une allure folle, glissant semblable à un fantôme sur l'asphalte dégraissé par les dernières pluies de mars et la fonte des neiges.

- Tu peux dormir un peu, dit-il à Sabine, dans deux bonnes heures, nous arriverons !

- Bonne idée, merci de me le proposer. Je sais que tout ira bien. Toi, tu n'as pas de problème avec le vin puisque tu n'en consommes pas.

- Ça n'a pas toujours été ainsi !

- Ah !

- Tu as, certainement, dans ton adolescence, désobéi à tes parents, question de t'affirmer. Transgresser les interdits religieux, c'est un peu la même chose. Et puis les conflits de la jeunesse sont structurants dans une certaine limite. La révolte est toujours féconde. Repose-toi, je ne vais pas t'assommer avec ça.

Sabine rabattit son dossier vers l'arrière et ferma les yeux.

Seule la lune et les phares de la voiture éclairaient la route qui menait vers le lac Champion. Les grands arbres qui défilaient à toute allure n'étaient pas encore leurs énormes feuillages. Ils avaient encore besoin de lumière, de soleil et d'eau pour prendre vigoureusement possession de l'espace et participer au festival champêtre qui commence en mai. La lune, belle et fragile, humectait, sous le regard immensément tendre de Safir, les lèvres de Sabine d'un rayon doux qui s'écoulait comme un filet de miel. De la voûte céleste, d'innombrables étoiles s'élançaient telles des étincelles pour disparaître dans le néant.

Sabine ouvrit les yeux. Safir était là, le ciel et toutes les constellations d'étoiles dans les yeux, et il lui souriait. Elle referma les yeux comme pour enfouir à jamais ce bref instant, porteur d'une simple vérité... celle qui affirme ce lien absolu qui vous rive à l'autre, qui vous fait Un à deux. Quelque chose comme un retour aux origines, à l'harmonie et à la paix de l'âme. Les mains de l'autre, les tiennes, son regard, ce projet d'être ensemble, ses bras qui prolongent les tiens, infiniment, vous font toucher le plus lointain, le plus fort et ce que l'amour porte d'incommensurable. Vos pensées démêlent le tragique, conquièrent le monde, déchosifient et libèrent l'homme, agrandissent le cercle du bonheur et donnent à l'existence son véritable sens.

- Nous sommes arrivés, dit doucement Safir, en empruntant la petite allée qui conduisait tout droit au chalet.

- Quelle heure est-il ?

- Trois heures et demie. J'ai une petite demi-heure de retard, mais c'est normal avec les hésitations sur le parcours. C'est un endroit magnifique !

- Tu auras le temps de le découvrir, je te précède, notre chambre se trouve au premier étage, tout au fond du couloir !

Sabine prit son sac, entra dans la maison, monta rapidement les escaliers et se dirigea vers la salle de bains. Elle voulait prendre une douche, se refaire une petite beauté et mettre la robe neuve qu'elle avait achetée.

Le lac était endormi. Seuls quelques bruits indistincts troublaient le silence d'une nuit à laquelle le violet des grappes d'étoiles donnait plus d'éclat et de majesté.

Safir frappa discrètement à la porte de la chambre où l'attendait Sabine.

- Tu peux entrer, lui dit-elle.

Il tourna délicatement la poignée, la main un peu nerveuse. Brusquement, son cœur s'emballa et se mit à battre la chamade. Sabine se tenait debout, resplendissante dans sa robe de taffetas changeant. Il demeura, un instant, figé, à la regarder, le corps tremblant, chargé d'une tension extrême, celle des lutteurs prêts à bondir tandis qu'un irrépressible désir le métamorphosait. Leurs regards échangeaient des éclairs. Lèvres entrouvertes, Sabine s'avança vers Safir... et puis leurs corps s'entrechoquèrent avec une douce violence, dans une étreinte à faire exploser l'univers tout entier. Entraînés par le même élan, ils chutèrent sur le tapis de laine persan. Safir souleva Sabine et la porta jusqu'au lit déjà prêt à les accueillir.

Frénétiquement, ils livrèrent leurs corps au langage des sens, un langage parfumé de toutes les essences. Ils se laissèrent aspirer par les vagues d'une mer tumultueuse couvrant les mots d'amour, d'éternité, les cris et les râles de deux amants lancés à corps perdus dans une bataille qui ne fait que des heureux, une guerre qui pacifie. Ils s'aimèrent avec la fougue des arabes du désert, qui conjoignaient avec une force décuplée, car chaque étreinte pouvait être la dernière, l'ultime, celle où la vie joue avec la mort. Celle du dépassement. Celle du raffinement des plaisirs des sens, de la chair glorifiée et des gestes qui honorent. Le jour les surprit encore éveillés, les corps en mouvement, toujours en mouvement vers cet instant paroxystique qui fait que l'on perd conscience de soi, que l'on se perd l'un dans l'autre. De temps en temps, ils s'accordaient un moment de répit, leurs corps se séparaient, haletants, pour chercher un peu d'air nécessaire à une nouvelle plongée dans la mer diaprée de l'amour.

Vers midi, épuisée, Sabine s'endormit dans les bras de Safir qui, délicatement, la couvrit, enfila son pantalon et sortit sur le balcon qui offrait une vue imprenable sur le lac. L'air frais, l'immensité des eaux calmes, le paysage mordoré émergeant d'un long hiver et se préparant à la percée subite du printemps, projetèrent, par le jeu subtil de la mémoire, Safir à Alger où il s'était réfugié durant un mois chez un ami après la grave agression dont il avait l'objet à Oran. Question de se faire oublier. Exilé en quelque sorte dans son propre pays parce qu'il exprimait des opinions dérangeantes sur la démocratie, la mauvaise gouvernance et l'absolue nécessité de séparer le religieux et le politique, d'assumer, comme les sociétés occidentales, la séparation de l'Église et de l'État dans les pays arabes, pour avancer, s'émanciper. Il

se revoyait, accoudé au parapet du boulevard Frantz Fanon dominant le port d'Alger, sous un ciel en feu. Il aimait contempler la mer. Ses yeux en avaient toujours faim. Il la vénérât, douce dans sa splendeur méditerranéenne, dans son lit aux édredons d'algues marines où veillait en silence, parfois avec fureur, tout ce qui n'habitait pas la terre... une mer au large très large, de l'ampleur de sa robe à l'indéfini des couleurs, une mer qui se désaltérait de perles de soleil glissant le long de son cou de déesse immortelle, loin de ses vagues écumeuses qui interpellaient en un chant ininterrompu les saisons, dont les parchemins se déroulaient sur la table marbrée des jours. Tendre, orageuse, forte, mélancolique, au fil des semaines, la mer lui dictait le désir de suivre la trace des peuples migrants qui occupaient le ciel en toute liberté. Un soir, alors que la courbe assassine du soleil épousant la mer cernait les bateaux amarrés et qu'emporté par sa rêverie, il ne prêtait attention ni au monde ni aux événements, des bruits assourdissants lui étaient parvenus du côté ouest de la ville. Il se passait quelque chose de grave. Soudainement, il avait aperçu son ami Salah qui arrivait en une course folle, éperdue. Il savait où le trouver.

- Qu'est-ce que tu fous encore là ?

- Comme d'habitude, je regarde la mer ?

- Mon œil, dis plutôt que tu z'yettes les belle étrangères qui arrivent min europa, lui dit Salah qui avait l'art de dédramatiser les situations et surtout d'utiliser le sabir, ce jargon mêlé d'arabe, de français, d'espagnol et d'italien propre au Maghreb et aux pays du Levant.

- Bazaf !

- Wach ! Les gens se font zigouiller fi awal may et toi tu veux tatouer un grain de beauté sur la joue d'une sirène, arroust el bahr. Les hommes des forces de l'ordre sont en train de crier : « Viva la muerta »

- De quoi parles-tu ? J'entends des bruits, des détonations, qu'est-ce que cela signifie ?

- Il y a une insurrection, les gendarmes et les forces spéciales sont en train de flinguer tout le monde sans aucune rahma.

- Mais au nom de qui tuent-ils ?

- Du FLN, du FIS ou des malsains d'esprit ? Va savoir !

- Que faire ?

- Faut se grouiller mon ami, dare-dare rentrer chez moi. Ce n'est pas la Seine qui coule sous le pont Mirabeau, mais le sang qui coule à flots dans les rues d'Alger.

- Tu te rappelles encore des vers d'Apollinaire appris en classe de troisième au collège.

- Oui, mais je n'ai plus le cœur à ça. Tout est mêlé dans ma tête, la poésie, el mirda antagh djed babakoum, babahoum, la mitraille, la pollution et j'en passe. Il faut vite se mettre à l'abri... avant qu'ils n'arrivent pour nous écraser les citrouilles. Tu pensais que c'était la dolce vita à Alger. Voilà ! Tu es royalement servi. Filons vers Saint-Eugène, la rumeur s'amplifie.

Il y a des blessures, se disait-il, qui ne se ferment jamais. Mirage après mirage, drogue après drogue, oubli après oubli, elles vous réveillent, maîtresses de votre douleur et de votre destinée.

Perdu dans ses souvenirs, Safir ne retrouva ses esprits que lorsque la main caressante et douce de Sabine se promena sur son dos.

- Tu ne dors jamais ?

- Nous aurons toute la mort pour dormir.

- Tu portes une cicatrice entre les omoplates, tu es tombé à la renverse un jour sur un objet contondant ?

- C'est un coup de surin. Ça aurait pu être beaucoup plus grave. Au moment de l'impact, j'ai réagi très vite et la lame a glissé au lieu de s'enfoncer. J'ai eu le temps, grâce à mes réflexes d'ancien judoka, de saisir l'assaillant, de le projeter et de m'enfuir, car il n'était pas seul.

- Dans quel monde vivais-tu ?

- Dans celui du vivre à l'arme blanche le plus fort.

- Tu aimes cet endroit ?

- Il est fantastique ! Le chalet est richement meublé et confortable.

- Il appartient à ma tante. Depuis le décès de son époux qui était médecin, elle vient rarement ici, sauf en été quand mes parents l'accompagnent. Ma sœur Sylvie et moi l'utilisons plus souvent.

- As-tu faim ?

- Très. Alors je propose qu'on aille à Frelishburg, un magnifique petit bourg, manger sur place et faire quelques emplettes pour ce soir et demain.

- Je prends une douche et je suis à toi. Pas de fromage au menu, on en a trop consommé hier soir. C'est toi qui conduis.

- Comme tu voudras mon prince du désert !

Les deux jours passèrent comme un rêve trop beau et trop grand. L'heure du retour à la ville sonna. Le carillon de l'horloge en bois sculpté du salon avait annoncé de sa voix vive la fin des moments féeriques.

Avant de s'engouffrer dans la Subaru, Safir prit les deux mains de Sabine et à la polonaise, les baisa longuement. Ils prirent la route avec un léger pincement au cœur.

- Maintenant que tu connais le chemin, nous reviendrons plus facilement.

- J'espère bien. J'ai passé auprès de toi des moments merveilleux et j'avoue que tu habites mon cœur intensément. Il m'arrive d'avoir peur et en même temps je me dis qu'on n'aime jamais assez fort, qu'on a toujours plus à donner.

- Je vis les choses un peu différemment... écoutons un peu de musique, veux-tu ?

- Bonne idée, j'ai toujours dans mes poches des cassettes audio. Tu vas écouter un morceau de musique arabo-andalouse d'un ensemble nommé *Essendoussia* qui représente assez bien l'école d'Alger. Ce sont des voix féminines et masculines d'une grande pureté sur fond de musique classique.

- Vous avez des écoles de musique classique ?

- Depuis des siècles. Après la reconquête de l'Espagne par la chrétienté, les musulmans et les juifs se replièrent vers le Maghreb. Ce fut la fin de l'âge d'or de l'Andalousie. Ils ramenèrent avec eux un fabuleux trésor musical, un immense corpus poétique qu'on appelle au Maghreb des *Müwwashahat* et *Azjal*. Ces textes sont classés en *Nûbat* appellation plus usuelle. Écoute ce morceau, un *istikhbar* (un soli vocal-instrumentaux) de quatre minutes et vingt secondes.

- En effet c'est une voix sublime... et puis quelle finesse dans le mouvement musical, à peine perceptible. Combien de personnes composent un ensemble de ce type ? Si jamais il y en a un qui se produit à Montréal, je ne voudrais pour rien au monde le rater. Que disait la chanson ?

- On peut compter jusqu'à cinquante interprètes facilement. Tout dépend du morceau joué. Il faut les voir en habits traditionnels. Un régal pour les yeux. Pour la chanson, la traduction trahit toujours et ne peut pas vraiment transmettre la charge émotionnelle que portent les mots.

- Essaie quand même, la musique et la voix m'ont déjà fait ressentir beaucoup de choses. Tu sais ma passion pour cet art. Alors.

- Comme c'est un poème, de l'arabe au français, cela donne à peu près cela :

Ton amour a poussé dans mon coeur
Comme une main d'enfant dans le sein de sa mère
Yahveh a interdit d'autres seins à Moïse :
Comment pourrai-je aimer autre femme que toi ?

- Tu es impossible ! mais en même temps un homme d'une culture raffinée aux profondeurs socio-historiques d'une incomparable richesse. Dire que les seules images que la majorité des gens connaissent du monde arabe sont plus que négatives.

- Il y a une part de vérité dans tout cela. Nous sommes tombés au fond du puits. Soit on creuse pour descendre encore plus dans l'abîme, soit on amorce un sursaut salvateur pour quitter les enfers. Nos gouvernants et leurs parrains sont notre mal unique.

- Je ne te l'ai pas encore dit, mais je m'arrête de travailler à MADESO à la fin du mois de mai.

- Pourquoi ?

- J'ai un contrat à durée déterminée, renouvelable chaque année avec le ministère de l'éducation et il achève au début du mois de juillet. Ça me donne droit à l'assurance-emploi et je peux m'en aller comme prévu pour deux mois en Colombie-Britannique. Je dois me faire libérer par MADESO avant.

- La seule solution pour toi c'est de demander un congé sans solde parce qu'ils ne te mettront jamais à la porte eu égard à tes performances de vendeuse hors pair. C'est négociable. En général, les bons éléments obtiennent ce genre d'arrangement. Et puis pendant les deux mois d'interruption de contrat, tu ne seras pas signalée à l'assurance-emploi par MADESO comme ayant quitté volontairement ton job. Sinon, tu n'auras rien même si tu as travaillé et cotisé pendant des années.

- Merci d'éclairer ma lanterne. En prenant un deuxième emploi, je n'avais pas pensé à cet aspect des choses. C'est la première fois que je travaille dans deux endroits et que je fais autant d'heures hebdomadaires.

- 50% des employés de MADESO sont dans ton cas.

- Comment font-ils ? C'est très dur. La dépense en influx nerveux dans les centres d'appels est inimaginable.

- Ils n'ont pas le choix. Les manufactures c'est pire et les ateliers clandestins encore plus, car le travail au noir y est sous-payé par rapport au salaire minimum. Le système étant impitoyable, il faut savoir le contourner. Les fonctionnaires ne se soucieront guère du fait que tu as occupé deux emplois. Par contre, si tu perds

momentanément un travail, pour eux, tu dois garder l'autre, même au détriment de ta santé. Et ton voyage ?

- Il se précise, j'y pensais depuis longtemps. Je trouve inconcevable de visiter d'autres pays et d'ignorer le mien, sa diversité culturelle, ses contrastes géographiques et autres.

- C'est vrai, mais voyager suppose des moyens et il y a des milliers de Canadiens qui ne connaîtront du Canada que l'endroit qui les abrite.

- Hélas oui ! C'est quand même difficile de voyager.

- Surtout pour ceux qui vivent dans des pays devenus de vastes prisons. Ceux qui ne peuvent fuir faute de visas, de passeports, d'argent, ceux dont les vies sont menacées par des régimes qui emprisonnent, tuent, mutilent, étouffent les libertés fondamentales et siègent aux Nations-Unies en toute impunité. Partout s'élèvent des barrières pour refouler les damnés de la terre. Mais restera-t-il un espace de liberté à ceux qui construisent des murs autour de la liberté ? Je ne crois pas. Un philosophe matérialiste de l'Antiquité dont je ne me souviens plus du nom disait : « L'accumulation de la richesse à un pôle de la société n'empêche pas l'appauvrissement général ». Il en sera ainsi pour tout. C'est une question de temps.

- Je te trouve bien pessimiste aujourd'hui ! D'habitude, tu es plus combatif.

- C'est peut-être parce qu'on rentre ! J'ai pris goût au parfum de ta peau, dit-il en riant. Avoir un regard lucide, aussi sombre, soit-il, ne signifie pas abdiquer. J'ai encore beaucoup de combats à mener.

- Nous sommes arrivés à la porte de Montréal.

- Je t'emmène chez toi, puisque tu enseignes tôt et je ferai le nécessaire pour le véhicule dans la matinée de demain avec l'agence de location avant de rejoindre MADESO vers 12h 30.

- Tu es un ange !

Safir stationna précautionneusement sur l'avenue du Parc pour permettre à Sabine de sortir sans hâte ses affaires, l'embrassa et reprit la route vers le boulevard Henri Bourassa pour rejoindre son domicile. Il était à la fois heureux et inquiet. Quelque chose d'indéfinissable lui échappait dans l'attitude de Sabine à son égard.

XVI

Silencieusement, comme chaque année, Montréal se préparait aux épousailles de l'été, mais bousculant le protocole de dame nature, celui-ci arriva, fiancé impétueux, plus tôt que d'habitude pour chasser les mauvais courtisans, les nostalgiques de l'hiver, faire coudre une robe de satin bleu à la princesse et répandre l'or des rayons de soleil sur le Québec. Il obligea sans ménagement la tristesse à adopter un profil bas. La nouvelle se propagea, rapide traînée de poudre, et la fête prit forme comme le plus vaste des incendies d'une forêt depuis longtemps endormie, résignée sous le joug du froid. Les terrasses de la ville ne désemplissaient plus et l'avenue McGill College avait un visage radieux. Les employés de MADESO arrivaient toujours tôt pour prendre possession des bancs en bois disposés sur les trottoirs, que les parterres de fleurs peignaient admirablement. Les femmes s'étaient débarrassées des vêtements chauds et laissaient, enfin, leur corps respirer au grand bonheur de la gente masculine, souvent, subjuguée par tant de beauté sans artifices, révélée au grand jour. La grande foule envahissait les artères de la ville et il était difficile d'emprunter à pieds ou en voiture la rue Sainte-Catherine. Le temps des festivals supplantait le temps de la grisaille et de la détresse des pauvres impuissants face aux rigueurs de l'hiver qui emportait même des adolescents que l'on retrouvait souvent pétrifiés dans une ruelle, recouverts d'un linceul de neige.

Slimane décida de quitter Montréal pour une journée afin de rendre visite à son ami Soufflot, un ancien marin alsacien devenu fermier à cause de son épouse qui préférait l'imperceptible mouvement de la terre ferme au tangage des bateaux. Avant de se convertir, il avait eu le temps de faire plusieurs fois le tour du monde en vaisseau de guerre français, de séjourner longuement à Madagascar et de visiter les îles polynésiennes qui restent pour lui le plus beau coin du monde. Un paradis terrestre. J'aimerais, se disait Slimane, saisir la délicatesse d'une aube naissante, prendre l'été dans mes mains, égrener entre mes doigts les pierres de son chapelet, entendre les rires de ses rivières, le chant des oiseaux, partager un moment l'indicible joie des plantes qui s'éveillent en repoussant la couverture de la terre. Il voulait aussi admirer les fées aux doigts habiles qui cousent fébrilement les costumes des acteurs et construisent à la hâte la scène du théâtre de la nature. De retour en ville, il décida de s'arrêter rue Sainte-Catherine, de se promener un peu et pourquoi pas prendre un pot ou aller au cinéma. Cette journée chez Soufflot, un homme attachant, blond aux yeux bleus, d'une grande prestance, toujours prêt à aider et d'une absolue discrétion sur le plancher, l'avait revigoré. Soufflot et son épouse, femme adorable et raffinée, recevaient avec un réel plaisir, et les repas se prenaient chez eux, à la bonne franquette.

Sabine et Safir avaient rendez-vous au centre-ville. Elle devait partir le lendemain en Colombie-Britannique après une escale de quelques jours à Toronto chez des amis. Elle arriva, vers trois heures de l'après-midi, sur son vélo, qu'elle attacha à l'endroit réservé à cet effet devant le 1501, avenue Mc Gill College.

- Sabine, interpella Slimane qui traversait à pied juste à l'intersection de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue Mc Gill College.

- À croire qu'on s'est tous donné rendez-vous au même endroit !

- Les endroits où l'on travaille ressemblent aux lieux du crime. On y revient inconsciemment. Comment vas-tu ma belle ? J'espère que Safir prend soin de toi.

- C'est un vrai gentleman. Un homme galant, je veux dire. Le voilà. Joins-toi à nous, on va prendre quelque chose.

- Volontiers, c'est moi qui invite.

- Tous les mêmes. Dès qu'il s'agit de payer vous dégainez aussi vite que Lucky Luke. La vie, ce n'est pas de la bande dessinée.

- Moi, j'adore « Les Pieds Nickelés », répondit Slimane.

Ils s'attablèrent sur la terrasse du Van Houtte, où ils venaient de temps en temps pour siroter un bon jus d'orange, avant sa mise en disponibilité par MADESO, décision qu'elle avait réussi à obtenir grâce à son entregent et à ses capacités professionnelles. Safir était assis à côté d'elle et non en face d'elle. Il voulait la sentir près de lui, respirer une dernière fois le parfum de son cou. Son départ le bouleversait même s'il ne le montrait pas. Il noyait son désarroi dans les blagues qu'il racontait et qui faisaient rire aux éclats Sabine, Slimane, mais aussi leurs voisines et voisins de table. Raymond Queneau aurait applaudi à entendre ses calembours. Les méditerranéens parlent fort. Ils pensent que c'est un sacrilège de ne pas partager les joies saines et simples de tous les jours.

- Je te téléphonerai régulièrement, dit Sabine, c'est promis !

- Est-ce une promesse d'ivrogne ?

- Tu ne changeras jamais, toujours aussi taquin ! Tu sais pourtant que je ne me saoule pas. Par contre, écris-moi pour me dire un peu ce qui se passe à Montréal, à MADESO, où je ne reprendrai certainement pas à la rentrée. Il faut que tu songes toi aussi à trouver autre chose même si c'est dur en ce moment.

- Ne t'inquiète pas ! De toute façon, Sanchez, quelques autres et moi-même sommes dans le collimateur de la direction. Les prétextes ne manqueront pas pour nous mettre à la porte. PIRANHA Canada peut demander, pour un insignifiant écart de langage, sans gravité, le renvoi d'un agent, et comme nous n'avons pas la langue dans la poche, il suffit d'une surveillance assidue de nos appels pour nous faire tomber comme des mouches. C'est de bonne guerre. Ils laissent passer un peu de temps afin de ne pas lier les licenciements à la tentative avortée de syndicalisation des employés du centre d'appels. Ils ont eu une peur bleue, surtout que cela pouvait faire tache d'huile et gêner considérablement une industrie en pleine expansion. Alors, ils continueront à faire barrage, comme pour les restaurants Mc Donald et d'autres grandes chaînes.

- J'ai encore les valises à faire, il faut que je te quitte. Je profiterai de mes vacances pour réfléchir à l'avenir de notre relation.

Sabine embrassa longuement Safir en évitant ses yeux, dit au revoir à Slimane, enfourcha sa bécane et remonta l'avenue McGill Collège. Son cœur se serra tandis qu'il suivait du regard la frêle silhouette qui tournait à droite sur la rue Sherbrooke. Il vivait cette séparation comme le commencement d'un nouvel exil. Il attendait les souffrances futures les armes à la main.

XVII

Safir reçut quelques appels de Sabine dont le séjour à Vancouver se déroulait merveilleusement bien. La mer et le soleil étaient au rendez-vous... et après trois semaines d'activités balnéaires, elle commençait à peine à visiter les musées et à explorer les lieux historiques abritant les vestiges de la culture amérindienne. Elle lui manquait terriblement. Sa beauté épousait pour lui tous les visages du monde. Sa beauté, se disait-il en longeant le quai du Vieux-Port envahi par la foule bariolée du dimanche, c'est une colombe sur un toit d'automne à Alger; un vol parfait de cigognes; l'alchimie du verre au rose de cristal; le regard d'un malade qui embrasse le firmament de la guérison; l'amour qui meurt et qui renaît; la tristesse du sirocco soulevant la robe du désert; le sourire toujours frais de la mère; la pelote de laine qui file entre les doigts les chaussettes de demain; le petit cri du chevreau debout enfin; le bleu turquoise de l'encrier; le charme de l'écureuil qui gambade sur un fil de haute tension; l'alphabet de toutes les langues; le chant sans paroles de l'épervier; l'air qu'on respire et qui nous enivre; le rêve de Bouddha; le chemin de Moïse; le portrait de Jésus; les édits de Mahomet; l'univers dans un œil; l'œil de l'univers; l'homme qui consacre le malheur du malheur; une femme à sa fenêtre; les cordes d'un violon qui s'épanche; une fleur solitaire qui pousse, sauvage, sur un toit en béton; les jours éternels du calendrier; une rose des sables sculptée par le vent; une feuille d'érable, parchemin pour l'écrit du durable; les mains du corps qui dévoilent la volupté; les gouttes de rosée qui perlent les fronts des figuiers; la mer,

son flux, son reflux, ses vagues à nos pieds; les petits bateaux de pêcheurs qui diaprent le grand bleu; les baleines blanches maîtresses de l'immensité; un rayon de miel, l'arc de tous les arcs-en-ciel; les aurores boréales offertes aux Innus; les rizières de riz, les champs de blé, de mil, de sorgho; le geste auguste du semeur; les couleurs infinies de la paix; un cheval ailé à la croupe le vent; les fleurs écloses d'un pêcher à Tanger; l'efflorescence des étoiles du temps déjà évanoui, sa beauté c'est...

- Eh Safir, tu passes devant tes amis sans les saluer, dit Silimbi.

- Excusez-moi, j'avais la tête ailleurs !

- Tu viens prendre un pot avec nous, peut-être une glace si tu préfères, reprit Silimbi qui tenait Serwa par la taille.

- Décidément tu ne la lâches pas d'une semelle, plaisanta Safir.

- Dans les marécages en Afrique, les sangsues collent aux mollets. Toi tu as oublié tes origines et tu l'as laissée partir toute seule en Colombie-Britannique.

- Que voulez-vous que je fasse ! Je n'ai même pas droit à une semaine de congé cette année.

- Nous avons remarqué que tu étais devenu taciturne sur le plancher et que tu avais perdu ta verve d'antan.

- C'est un petit passage à vide les amis ! N'allez surtout pas me comparer à Majnoun Leila, le fou de Leila, celui qui incarne depuis des siècles le mythe de l'amour fou dans la littérature arabe. Il inspire même les soufis, ces mystiques musulmans, dans l'expression de leur amour pour Dieu et lors de leurs expériences extatiques en quête de la rencontre du divin. Moi, il m'arrive de m'évader comme ça de temps en temps par la pensée, de parcourir des distances inimaginables, appelez

cela la part inaliénable de liberté parce que les autres trois quarts sont bouffés par le système. Avec notre inconscient assentiment aurait dit Bourdieu.

- Je veux bien te croire, répliqua Serwa, d'un air malicieux, mais toi qui as une vision d'aigle, tu passes comme un fantôme de jour devant tes amis. Ça nous angoisse. Alors on te surveille.

- Allons nous attabler ! C'est moi qui invite et j'y tiens en tant qu'aîné, dit Safir en éclatant de rire.

La soirée se termina chez Slimane autour de la table basse, aux plats débordants de pâtisseries orientales, d'une salle de séjour meublée à la marocaine. En joueur de luth amateur, Slimane gratifia ses amis de quelques *istikhbarat* dignes de Munir Bachir, le grand maître irakien du genre.

Il était trois heures dix quand Silimbi et Serwa le déposèrent devant l'immeuble à loyers modestes où il habitait, boulevard Henri Bourassa.

Sympathique ce jeune couple, se dit Safir en ouvrant la porte de son appartement. Il n'y avait pas de messages dans son répondeur. Secrètement, il en espérait un de Vancouver. Ne pouvant trouver le sommeil à cause des thés successifs joyeusement dégustés chez Slimane, il décida d'écrire une lettre à Sabine :

Montréal, le 2 août.

Ma princesse du désert,

Il m'est difficile d'exprimer le poids de ton absence. Mais, je suis content que tout se passe bien pour toi, que tu profites agréablement de tes vacances. À MADESO, c'est la routine habituelle. Comme la compagnie a reçu d'importantes listes de clients, la pression augmente sur les agents. J'allais oublier de te dire que Sanchez a

pris les devants en démissionnant. Il travaille en ce moment pour le consulat de l'Ambassade du Mexique. Le temps est splendide à Montréal et je découvre ses charmes en solitaire (je viens de rentrer d'une sacrée soirée commencée dans le Vieux-Port avec Silimbi et Serwa rencontrés par hasard, et qui s'est achevée chez mon ami et compatriote Slimane). Je me surprends, souvent, à penser à toi, à t'imaginer sur ta bécane, à imaginer la mer grisée par le vin blanc de sa semence s'endormir près de ton sommeil que troubleraient les fantômes de tes yeux au mal de la lumière... les vagues soumises à tes pieds. Je l'ai voulue clémente le jour de votre rencontre, légère de sa force qu'on ne peut mesurer, douce à ton approche, berceau dans le balancement de ses eaux accueillant ton corps. Il n'est d'offrande, mon amour, que celle de tes mains offertes au flux pers des eaux rêches de la mer... il n'est d'offrande que ton regard pur qui embrasse le fuyant horizon... il n'est d'offrande que ta présence dans des contrées lointaines, absence qu'il faut vivre quand même. Souviens-toi, mon amour, par la magie de ton sourire, notre vie à deux, si brève, devint une gigantesque fresque peinte de nos mains et sur les pages de ta belle peau s'écrivirent d'innombrables poèmes. Je réinventerai la vie pour partir avec toi sur les chemins d'hier, ceux de la révolte, de la recherche d'un monde nouveau qui n'opprime pas par ses lois, et s'il le fallait, nous offririons nos têtes aux matraques sans attendre Godot. Un monde qui nous fera oublier l'absurde de la condition humaine et nous saurons que l'enfer ne prend pas le visage des autres. Auprès de toi, j'ai appris à aimer les couleurs de la vie. Je garde du bout de tes doigts de pianiste le sens du toucher qui fait que le bonheur existe.

Safir

XVIII

Souverain, le ciel du Québec, l'été de cette année-là, ne permettait à aucun nuage, même le plus évanescent de troubler sa quiétude. Un été sinoque, loony diraient les anglophones du Québec. Montréal commençait à suffoquer et le taux d'humidité était assez élevé. Les bassins d'eau des jardins publics se transformaient en ruches. Mais la joie de vivre au soleil occultait tous les ennuis de la canicule. Les appels de Sabine s'espacèrent, puis cessèrent. Septembre s'installa et Safir n'avait pas toujours de nouvelles. L'année scolaire ayant démarré, elle doit être à Montréal, pensa-t-il, mais alors pourquoi ne répond-elle pas aux messages laissés sur son répondeur ? Un sombre doute l'envahit. En terre amérindienne, Sabine, après une mûre et difficile réflexion, avait décidé de mettre fin à leur histoire sentimentale, au beau voyage d'amour qu'ils entamèrent ensemble. Elle avait pesé et soupesé la question pour arriver à une conclusion surprenante, même pour elle-même. Elle avait peur de l'avenir, du monde de Safir, qu'elle appréciait, mais qui, en même temps, représentait, à ses yeux, une indéfinissable menace. Elle ne se sentait pas prête à aller plus loin avec l'homme qu'elle aimait. Elle appartenait, peut-être, se disait-elle, à un monde trop différent, pas encore sûr de lui, ambivalent, un monde qui entretenait une angoisse fondamentale et qui ne pouvait se défaire de la peur de « l'autre ». Mais comment lui expliquer l'inexplicable, l'impossibilité de construire ensemble quelque chose que l'« être » réclame ? Garder le silence, pensait-elle,

rompre brutalement, se faire hara-kiri. Offenser pour tourner le dos à l'amour trop fort.

Un soir, poussé par une sorte d'instinct, Safir quitta plus tôt le travail, vers 20 h 30 avec l'autorisation de Samory, et en remontant la rue Sainte-Catherine en direction de Guy Concordia il aperçut Sabine qui venait en sens inverse. Il l'aurait reconnue entre mille. Face à face, ils se regardèrent, confus. Elle était un peu nerveuse. Il l'embrassa sur les joues. Elle eut un mouvement de recul.

- D'où viens-tu ?

- J'étais au cinéma !

- Toute seule ?

- Comme une grande !

- Je voulais seulement dire qu'aller seule à un spectacle est un peu fade. Mais pourquoi cet inquiétant silence ?

- Mon pauvre ami, je ne savais comment te l'annoncer, honnêtement, je ne suis pas prête à m'embarquer dans une aventure de vie avec toi. Il y a tellement de choses qui nous différencient. Peut-être suis-je égoïste ? Tu as été un amant merveilleux. Mais construire une famille avec toi, donner un prolongement aussi important à notre idylle me semble impossible. Du moins, c'est ce que je pense.

- Rien ne presse, tu peux prendre le temps qu'il faut pour te décider.

- Je sais la profondeur de ton amour, mais la décision est prise. Quelles explications te donner ? C'est du domaine de l'irrationnel. Alors autant les taire. C'est comme ça et je n'y peux rien, ajouta Sabine en fuyant le regard presque éteint de Safir.

Ils firent un bout de chemin ensemble et en silence. Il tenait à la raccompagner jusqu'à la bouche de Metro McGill College. Il lui dit au revoir en baisant une dernière fois sa main. Relevant le buste pour marcher droit, il reprit son chemin en se disant qu'il devait s'atteler à la difficile tâche d'apprivoisement de sa peine et qu'en homme rebelle il allait écraser la douleur de son cœur.

XIX

Silencieusement, vers la fin septembre, l'automne reprit ses droits. À MADESO, le travail ne manquait pas. De nouvelles têtes apparurent. Il est vrai que dans les centres d'appels, le taux de roulement est effroyable eu égard aux conditions de travail exténuantes. Il permettait aussi aux compagnies d'engranger des subventions sous prétexte qu'elles formaient des employés. Une formation qui dure une à deux semaines. Celle que certaines écoles privées reconnues par le Ministère de l'Éducation proposent pour une durée de neuf mois avec prêts et bourses du gouvernement. Un moyen parmi tant d'autres de transfert de capitaux de la sphère publique vers la sphère privée. Un vrai gâchis. Autant jeter l'argent des contribuables par les fenêtres. Cependant, même ceux qui partaient se retrouvaient, quelques mois plus tard, dans d'autres centres d'appels. Le télémarketing est devenu, par la force des choses, un métier pour les immigrants diplômés. Et puis, on pouvait encore occuper un emploi lorsqu'on ne parle que le français, car dans les autres secteurs, bancaires ou autres, l'anglais est dominant. Le bilinguisme dans le monde du travail est un vœu pieux. Et on est au Québec francophone!

Slimane avait occupé le poste de travail de Stéphane recruté par le groupe INVESTOR. Il voulait se rapprocher de Safir, mais également se cacher dans le coin, et échapper ainsi à l'ambiance qui tournait à l'insipide sur le plancher. De la grande baie vitrée, il pouvait voir un morceau de ciel, mais aussi la gigantesque

enseigne rouge de la compagnie d'assurances « SUN LIFE », qu'arborait la façade Est d'un formidable immeuble aux immenses panneaux de verre. Une pluie fine perlait les vitres et Slimane se souvint des journées pluvieuses d'Alger, de cette pluie laborieuse, insistante qui ne s'arrêtait pas de tomber pendant des jours et des jours. Cette pluie pourchassait impitoyablement les mendiants, les miséreux qu'elle obligeait à quitter les réduits où ils vivaient dans le dénuement. Cette pluie battait les femmes et les enfants livrés à eux-mêmes, pauvres hères arpentant les rues avec, toujours, dans les bras des morceaux de carton à poser sur le sol des porches, la nuit venue. Mais la pluie, qui s'infiltrait partout, les empêchait de s'allonger sur le sol. Alors, dos contre le mur, ils posaient leur tête sur les genoux et laissaient le poids de la fatigue fermer leurs paupières, à l'heure où le ministre de l'agriculture exprimait, avec un sourire béat, sur l'écran cathodique de la RTA, sa satisfaction devant un tableau indiquant les plus récents calculs pluviométriques, gage de futures bonnes récoltes de céréales. Cependant, la pluie continuait, inlassablement, à poursuivre le peuple de l'ombre, les femmes répudiées, jetées à la rue, sans recours, avec leur progéniture qui dispute aux chats, aux rats et aux chiens errants, le reste des poubelles. Êtres sans être, ils traînaient leurs corps tordus par la douleur, par la faim, le désespoir. Jamais plus leur vie ne ressemblerait à un ciel de mai. Les saisons des damnés de la terre, rien ne les ensemence. Leur vie enfante leur néant. Morceau par morceau, elles tombent dans le trou noir de l'existence !

Eh Slimane ! lui cria Safir, le tirant de sa torpeur, n'oublie pas notre rancart, dimanche matin, au centre Bell, place Bonaventure et, surtout, ramène tes patins à glace, on va s'amuser un peu.

La piste était encombrée quand Safir et Slimane accompagné de Sondes, sa grande fille, y pénétrèrent. Ils avaient une frousse terrible, car les chutes sur la glace font mal, très mal, mais il fallait y aller. On ne peut pas jouer dehors au foot ball avec la température qu'il fait. Sondes surveillait de près son père tandis que Safir essayait de garder son équilibre tout en évitant les feux follets de la piste. La musique, diffusée à l'intérieur du centre, ajoutait une note agréable à l'atmosphère festive.

Se faisant discret, un spectateur attentif suivait leurs timides déplacements et quand Slimane tomba à la renverse, il ne pouvait s'empêcher de crier : « Slimane ! Slimane ! Est-ce que tout va bien ? » .

- Oui, ne t'en fais pas ! Il a l'habitude. C'est un encaisseur, répondit Safir qui avait repéré Sanchez. Attends-nous. Nous allons quitter le bal et te rejoindre pour faire danser nos idées.

- Tu peux continuer seule, dit Slimane à sa fille. Nous allons prendre un café avec un ancien collègue de travail.

Sanchez était ravi de retrouver ses amis. Les salamalecs et les accolades s'entremêlaient. Attablons-nous, dit-il, c'est moi qui offre. C'est normal, je suis plus riche que vous, dit-il en riant.

- Et ton nouveau job, je veux dire emploi ? lui demanda Safir.

- J'aide la mission commerciale mexicaine à trouver des partenaires fiables. Question de lui éviter des pertes de temps et d'argent. C'est exaltant, mais assez difficile. Vous connaissez les lourdeurs administratives des pays du tiers-monde.

- Écoute bien, lui dit Slimane. Safir et moi avons déterré un vieux projet et on aimerait avoir ton avis sur la question.

- De quoi s'agit-il ?

- Nous voulons monter une association en recherche et développement dont les objectifs seraient la création d'un réseau de savoirs, à même d'apporter une aide scientifique à nos pays d'origine par un transfert de connaissance dans un cadre organisé. Évidemment, cette action ne doit, en aucun cas, porter un quelconque préjudice aux intérêts de notre pays, le Canada, intérêts qui sont les nôtres. Nous avons rédigé les statuts et défini de façon claire la mission. Je t'enverrai les documents pour y jeter un coup d'œil, faire des observations et donner ton avis. Toi, par exemple, tu pourrais te déplacer en Algérie, en Tunisie ou au Gabon pour donner des conférences sur la coopération SUD-SUD. Ce sont des petites choses comme celle-ci qui nous permettront de tisser une toile.

- J'avoue, dit Sanchez, que c'est peut-être la meilleure façon de juguler quelque peu l'inévitable fuite des cerveaux et d'en atténuer les effets pervers. Cela permettra aussi à ceux qui ont fui leur pays de payer la lourde dette qu'ils ont contractée, quand on sait qu'ils ont été formés gratuitement... pour atterrir ailleurs. Je vous promets de réagir, dès la réception des documents. Je comprends maintenant pourquoi Safir me disait chez Showa que notre avenir ne se jouait pas à MADESO. Je vous avertis tout de suite que le chemin sera parsemé d'embûches.

-Tu dis ça à des vieux routiers, dit Slimane avec un sourire malicieux. J'ai tenté une expérience de ce type lorsque je vivais en France. D'ailleurs, je vais vous conter le fin mot de l'histoire. Durant une année à Paris, j'ai pu, sans déployer d'énormes

efforts, prendre contact avec plus de deux cents scientifiques algériens qui avaient manifesté un véritable engouement pour le projet. Réunis symboliquement dans les locaux que fréquentaient les pères fondateurs des organisations estudiantines maghrébines durant la révolution, nous avons élu un bureau et entamé les démarches administratives pour pouvoir fonctionner officiellement dans le cadre des lois de la République. Il nous restait uniquement l'agrément et combien fut grande ma surprise lorsqu'un fonctionnaire de la préfecture de police me convoqua pour me signifier le refus, mais en me précisant que la décision obéissait plus à une demande expresse, transmise par la voie des canaux informels, d'un ministre algérien qui ne voulait pas entendre parler de cette association.


- C'est là où le bât blesse, ajouta Safir. La République est défendue, et de loin, même par des dictateurs. Ils connaissent ses intérêts mieux que ses propres fonctionnaires. Quand ils ne sont pas ministres, ils arpentent la belle avenue des Champs-Élysées en attendant la prochaine ambassade ou le nouveau portefeuille ministériel. Ils reçoivent même des décorations publiques dans l'Hexagone, surtout dans le domaine des arts et de la culture. La poudre d'éthique, les discours sorbonnards, les rendent photogéniques. Il faut leur donner un coup de pouce de temps en temps et rappeler leur existence au pouvoir en place à Alger.

- Allons, nous promener un peu les amis, dit Sanchez.

- Et ta fille Slimane ? demanda Safir.

- Tu parles ! Avec les beaux garçons qui évoluent sur la piste... je vais quand même lui dire de rentrer seule.

- Et tes amours avec la belle Québécoise ? osa, Sanchez, s'adressant à Safir.



- Complexes, un peu comme les rapports du Nord et du Sud. Je ne te ferai pas un dessin.

- Le désenchantement, quoi!

XX

Safir marchait à pas rapides. Sorti de la bouche du métro Saint-Laurent, il remontait vers la rue Sherbrooke en direction de la Bibliothèque Nationale, mais la maudite pluie renvoyée par les roues des voitures sur la chaussée l'éclaboussait. Il était tout trempé malgré son imperméable. Plongé dans ses pensées, surtout dans le projet de l'association pour lequel il venait se documenter, Safir ne vit pas la voiture bleue dont le chauffeur perdait le contrôle et qui quittait brusquement la route goudronnée pour parcourir à vive allure la chaussée, fauchant les piétons. L'effroyable arriva sans prévenir... Safir fut projeté comme un fétu de paille contre un mur. Il tomba brutalement sur le sol carrelé du trottoir. L'engin continuait sa course folle et son œuvre de mort. Une douleur presque imperceptible irradiait le corps de Safir, annihilant tous ses sens. Du sang s'écoulait du côté droit de ses lèvres. En quelques secondes, se déroula devant ses yeux vitreux le film de sa vie... et les images de ce qu'il fut, des visages aimés défilèrent à une allure vertigineuse; il se revoyait, enfant, dans le quartier Gambetta à Oran, parcourant les rues avec ses petits camarades juifs, arabes, français, espagnols. Chaque rue avait un cachet particulier avec ses parfums, son décor, ses attroupements pittoresques. Il aimait enfouir sa tête dans les étoffes chatoyantes que les marchands exposaient. Vers onze heures, quand il n'avait pas classe, il revenait, courant à perdre haleine, à la maison pour saisir un morceau de galette encore chaude et

repartir aussitôt. Il ne comprenait pas pourquoi ses parents lui interdisaient de manger avec Simon et pas avec Shlomo. Mais eux trois oublièrent les consignes et partageaient tout. Il se rappela qu'un jour on l'habilla élégamment, à la traditionnelle, avec une gandoura, une petite veste brodée, mais sans slip, et que son père, qu'il accompagnait souvent au souk, surtout pour assister au spectacle des charmeurs de serpents et des joueurs de flûte, l'emmena chez un monsieur qui recevait le même jour beaucoup d'autres enfants de son âge. Quand son tour vint, il le fit entrer et le monsieur avec un grand sourire lui demanda de s'asseoir sur une chaise et de relever sa gandoura, ensuite il prit le prépuce de son petit pénis, le resserra doucement, comme une bourse, avec un morceau de fil... puis il fit un commentaire pour détourner le regard de Safir de son bas ventre et d'un coup sec, avec un couteau à manche en bois, trancha le morceau de chair. Il se souvint du cri horrible qu'il avait poussé, un cri de fin du monde, tout de suite étouffé par les you-you des femmes de la grande maison. Un jour ses parents lui demandèrent de ne plus se mêler aux jeux de ses amis et de ne plus traîner dans les rues, car d'étranges et énormes bruits se faisaient entendre de temps à autre, aussitôt suivis par celui, inhabituel, des sirènes d'ambulance. La nuit, on éteignait tôt la lumière et il ne pouvait lire. On ne souriait pas beaucoup à la maison. Puis un jour, comme dans un rêve, les hommes et les femmes, même celles qui ne sortaient pas, envahirent les rues pour chanter, danser, s'embrasser, agiter des drapeaux aux couleurs différentes de ceux qu'il voyait d'habitude accrochés aux mats des établissements publics. Il comprendra plus tard que l'Algérie, son pays, venait d'accéder à l'indépendance. Safir se souvint qu'adolescent, élève au lycée Pasteur, il était devenu un rat de

bibliothèque et que seuls la partie de foot ball ou le cours de judo pouvaient l'arracher au monde des livres. À l'université, il fréquentait Salah, Sofiane, Salim, Sihem, Salima, et Saadia la kabyle avec lesquels il s'entendait bien et durant l'été ils faisaient ensemble des virées aux andalouses, une magnifique plage. Tout était encore possible. Ses cours de sociologie le poussèrent vers l'engagement politique sans adhésion au parti unique. Des images affolantes de cette période le firent tressaillir, les combats de rue entre étudiants, les grèves des travailleurs, mais aussi la beauté des rencontres avec les paysans bénéficiaires de la révolution agraire que le pays avait engagée, avec l'Algérie profonde. Et puis le grand amour de Soreya, la brune aux yeux couleur de cendre qui brava toutes les pesanteurs sociales en quittant sa ville natale, Al Asnam, pour venir vivre avec lui, à Oran. Sans cette maudite maladie qui l'emporta à vingt-six ans, elle serait là et le soulèverait délicatement pour l'emmener à la maison et laver le sang de son visage... D'autres images se bouscuaient devant ses yeux vitreux... il essaya d'appeler Sabine, sa mère, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il avait la sensation de glisser presque voluptueusement vers quelque chose d'irréel et des paysages fantastiques l'attiraient... son corps insensible s'évaporait comme une brume automnale. Les secours tardèrent à arriver sur les lieux du terrible accident... Safir avait déjà rendu l'âme lorsqu'on posa son corps sur une civière. Une passante pleurait à chaudes larmes quand l'ambulance démarra.

XXI

Slimane reprit trois jours plus tard son travail à MADESO. Il avait la mine défaite. Sur le plancher l'atmosphère était lourde. Tous se pressaient pour dire un mot gentil à Slimane. Il rangeait les petites affaires de son ami disparu. Les regards convergèrent, discrètement, vers le thermos vide que Slimane tenait dans la main. Il y avait aussi, sur son bureau, une petite statue féminine *baoulé*, de Côte-d'Ivoire, offerte par Souleimane et dont les formes angulaires représentent la tension d'un effort continu.

- Est-ce que vous allez rapatrier son corps en Algérie, lui demanda Showa ?

-Non, ma fille, nous l'avons enterré dans un petit cimetière musulman en dehors de Montréal. C'était son souhait. Un jour en plaisantant, il m'a dit, à moi son aîné et ami de longue date : « Slimane, si je meurs avant toi, c'est ici que je veux être inhumé. La terre de Dieu est la même. Et puis je veux rejoindre mes ancêtres en homme libre dans un pays libre »

- Sabine est-elle au courant ? osa Serwa.

- Bravant nos coutumes, elle a assisté à la mise en terre du corps.

- Exilés nous sommes, exilés nous mourrons ! dit, d'un ton grave, Silimbi.

- Vous êtes jeunes les amis, l'Afrique a besoin de vous, répliqua Slimane.

- C'était un sacré personnage ! Nous avons beaucoup appris auprès de lui.

- Je suis sûr, dit Slimane, qu'il avait comme dernière image devant ses yeux s'éteignant doucement un champ de blé où valsaient les coquelicots.

SAVOIRS, CRÉATION ET DÉSENCHANTEMENT
CHEZ QUENEAU

INTRODUCTION

La chute en 1453 de Constantinople, capitale de la chrétienté d'Orient, fut un moment fort dans l'évolution de la civilisation occidentale. Elle entraîna un vaste mouvement de repli des meilleurs savants et penseurs, fuyant le joug de l'Empire Ottoman, vers Rome. Grâce à la somme considérable de manuscrits emportés, ils vont enseigner et, surtout, irriguer les veines de l'Europe de leurs savoirs. La défaite se transforma, par une ruse de l'histoire, en un bond en avant d'une extraordinaire richesse scientifique et culturelle, ferment de la Renaissance italienne.

L'Occident peut, enfin, redécouvrir les textes grecs dans leur version originale, l'ampleur de la pensée antique, Aristote « l'encyclopédiste qui a su reconnaître à la fois la spécificité des différents savoirs, au progrès desquels il a lui-même contribué, et l'unité proprement humaine des discours qu'ils mettent en œuvre¹ ». On assiste alors à ce qu'en langage psychanalytique on désignerait par le retour du « refoulé » païen. Cette nouvelle donne va influencer de manière décisive sur la liberté de pensée, car la figure du clerc, détenteur du savoir (de sa sauvegarde), va céder le miroir du monde à celle de l'humaniste. Erasme, Rabelais et bien d'autres illustres personnages de l'histoire des idées vont s'appuyer, au XVI^e siècle, sur le puissant socle des savoirs pour construire des œuvres remarquables et instaurer une tradition qui inspirera beaucoup d'écrivains comme Jarry, à la fin du XIX^e siècle,

¹ Pierre Aubenque, « Aristote » dans *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis France S.A, 1987, vol.2 p. 958.

« Raymond Queneau encyclopédiste ». Herlem pense que « Queneau construisait ses œuvres pour pouvoir avancer qu'en aucun cas elles ne sont circulaires et encyclopédiques mais bien elliptiques et ellipsopédiques. Loin de s'organiser autour d'un seul et unique centre, elles se déploient selon une multiplicité de centres » (p.184). Decaudin⁵, qui défend l'esprit encyclopédique, note après avoir rappelé succinctement, avec concision, l'importance, ainsi que l'évolution des contenus des différentes encyclopédies depuis le XVII^e siècle, que l'entrée en scène de Queneau dans ce domaine de la connaissance universelle en tant que directeur de *L'Encyclopédie de la Pléiade* (46 volumes parus de 1956 à 1990) a constitué un événement majeur par l'orientation générale de l'œuvre ouverte sur l'avenir: « le lecteur doit être préparé à des découvertes, des inventions, à des terres inconnues » (p.20). L'encyclopédie, devenue une entreprise exigeante et critique, doit pousser le lecteur à apprendre à apprendre (pour paraphraser Queneau) et, tout en lui enseignant l'ignorance et le doute, doit le mener sur des voies qui ouvrent les portes de l'imaginaire et de l'invention. C'est ce qui fait la modernité de *L'Encyclopédie de la Pléiade*. Anne Clancier⁶, s'appuyant sur une approche psychanalytique pour soutenir sa thèse, parle de pulsion épistémophilique chez Queneau. Sa définition s'inspire des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*⁷ de Freud. Selon Clancier, le désir de savoir⁸ s'éveille très tôt chez l'enfant et peut, si des blocages ne surviennent pas, s'exercer toute sa vie. Cet éclairage, séduisant à bien des égards, si l'on pense

⁵ Michel Decaudin, « Prolégomènes pour un esprit de l'encyclopédie », dans *Raymond Queneau encyclopédiste? op.cit.*, p. 13-20.

⁶ Anne Clancier, « Raymond Queneau épistémophile », dans *Raymond Queneau encyclopédiste? op.cit.*, p. 167-178

⁷ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1965.

⁸ Sur ce concept, Véronique Dufiel-Sanchez a tenté d'établir, à partir des travaux de R. Dorey, une distinction entre le désir et le désir de savoir qui, selon elle, doit être envisagé comme un degré plus élaboré du désir, un désir au second degré (dans *Victor Hugo et le désir de savoir*, Paris, l'Harmattan, 2002).

auteur du *Surmâle*², un roman mettant en œuvre des savoirs soutenus par une trame discursive reposant sur une dynamique d'une remarquable structure, et Queneau au XX^e siècle. Les romans de ce dernier, objet de notre étude, ont contribué à l'inscription des « savoirs » comme texte, mais aussi comme catalyseurs dans les expériences chimiques et alchimiques des laboratoires du roman toujours en tension avec un réel inconnu dont le visage porte les marques de l'inquiétude et du désarroi. Le travail de l'imaginaire, de la création riche d'un savoir multiple, fécond, se caractérise aussi chez Queneau par un jeu d'ombre et de lumière qui reflète la tension que révèle le diptyque : savoirs/désenchantement.

Polygraphe inclassable, Queneau a suscité l'intérêt d'éminents chercheurs (que nous ne citerons pas tous, malgré la richesse et la pertinence de leurs travaux) qui se sont penchés sur son rapport au savoir, sa gargantuesque soif de connaissances et le lest intertextuel de son œuvre. Blavier³ a présenté de manière érudite (avec force détails sur les innombrables lectures de Queneau connues, en marge ou inédites), subtile, pleine d'humour et de finesse (à la Queneau, pourrait-on dire), un Queneau encyclopédiste ou encyclopédique. Sa critique met plus l'accent, chiffres et références à l'appui, sur le Queneau « encyclopédique ». Cette posture (ce parti pris) repose, selon Blavier, sur la multiplicité (9927, d'après Florence Géhéniau citée par Blavier; chiffre incomplet selon lui) et la rigueur des lectures de Queneau. Herlem⁴ remet en question la notion d'encyclopédisme et, par une formule originale, audacieuse, désigne Queneau comme ellipsopédiste, réfutant par là l'expression

² Alfred Jarry, *Oeuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2004, p. 802-868.

³ André Blavier, « Queneau encyclopédiste ou encyclopédique ? », dans *Raymond Queneau encyclopédiste?* de Mary-Lise Billot et Marc Bruimaud (dir), Paris, Éditions du limon, 1990. p. 153-165

⁴ Pascal Herlem, « Raymond Queneau ellipsopédiste », dans *Raymond Queneau encyclopédiste? op.cit.*, p. 181-193.

aux apports de la révolution psychanalytique dans la connaissance de l'homme (un être de désir), présente des limites et reste difficile à suivre, car on ne peut soumettre l'activité créatrice (la création littéraire) au seul désir de savoir présent en nous dès l'enfance (même si, dans le cas de Queneau, la partie autobiographique du livre quatrième des *Enfants du limon* corrobore quelque peu l'hypothèse de Clancier si l'on s'intéresse à l'itinéraire de Denis durant tout le récit). L'aventure romanesque obéit aussi à d'autres contingences en rapport avec les questions d'ordres ontologique, social et politique sur lesquelles nous reviendrons, car l'œuvre de Queneau, malgré ses aspects insaisissables, nous paraît édifiante à cet égard. Le savoir psychanalytique perceptible dans les romans de Queneau – complexité des personnalités de Purpulan et de Chambernac qui finissent par devenir un couple homosexuel dans *Les Enfants du limon*⁹, la question de la sexualité dans *Zazie dans le métro*, dans *Les Œuvres complètes de Sally Mara* et le rôle du rêve dans *Les Fleurs bleues* – relève de contingences extérieures à la pulsion de savoir. Queneau a suivi une cure psychanalytique à un moment difficile de son existence en tant qu'individu, et il a recyclé de manière dynamique le savoir avec lequel il a été en contact, dont il a assimilé beaucoup de choses. Clancier occulte, rate la dynamique romanesque des savoirs qui, non seulement, apportent des réponses aux problèmes de la construction fictionnelle d'un récit (tout ce qui touche à l'organisation du texte, sa structure), mais aussi aux questions induites par le rapport au monde de l'écrivain et le réseau complexe de liens qu'il entretient avec lui sous des formes différentes. Ainsi, le rôle de l'intertextualité (qui puise également dans les fonds du savoir thésaurisé) dans

⁹ Raymond Queneau, *Les Enfants du limon*, Paris, Éditions Gallimard, 1938, p. 147-159.

*Les Fleurs bleues*¹⁰ a été savamment déchiffré, décrypté, par Sanders¹¹. Parmi beaucoup d'exemples cités par l'essayiste, nous retiendrons celui de Joachim, prénom du duc d'Auge. À la lumière d'une allusion onomastique, tout un processus se déclenche, selon Sanders, et renvoie au début du récit par l'évocation de Joachim de Flore, homme érudit du XIII^e siècle, ensuite de Joachim du Bellay, poète de la Renaissance et grand défenseur de la langue française, du français vernaculaire, et enfin du philosophe anglais Harold Henry Joachim qui a propagé la pensée de Hegel en Angleterre.

La critique, en général, ne s'est pas suffisamment intéressée à la fonction des savoirs et à leur dynamique romanesque chez Queneau. Bigot¹² qui, certes, leur reconnaît une place centrale dans *Les Enfants du limon*¹³, s'est attelé à mesurer les savoirs des personnages en fonction du nombre de leurs apparitions, donc de leur présence dans la trame romanesque. Cela lui a permis d'établir une certaine hiérarchie entre les personnages et le genre de savoir qu'ils détiennent. La critique n'a pas, non plus, relevé le fait qu'une tension entre les poussées des savoirs et le désenchantement sous-tend la construction fictionnelle chez Queneau et que les savoirs, loin d'être amorphes, ternes, figés et posés là, comme des objets décoratifs d'un salon bourgeois, travaillent à la consolidation de l'édifice du roman et, en profondeur, à l'interprétation d'un imaginaire fécond. Pour étayer notre propos, nous donnerons un aperçu sur les différents types de savoirs à l'œuvre dans les romans de Queneau, sur leur dynamique romanesque.

¹⁰ Raymond Queneau, *Les Fleurs bleues*, Paris, Éditions Gallimard, 1965.

¹¹ Carol Sanders, *Raymond Queneau*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, p. 40-67.

¹² Stéphane Bigot, « Les personnages et leur (s) savoir (s) », dans *Le Personnage dans l'œuvre de Raymond Queneau*, (dir) de Daniel Delbreil, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 165-188.

¹³ Raymond Queneau, *Les Enfants du limon*, *op.cit.*

Nous analyserons, également, la tension entretenue entre les forces positives (et négatives) que constituent les savoirs portés par des personnages en action et celles qui traduisent le désenchantement.

ETAT DES LIEUX

Poétique et mathématiques

Queneau a écrit : « Parmi les alcools de ma vie, il y aura eu l'érudition et le calembour¹⁴ ». Cet aveu, qui n'en est pas un, pourrions-nous dire, quand on sait l'hétérogénéité des savoirs mis en œuvre par Queneau et son intérêt pour le travail sur la langue française (qu'il voulait sortir de l'impasse par une démarche audacieuse d'écriture, de constant renouvellement, et de recherche oulipienne), nous renvoie au complexe de Prométhée que Bachelard qualifie de complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle¹⁵, à Baudelaire¹⁶, mais aussi à Pascal¹⁷ qui s'est efforcé, dans une visée éminemment théologique, de démontrer que tout ce que l'homme entreprend, cherche dans les divertissements, les sciences, le savoir, n'est qu'une fuite en avant inutile, sans lendemain face à sa misérable condition.

Dans *Une Théorie du savoir*, Schlanger a écrit : « La richesse, la diversité du savoir sont fondées sur la richesse et la diversité du sujet connaissant¹⁸ ». Ce postulat définit de manière remarquable la position de Queneau. En préfaçant le

¹⁴ Note inédite reprise dans *Études sur Raymond Queneau*, Claude Debon, Paris, Éditions du limon, 1990, p. 13.

¹⁵ Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Éditions Gallimard, 1949, p. 26.

¹⁶ Charles, Baudelaire, *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 173.

¹⁷ Blaise Pascal, *Œuvres complètes II. Les Pensées de Port Royal*, Paris, Éditions Gallimard, 2002, p. 991-997.

¹⁸ Jacques Schlanger, *Une théorie du savoir*, Paris, Librairie Philosophique, J.Vrin, 1978, p. 13.

tome I de ses *Romans*¹⁹ Godard a mis en relief, magistralement, dans une étude fouillée, riche, concise, non seulement la production littéraire de Queneau, qui touche à tous les genres, en particulier au roman, mais aussi les savoirs multiples, maîtrisés, la fécondant (psychanalytique, anthropologique²⁰, philosophique, mathématique, artistique et littéraire) et que rendent, souvent, des personnages sans consistance et à la personnalité troublante. Cependant, il faut le souligner, Queneau, comme de nombreux écrivains que l'on a situés dans la mouvance du « nouveau roman », ne s'appesantit pas sur la description des personnages, souvent brève, autant que sur celle des objets. Dans *Les Fleurs bleues*²¹, il met en œuvre des savoirs multiples même en décrivant un objet, une casquette (peut-être est-ce un clin d'œil à Flaubert dont la description d'une casquette, celle que porte Charles, le premier jour où il entre en classe, dans *Madame Bovary*²², reste un morceau d'anthologie?) avec une minutie d'horloger, une précision étonnante de détails et de chiffres sur les dimensions, mais également teintée d'un idiome scientifique, « une couleur un peu pisseuse, intermédiaire entre l'infrarouge et l'ultraviolet »

Le premier savoir qui distingue Queneau et sur lequel la critique s'est attardée et continue de mener une réflexion pleine de force, touche au travail littéraire

¹⁹ Henri Godard, « Raymond Queneau dans le roman français du XX^e siècle », dans *Romans. Queneau, œuvres complètes II*, édition publiée sous la direction d'Henri Godard, Paris, Gallimard, 2002, p. 10-55.

²⁰ Sur le savoir anthropologique de Queneau, Talel Aguir a, dans Dussouchel ethnographe : étude d'un personnage secondaire dans le roman *Saint-Glinglin* de Raymond Queneau, thèse de DEA, Sorbonne Nouvelle, juin 2004, cerné, à partir d'une approche épistémocritique, la démarche de Queneau relative aux savoirs dynamiquement mis en œuvre et portés par un personnage dans la trame romanesque. En effet, les travaux de Marcel Mauss contenus dans *Essais sur le don*, ont servi de référence à Queneau pour l'écriture de la fantastique scène représentant la fête de la vaisselle, qui reconstitue un véritable « Potlatch » propre aux tribus amérindiennes de l'Amérique du Nord. Dans *Saint-Glinglin*, les dignitaires, pour conserver ou gagner le pouvoir, consacrent une partie non négligeable de leur avoir afin d'acquérir une vaisselle considérable. Ensuite, la détruisent et expriment de cette manière leur mépris des choses matérielles selon le même rituel que les tribus adeptes du « Potlatch ».

²¹ Raymond Queneau, *Les Fleurs Bleues*, op. cit.

²² Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Bookking International, 1993, p. 16.

(poétique d'auteur) dans son acception la plus large. Nous effleurons la question en relevant seulement un point sensible, celui de la technique du roman, parce qu'elle est indissociable d'un des savoirs que nous osons appeler « les invariants » de l'œuvre romanesque de Queneau : il s'agit des mathématiques, des nombres qui ont une fonction fondamentale dans la fabrique du roman quenien :

Il n'y a plus de règles depuis qu'elles ont survécu à la valeur. Mais les formes subsistent éternellement. Il y a des formes du roman qui imposent à la matière proposée toutes les vertus du Nombre et, naissant de l'expression même et des divers aspects du récit, connaturelle à l'idée directrice, fille et mère de tous les éléments qu'elle polarise, se développe une structure qui transmet aux œuvres les derniers reflets de la Lumière Universelle et les derniers échos de l'Harmonie des Mondes²³.

L'intégration des mathématiques comme mode de déchiffrement du monde est fortement présente dans *Odile*²⁴. Dans ce roman polémique et critique, les mathématiques en tant que discours et savoir occupent une place privilégiée et participent de manière particulière à la progression du récit. Roland Travy y raconte sa rencontre avec le milieu surréaliste qu'il fréquente en tant que mathématicien, mais également sa découverte insolite du sentiment amoureux (il aime Odile, mais l'évolution de ce sentiment ne s'exprime pas avec effusion, force détails amoureux et autres que l'on retrouve dans toute aventure romanesque). Il se rend compte au gré des conversations qu'il mène avec le groupe d'Anglarès que sa science exerçait une certaine fascination, mais que les surréalistes, en accord mitigé (sans véritable engagement partisan) avec la révolution communiste, cherchaient des justifications scientifiques à leurs expériences de voyance et d'interprétations farfelues des événements. Travy prend également conscience de l'incohérence du

²³ Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard, 1965, p. 32-33.

²⁴ Raymond Queneau, *Odile*, Paris, Gallimard, 1937, renouvelé en 1964.

discours d'Anglarès dont l'attitude prenait l'allure de celle d'un gourou plutôt que de celle d'un chef de mouvement littéraire auquel la révolution psychanalytique aurait fourni des outils indéniables de libération de l'inconscient. Dès la page vingt-six du roman (non divisé en chapitres, donc sans structure apparente) et celles qui suivent, Travy développe un discours assis sur les mathématiques, un discours qui rompt singulièrement avec les idées entretenues sur cette discipline : « il n'existe pas qu'un seul monde... il en existe au moins un autre à ma connaissance : celui des nombres et des figures, des identités et des fonctions, des opérations et des groupes, des ensembles et des espaces » (p.27), il ajoute plus loin quelque chose d'extrêmement important quant à la conception quenienne des mathématiques comme grille de lecture, comme savoir en rapport avec le monde :

Ce n'est pas à l'architecture, à la maçonnerie, qu'il faut comparer la géométrie ou l'analyse, mais à la botanique, à la géographie, aux sciences physiques même. Il s'agit de décrire un monde, de le découvrir et non de le construire ou de l'inventer, car il existe en dehors de l'esprit humain et indépendant de lui. On doit explorer cet univers et dire ensuite aux hommes ce que l'on y a vu — je dis bien : vu. Mais pour l'exprimer, il faut un langage : celui des signes et des formules²⁵.

Par la suite Travy se lance, face à Saxel²⁶ conquis, dans une démonstration sur la résolution des équations avec lesquelles les élèves commencent à faire connaissance durant le secondaire avant d'en approfondir les calculs au lycée et à l'université dans les classes de mathématiques. Nous avons là un discours scientifique central lié à une discipline et qui va être confronté aux autres discours ou pseudo-discours tout au long du récit jusqu'à la rupture inévitable et au départ en Grèce de Travy qui fait un choix sans équivoque. Il se situe du côté des mathématiques, de la logique et

²⁵ Raymond Queneau, *Odile*, op. cit., p. 27.

²⁶ C'est Saxel qui introduit Travy dans le milieu surréaliste d'Anglarès. Roman à clés et autobiographique, *Odile* renvoie à des personnes réelles que Queneau a fréquentées avant sa rupture avec Breton (Anglarès).

de Platon. Pour bien mettre en évidence l'incompatibilité des savoirs de Travy et de ceux des groupes qu'il fréquente, et sous le signe de la parodie, Queneau, dans l'antre d'un groupe rival d'Anglarès, fait parler l'esprit de Lénine par l'intermédiaire d'une belle jeune femme dont Saxel est amoureux :

- Comment peut-on concilier le matérialisme dialectique et la croyance à l'immortalité de l'âme ?

- Silence ! Grogna de nouveau l'esprit. Je réponds à votre question camarade. L'esprit de Lénine vous dit : les questions philosophiques ne peuvent être élucidées que dans une société sans classes lorsque les expropriateurs seront expropriés. Réfléchissez à cela camarades, écoutez-moi, je vais vous parler maintenant des dernières erreurs du juif diabolique magicien noir Léon Trotsky. Et il se mit à réciter un article des « cahiers du bolchevisme²⁷ ».

Dans cet extrait, nous avons visiblement affaire à des pseudo-savoirs, d'une confusion inimaginable, mais qui travaillent dans un contexte particulier. Les savoirs de seconde main ou approximatifs ont une fonction dans le texte, comme dans le réel (qu'ils représentent d'une certaine manière). Précisons que Queneau les attribue volontairement au médium; Queneau, contrairement aux écrivains du XIX^e siècle, travaille avec des savoirs consacrés. Il s'agit d'une entreprise de mystification qui touche une frange de la classe ouvrière et que les mots savants impressionnent sans que leur sens (ignoré par ceux qui les utilisent) ajoute un tant soit peu à leur conscientisation. Il est évident que la parodie, dans ce cas précis, sert de dénonciation, car comment peut-on, d'abord, interroger l'esprit de Lénine, ensuite poser la question de la compatibilité de la croyance en l'âme et du matérialisme dialectique, et de surcroît, à l'esprit d'un dialecticien dont la démarche intellectuelle rejette l'explication métaphysique du monde. Nous avons là une situation surréaliste

²⁷ Raymond Queneau, *Odile*, op. cit., p. 81-82.

(mais avec un écart de dimension loufoque avec la réalité). Le médium qui parle d'une voix suave confond expropriateurs et exploités, il pense résoudre les questions philosophiques avec la suppression des classes sociales comme si s'interroger sur l'existence, la vie, la mort, le bonheur était du ressort exclusif des sociétés inégalitaires. La diatribe contre Trotsky (révolutionnaire de la première heure) traité de juif et de magicien noir, ainsi que la lecture des « cahiers du bolchevisme » circonscrivent, d'une part, l'intolérance des milieux intellectuels de l'époque à l'égard des intellectuels juifs, la montée rampante du fascisme, mais aussi l'alignement aveugle d'une certaine « gauche » sur la ligne pure et dure dictée par le petit père des peuples (Staline). Travy va vite désenchanter et comprendre beaucoup de choses :

Vincent entreprit de me donner conscience de ce qui m'entourait au moins à cette hauteur là ; il me raconta l'histoire des sectes et la vie des individus, les alliances et les conflits, les regroupements et les dissidences, il me décrivit le grouillement des opinions et les collisions des systèmes, le morcellement des théories et l'effervescence des thèses, la prolifération de tous ces « ismes » bourgeonnants et scissipares, infirme et vibrionnaires. Lorsque j'eus appris toutes ces petites choses, je m'aperçus que je n'étais pas sorti du domaine du presque rien²⁸.

Ce « presque rien » résume tout pour Travy. Il évolue dans un monde difficilement conciliable avec le sien. La tension est trop forte entre les poussées des savoirs ouverts sur quelque chose ou qui en donnent au moins l'illusion et le coup de masse du « presque rien », du vide, du néant et du désenchantement. C'est, peut-être, les situations absurdes de la guerre du Rif, la déliquescence d'un milieu à l'intellectualité douteuse, de ses dissensions et disputes permanentes sur des sujets sans réelle prise sur le monde qui vont faire surgir périodiquement le visage de

²⁸ Raymond Queneau, *Odile*, op. cit., p. 128.

l'arabe aux yeux fixés sur l'horizon, méditant en silence, mais aussi l'appel de la Grèce antique (des philosophes) et de l'amour dans ce qu'il a d'ineffable.

Tout le monde peut écrire, comme le précise Queneau dans *Bâtons, chiffres et lettres*, encore faut-il séparer le bon grain de l'ivraie. Pour Queneau, seules des règles, des techniques conscientes, difficilement acquises, qui répondent à une logique formelle (mathématique) peuvent permettre une construction fictionnelle intégrant des normes propres au roman. Envers et contre tous, auteurs et lecteurs, Queneau s'appliquera à construire ses romans avec des savoirs certains, perceptibles en fonction du niveau de lecture.

La langue, la sexualité, la science

Savoirs qui enivrent, mais qui ne délivrent pas parce que malgré le mouvement, la vie et les exubérances des êtres de papier, l'auteur est rivé à sa solitude, à ses angoisses existentielles. Pourtant, ses réflexions esthétiques ou philosophiques deviennent, quelquefois, malgré lui, celles de ses personnages, eux-mêmes animés par une irrépressible soif de savoir. Celle qui habite Zazie, l'enfant-femme de *Zazie dans le métro*²⁹ (qui fait un peu penser à Bérénice, l'héroïne de *L'Avalée des avalées*³⁰ et qui soumet son oncle Gabriel— armoire à glace—, à une batterie de questions dans un langage où transparaît le désir utopique de Queneau d'écrire comme on parle (dans une sorte de langage parlé écrit), questions décrivant une sorte de cercle autour d'une question centrale « es-tu homosexuel ou pas ? » (p. 92). « Tu réponds oui ou merde, cria Zazie. Tu comprends ce mot-là : hormosessuel » (p. 92). Ce roman, sans bouleverser radicalement les structures

²⁹ Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, op. cit.

³⁰ Réjean Ducharme, *L'Avalée des Avalées*, Paris, Éditions Gallimard, 1966.

langagières de la langue établie s'inscrit, résolument, dans ce que l'on définit comme poétique du passage. Quand Queneau utilise des expressions comme « singermindépré » (p. 29), « hun cacocalo que je veux et pas autt chose » (p.18), il transfère, avec une rare dextérité, le français parlé dans l'ordre de l'écrit (ce français est celui que pratiquent par exemple les travailleurs immigrants, les illettrés), mais il bouscule aussi la langue en jouant sur les mots et crée des effets phoniques qui donnent aux mots malaxés dans tous les sens une fonction poétique particulière. Il désautomatise le langage et accroche le lecteur qui se laisse entraîner dans le jeu du langage et de sa richesse. Avec « coca cola », il a fabriqué un autre substantif « cacocalo ». Imaginez un instant une personne, s'accompagnant de gestes de la main, prononcer « cacocalo ». Le débit sera plus rapide, les syllabes moins accentuées et le procès d'énonciation modifié sensiblement. Queneau a fait dans ce roman, par le truchement de sa maîtrise de la langue orale transposée dans l'ordre de l'écrit, un travail grâce auquel il a produit une plus-value cognitive qui nous est donnée en tant que lecteurs et nous pousse à interagir avec les savoirs en œuvre comme nous venons de le souligner plus haut. Donc à nous impliquer, plus dynamiquement, dans cette voie de transformation perpétuelle du langage qui vise à le maintenir vivant et plein de vitalité. Queneau utilise le substantif « valoché » au lieu de celui de « valise ». Reprendre des mots anciens, inusités, est une manière de leur redonner un second souffle, de les sortir du musée de la langue, mais aussi de provoquer le lecteur et l'obliger à chercher, à faire un effort, donc à travailler, à inventer. Mais *Zazie dans le métro* (que Zazie ne prendra jamais. Tout se passe en dehors du métro à cause de la grève), c'est aussi des moments de gravité, de

réflexion sur l'existence que tente Gabriel (travesti subitement devenu philosophe désabusé en face du genre humain) en évoquant sa fragilité, la misère de l'homme pris entre les tenailles du quotidien et les effrayants espaces infinis de Pascal. Écartèlement de l'homme entre le commencement de la vie dont il ne sait rien et la mort inéluctable, « un rien l'amène, un rien l'anime, un rien la mine, un rien l'emmène » (p. 117).

Dans *Les Œuvres complètes de Sally Mara*, Sally fait preuve d'une très forte volonté³¹ de savoir (Foucault). Pour elle, les questions obsédantes tournent autour de la sexualité et s'appuient sur un effort d'apprentissage de la langue. La pulsion de savoir chez Sally passe aussi par une parodie du discours scientifique :

Mary et moi, nous continuons à avoir de longues conversations sur le sujet qui nous intéresse. Mary, qui a de la méthode et un esprit logique est arrivée à deux conclusions : la première, c'est que cette chose, ayant un orifice d'une part et la forme d'un tube d'autre part, sert à l'écoulement d'un liquide sans doute sécrété par les sphères adjacentes. Mais quel liquide ? Du lait probablement : certains animaux étant pourvus d'un appendice analogue, nous pourrions arriver à une conclusion quant à sa destination par l'observation desdites bêtes³².

Cette extraordinaire parodie d'un discours scientifique sur le sexe masculin (qui n'est à aucun moment désigné comme tel) met en relief la soif de savoir de Sally et sa recherche tenace de réponses aux questions qui la préoccupent de manière particulière, mais en même temps elle renvoie aux connaissances approfondies de Queneau sur les comportements et les questionnements de la jeunesse face au sexe. Dans un autre registre (psychanalytique) la parodie fait penser au complexe de castration développée par les petites filles devant l'absence de pénis : Qu'est-ce qui

³¹ La volonté de savoir est un concept emprunté à Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976.

³² Raymond Queneau, *Les Œuvres Complètes de Sally Mara*, Paris, Gallimard, 1962, p. 64.

nous manque ? Cependant les âges de Mary et Sally appellent à l'éveil normal de la sexualité, qui est un savoir important comme les autres, qui met en jeu le corps du sujet. La sexualité a toujours joué un rôle fondamental dans toutes les sociétés humaines et suscité beaucoup d'interrogations. Queneau laisse ses personnages prendre en charge la problématique en les confrontant à des situations sexuelles particulières. Sally développe aussi un rapport boulimique au savoir, une approche encyclopédique de la langue par l'utilisation et les références constantes aux dictionnaires tout en introduisant l'étonnement et la curiosité (qualité première de tout apprenti) vis-à-vis de la langue dans une sorte d'élan, voire de vertige pataphysique, en jouant sur les substantifs (par exemple postérité et postérieur donnent postériorité). Sally va réveiller la langue française. Elle fait ressortir des sens auxquels on ne pense plus. Ils vont donner corps à la sexualité latente de la langue : « Moi, je suis vierge, c'est-à-dire que je n'ai jamais été exploitée (terre vierge : terre qui n'a jamais été exploitée, dit mon dictionnaire) » (p. 17), « la rigidité des bittes – un des premiers mots français dont M. Perle m'ait appris le sens à cause de ses origines scandinaves : biti, poutre transversale des navires » (p. 17).

L'histoire, l'anthropologie, la théologie, la philosophie

La question de l'histoire est un autre des « invariants » de l'œuvre de Queneau. Tous ses romans comportent des références et des allusions à l'histoire. *Odile*³³ parle de la guerre du Rif, de l'histoire coloniale de la France, *Les Enfants du limon*, roman sur lequel nous reviendrons, est une véritable fresque historique (les XIX^e et XX^e siècles ont vu le monde vivre des transformations radicales). Les

³³ Raymond Queneau, *Odile*, op. cit.

écrivains de la « Belle Époque » exprimèrent un vif intérêt pour les sciences, les découvertes et entreprirent un travail de recyclage des nouveaux matériaux dans leurs œuvres (le paradigme des fluides est très présent en littérature).

Dans *Les Fleurs bleues*, où le voyage s'impose comme le vecteur principal de la fictionalisation, des rapports assez complexes s'établissent entre le présent, l'avenir et le passé. Le duc d'Auge et Cidrolin représentent la figure du renversement, de l'histoire à rebours. Cidrolin rêve qu'il est le duc d'Auge pour remonter le temps et le duc d'Auge rêve qu'il est Cidrolin pour faire des bonds prodigieux dans l'histoire, partir en quête, déconstruire l'histoire (le duc d'Auge refuse de participer à une énième croisade eu égard aux fallacieux prétextes avancés surtout que l'endroit désigné pour cible est Carthage en Afrique du Nord), fouiller dans le passé, chercher des indices, s'interroger sur tel ou tel événement. Tout comme Flaubert, Queneau rejette la conception linéaire de l'histoire et met en avant celle du cycle naturel. D'ailleurs, le duc vit de manière particulièrement angoissée les questions sur l'histoire dont les réponses sont constamment différées par l'abbé Biroton :

Le duc d'Auge se frotta les mains en manifestant tous les signes de la vive satisfaction, puis brusquement, sa mine devient soucieuse.

- Et cette histoire universelle à propos de laquelle je t'ai, il y a bien longtemps déjà, interrogé, j'attends toujours ta réponse³⁴.

Ce petit extrait montre que dès que la question de l'histoire universelle surgit, le malaise s'installe et le duc sombre dans la mélancolie ou le désenchantement si l'on veut. L'abbé fait également la sourde oreille parce qu'il doute des réponses éventuelles à donner, de leur teneur et de leur réception par le duc d'Auge. Nous ne pouvons cependant occulter la part de la stratégie d'écriture dans le renvoi des

³⁴ Raymond Queneau, *Les Fleurs Bleues*, op. cit., p. 88.

réponses à plus tard. Le voyage doit se poursuivre. Le duc d'Auge veut réinventer la préhistoire, retrouver l'âge d'or, le reconstruire artificiellement (p. 178-179). Gusdorf, qui s'est beaucoup inspiré d'Eliade, remet en question le mythe de l'âge d'or : « L'homme n'a jamais connu l'innocence d'une vie sans fêlure. Il y a un péché originel de l'existence³⁵ ». Le rapport à l'histoire de Queneau renvoie aussi à un autre des « invariants » de son écriture romanesque : la philosophie. En particulier, celle de Hegel. Par ailleurs, critiquée en tant que philosophie de l'histoire par Benjamin. Nous croyons que Queneau partage la vision de Benjamin qui s'opposa avec détermination à la conception de l'histoire de Hegel qui reconnaît un rôle à la violence, aux désastres comme prix à payer pour le triomphe du progrès et de la raison. Queneau réfute également tout ce qui peut justifier la souffrance, le mal et cerne la fonction aporétique du progrès comme une forme de désenchantement. Les carnages des guerres modernes sont un résultat du progrès réalisé avec la confection d'armes de destruction massive.

Les savoirs chez Queneau sont aussi de formidables clés pour l'ouverture des portes de la fiction (des rêves pour le duc d'Auge dans *Les Fleurs bleues*³⁶) et de la progression du récit :

- Je peindrai.
- C'est là, en effet, un agréable amusement. Je n'y ai jamais pensé pour moi-même. Et comment cette idée vous est-elle venue ?
- En rêve.
- Dites-vous bien en rêve ?
- Je dis bien : en rêve. Et dans ce rêve, Phélise, la plus jeune de mes filles, celle qui est idiote, revenait de Rome et me racontait qu'elle y avait vu la chapelle Sixtine et je me disais en moi-même : et moi aussi je suis peintre.
- Et que peignez-vous, Joachim ? Des bodegons ? Des fleurs ? des batailles ?
- Des cavernes.

³⁵ Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*, Paris, Flammarion, 1984, p. 58.

³⁶ Raymond Queneau, *Les Fleurs Bleues*, op. cit.

- Avec la tentation de saint Antoine ?
- Non ! c'est sur les parois des grottes que je peins.
- Mais, Joachim, qui verra jamais vos œuvres ?
- Les préhistoriens.
- Voilà un mot français que j'ignorais. Que veut-il dire ?
- Je vous l'expliquerai plus tard. Dites-moi, ne connaissiez-vous pas quelque endroit de ce genre où je pourrai m'exercer ?
- J'ai justement cela sur mes terres, répondit le comte Altaviva y Altamira³⁷.

Le duc d'Auge fuyant la France durant les troubles de 1789 et l'abolition des privilèges

votée par les députés la nuit du 4 août (mesure à laquelle s'est ralliée la noblesse, que le

comte Altaviva réproouve et traite de connerie, eu égard à sa position seigneuriale et à la menace que représente la révolution française pour la monarchie européenne dans son ensemble) est en Espagne et chevauche en compagnie de son ami avec lequel il converse sur ses occupations futures, celles d'un homme de son rang. Un dialogue apparemment anodin, mais qui, tout en préparant une transition vers le passage de la rencontre du duc d'Auge avec son alter ego Cidrolin (dont l'activité principale se résume à repeindre la partie de sa péniche recouverte avec des graffitis, chaque nuit, par les soins de ses propres mains, comme le révélera la fin de l'enquête, avec un saut temporel de cent soixante-quinze ans, ouvre à une série de questionnements mettant en œuvre des savoirs insoupçonnés :

Un « savoir », dès qu'il devient texte, quand la parole le traduit, ne peut être par conséquent qu'un hybride issu d'une généalogie compliquée. Aussi faut-il, quand il s'agit d'en comprendre les effets en littérature, en parler au pluriel : c'est à des savoirs que nous avons affaire, plutôt qu'au savoir unique et majuscule³⁸.

³⁷ Raymond Queneau, *Les Fleurs Bleues*, op. cit., p. 221-222.

³⁸ Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de France, 1990, p. 9.

La peinture va permettre d'établir un lien immédiat, dès les premiers échanges, entre Joachim et Cidrolin. Elle joue, également, un rôle de préfiguration dans cette fin de chapitre par rapport à ceux qui vont suivre où l'intrigue va se focaliser sur la possible arrestation de l'homme aux pinceaux indécis. Au-delà de cela, évoquer la Chapelle Sixtine, joyau des musées du Vatican, c'est ouvrir au lecteur les portes d'un haut lieu de la civilisation occidentale (qui abrite le travail de Botticelli, Rosselli, le Pérugin, Michel-Ange et Raphaël, pour ne citer que ceux-là) et, peut-être, sur celles d'une période peu glorieuse pour l'Église. En effet, Sixte IV (1471-1484) qui a donné son nom à la Sixtine (juste par métonymie de « in ») s'est distingué durant son funeste règne par d'abominables crimes et de nombreuses guerres. Il accordera des licences aux maisons closes (bordels); cela lui permettra d'amasser d'importantes sommes d'argent. Même les prêtres s'acquitteront de cet impôt en faveur de leurs maîtresses. Des bodegons ? Cette question lancée par Altamira renvoie aussi à un mouvement pictural derrière lequel on retrouve une grande figure de l'art espagnol : Vélasquez (1599-1660), qui aura une grande influence sur Manet (impressionniste), mais aussi sur Picasso et Dali. Vélasquez peignait des natures mortes. Bodegon est le substantif qui désigne aussi les tavernes en Espagne (dans sa situation, le duc d'Auge en fréquente beaucoup). Avec la tentation de saint Antoine ? Comme autre question Altamira évoque, certainement, la figure légendaire de saint Antoine le Grand, l'ermite égyptien (dont les visions rapportées par saint Athanase inspirèrent Flaubert pour l'écriture de *La Tentation de saint Antoine* et les peintres de toutes les écoles européennes). Les ermites, en général, se réfugient dans les grottes, les cavernes pour méditer, donc la question

recèle une part subtile d'ironie surtout que le duc d'Auge avoue peindre dans les grandes cavités des flancs de montagnes. Il existe aussi un saint Antoine de Padoue, que les gens visitent en espérant son intervention pour retrouver les reliques et objets perdus. On retrouve saint Antoine de Padoue dans l'incipit *Des Enfants du limon*, dans lequel un personnage secondaire, Gramigni l'épicier, va implorer sa relique afin que les gens de Paris reviennent passer les vacances comme chaque année, surtout les deux jeunes femmes Agnès (qui le fascine) et Néomi (p. 9-10). A la question : Mais, Joachim qui verra jamais vos œuvres ? le duc d'Auge répond : les préhistoriens. Mais il ne dit pas qui sont-ils, remettant à plus tard l'explication. La réponse est différée parce que l'anachronisme passerait trop difficilement. Mais, ce qui est, à notre avis, remarquable, de la part de Queneau dans ce dialogue, tient au fait que sur la question des préhistoriens, il touche à la perception de la rupture épistémologique (les conditions de production du discours historique) qui s'opère. Le matériau littéraire (abondant en histoire) passe au second plan devant l'usage d'un matériau de type archéologique plus à même de fournir des informations historiques plus fiables sur les périodes étudiées (qui peuvent être elles-mêmes, plus tard, remises en cause comme toutes découvertes par d'autres nouveaux éléments). Il nous semble que la réponse du duc d'Auge qui peint dans les grottes est importante à plus d'un titre, surtout que la science historique au moment de l'écriture du roman peinait à se dégager de la gangue idéologique. Cet extrait de texte montre que le débat du duc d'Auge avec Biroton sur les préadamites entamé et poursuivi dans les chapitres précédents n'était pas clos, que la position de l'Église n'honorait pas toujours, que le spectre de la guerre ne s'estompait jamais, et que le

discours sur l'histoire se complexifiait de plus en plus. Ce dialogue qui permet aux savoirs de travailler, de s'entremêler sans clivages et d'exister, presque, en dehors du temps; Antoine le Grand, l'ermite égyptien, a vécu entre 251-356 après Jésus-Christ et Flaubert au XIX^e siècle. Le bref commentaire de ce dialogue, de construction apparemment simple, entre deux amis, nous a permis, sous forme de balayage, de montrer l'extraordinaire potentiel de savoirs que Queneau mobilise pour avancer le moindre pion sur l'échiquier du roman. La peinture dans les grottes rappelle aussi la caverne de Platon, mais également pour le duc sa quête de l'âge d'or, du retour aux temps mythiques³⁹ du bonheur absolu.

DYNAMIQUE ENCYCLOPÉDISTE ?

Roman hybride, *Les Enfants du Limon*⁴⁰ représente de manière adéquate le chantier de la compénétration du romanesque et du savoir. Il raconte l'histoire d'une famille bourgeoise qui sombre sous les coups de boutoir de la crise économique des années trente (que le krach boursier de New York déclenche, banqueroute dirait Queneau). Proviseur dans un lycée à Mourmèche, loin de Paris, Chambernac, l'oncle des enfants, décide d'écrire un livre sur les fous littéraires français du XIX^e siècle. Il va constituer, pour cette entreprise de grande envergure, un duo en s'adjoignant comme secrétaire Purpulan, élève de Bébé Toutou, maître ès arts en défauts humains, obligé de signer un pacte (avec lequel il s'installe dans la dialectique du maître et de l'esclave). Queneau inverse les rôles : c'est la victime qui fait signer le diable (en situation précaire il est vrai). L'idée de l'élaboration d'une

³⁹ Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969, p.109.

⁴⁰ Raymond Queneau, *Les Enfants du Limon*, op. cit.

encyclopédie des sciences inexactes est née chez Chambernac à partir des collections de livres de la bibliothèque familiale. Le remarquable intérêt épistémocritique de ce projet réside dans le déplacement d'un savoir figé, éparpillé vers une sphère où il devient un savoir en mouvement, plein de vitalité, qui interroge et sur lequel on s'interroge. Un savoir dont la progression et les étapes franchies sont méthodologiquement et temporellement soulignées dans la trame narrative. Dès le livre premier, au chapitre XXI, Chambernac commence à préciser l'orientation de son travail, « ouvrage qui serait à la fois une biographie, une bibliographie et une anthologie de tous les fous littéraires français du XIX^e siècle » (p. 54), et à donner des instructions sur le travail à faire à Purpulan :

Il y a déjà des ouvrages sur ce sujet, mais ils sont peu nombreux et incomplets - ou trop complets : je veux dire par là qu'ils classent parmi les fous littéraires des gens qui n'ont aucun droit à ce titre. Ce sont : Charles Nodier, *De Quelques Livres Excentriques*, Paris, 1835; Delepierre, *Histoire Littéraire Des Fous*, Londres, 1860 ; Philomneste junior (pseudonyme d'Auguste Ladrage), *Les Fous Littéraires* (ce sont des rectifications et des additions au livre précédent, Moscou, 1883. Votre premier travail, mon jeune ami, sera donc de lire ces quatre bouquins et de faire une fiche pour chaque auteur cité⁴¹.

Cet extrait montre l'ampleur de la tâche. Le programme de travail part d'informations existantes, mais remises en question d'emblée. Dès l'entame du programme de travail, la mise en situation d'un acte de recherche se dessine clairement. Travail qui va durer quatre ans, le temps nécessaire à une thèse de doctorat, à laquelle renoncera Chambernac désenchanté. Figure de l'écrivain, Chambernac va porter plusieurs casquettes, celle du documentaliste (du bibliothécaire plutôt), mais aussi celle du chercheur en sciences sociales. Il serait long de commenter les étapes de l'affinement de la méthodologie de travail que

⁴¹ Raymond Queneau, *Les Enfants du limon*, op. cit. , p. 55.

Chambernac adapte à chaque cas (par exemple celui de Paul Roux à la page 159), mais il est important de retenir que les résultats obtenus relancent, à chaque étape importante de la progression du travail, la question de la définition du « fou littéraire » (p. 56, 130, 312). Au-delà du caractère érudit qu'ils charrient sur les marginaux des lettres du XIX^e siècle, *Les Enfants du limon*, grâce aux écrits des fous eux-mêmes est aussi un livre où le littéraire (même emporté dans sa folie) représente une importante grille de lecture du social : la page 238 donne une idée sur les pratiques médicales des asiles d'aliénés, la page 258 sur l'utilisation par la police de la pathologie mentale (exploitation des fous à des fins policières); ce problème est toujours d'actualité dans les régimes autoritaires. Le travail de recyclage qu'opère le texte touche également aux idéologies du XX^e siècle (le fascisme en particulier), mais également à celle du progrès aux effets dévastateurs. Le roman, nécessairement inscrit dans une temporalité, prend aussi en charge les changements paradigmatiques que les révolutions scientifiques entraînent et dont il ne peut faire fi. La T S F est un moment important dans les avancées scientifiques du siècle tout comme le passage du cinéma muet au cinéma parlant. D'ailleurs, le texte est truffé de termes scientifiques et tient un discours puissant sur les contacts de l'homme et de la nature par le biais de la science : « Voilà le seul contact véritable de l'homme avec la nature : un lac desséché, un désert irrigué, une mer domptée, une montagne coupée, voilà le contact authentique de l'homme avec la nature, celui de l'action, de la destruction et de la transformation » (p. 33). *Les Enfants du limon*, c'est aussi le roman du triple échec : de la science puisque la famille bourgeoise enrichie grâce à l'industrie électrique sombre, des savoirs, car Chambernac abandonne son projet

de publication de l'encyclopédie et cède le manuscrit à un certain Queneau qui projette d'en faire un récit, de la société, qui se fracture jusqu'à souhaiter l'avènement du fascisme. La scène finale qui se passe à la clinique, que beaucoup interpréteraient comme une note d'espoir grâce à l'enfant qui vient au monde (celui de Noémi et d'Astolphe) n'est, peut-être, pour Queneau, que le signe d'un nouveau cycle, d'un recommencement du désastre.

CONCLUSION

Sujet inépuisable que les savoirs dans l'œuvre quenienne. Nous avons tenté de donner un aperçu sur la richesse des savoirs en action dans le procès de production du texte littéraire, mais également d'identifier quelques moments forts où le désenchantement s'oppose à leur poussée portant ainsi la tension à son paroxysme. Le « presque rien » de Vincent, regard désabusé sur le monde dans lequel il a évolué, le fossé qui existe entre l'idéal de la vie que l'on construit par les idées, la soif de savoir inextinguible et la découverte d'une froide réalité par Sally Mara⁴², rejoignent les préoccupations de Gabriel (qu'il exprime en termes philosophiques) sur la fragilité de l'existence. Tous les personnages queniens portent en eux une part, quelquefois imperceptible, de désenchantement. Leurs grandes illusions fondent un peu comme le corps de Purpulan (tableau surréaliste dirait Max Ernst) dans les eaux de la Seine. L'angoisse du duc d'Auge face aux questions de l'histoire

⁴²« - Sally, tiens bon la rampe ! J'ai avancé la main dans l'obscurité, mais je n'ai trouvé qu'un cordage humide et froid. Je compris que ma vie conjugale venait de commencer. » Raymond Queneau, *Les Œuvres Complètes de Sally Mara*, op. cit., p.190.

universelle rejoint quelque part la réflexion de Daniel sur le mal. Elle exprime d'une certaine manière la douleur du monde :

Tout est relatif en ce monde, excepté la douleur. Le bonheur ne laisse pas de trace, il s'évanouit avec le passé; mais la souffrance reste. L'écartèlement est un absolu. Tout est fugitif mais le mal s'accroît sans cesse. Rien ne rachète l'agonie de tous les hommes torturés... la douleur sous sa forme radicale et dépouillée — celle qui fait l'essence du supplice — est la pierre d'achoppement de toutes les philosophies⁴³.

Malgré sa sensibilité à l'égard du projet scientifique (présent dans tous les textes) parce qu'il aussi est un homme de science, Queneau tient à distance le progrès quand l'homme en devient l'instrument⁴⁴. Jankélévitch a écrit : « Le bruit de la mer que nous entendons se compose d'une infinité de murmures que nous n'entendons pas; chez Debussy, les innombrables petites gouttes d'où naissent ces innombrables murmures sont convertis en musique⁴⁵ ». Il y a tellement de murmures, sous les mots de Queneau, que nous n'entendons pas parce qu'ils sont étouffés par les bruits du monde et ceux d'une Histoire tumultueuse qu'ils ne peuvent que nous ouvrir à de nouveaux horizons des savoirs tout en nous faisant prendre conscience de leur fragilité. Conscient de l'absurdité de la condition humaine, Queneau a habité poétiquement le monde avec, sur sa table de travail, les outils d'un pataphysicien.

⁴³ Raymond Queneau, *Les Enfants du Limon*, op. cit. , p. 218

⁴⁴ « Les physiciens ont relégué au fond de leur conscience la question de la justification ultime, ils sont mus maintenant par le désir de résoudre un problème technique d'une extraordinaire complexité. Robert Oppenheimer, qui conduit le projet explique quelques années plus tard ' À mon avis quand on voit quelque chose qui est technique séduisant (sweet), on y va et on le fait, on se pose les questions sur ce qu'en fera seulement après qu'on a obtenu le succès technique. C'est ainsi que les choses se sont passées avec la bombe atomique'. La pensée instrumentale, dont on voit ici un éloquent exemple, impose cet enchaînement, si une chose est possible, elle doit devenir réelle; et si un outil existe, alors il faut s'en servir. À aucun moment n'intervient une interrogation sur les fins dernières, sur les raisons d'agir comme on le fait. La technique semble décider pour nous : nous accomplissons ce qu'elle a rendu possible, au lieu qu'elle serve à réaliser ce que nous jugeons utile. » Tzvetan Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, Paris, Laffont, 2000, p. 254.

⁴⁵ Vladimir Jankélévitch, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, 1978, p. 200.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus primaire

QUENEAU, Raymond, *Les Fleurs Bleues*, Paris, Gallimard, 1965.

QUENEAU, Raymond, *Odile*, Paris, Gallimard, 1937, renouvelé en 1964.

QUENEAU, Raymond, *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard, 1959.

QUENEAU, Raymond, *Les Enfants du limon*, Paris, Gallimard, 1939.

QUENEAU, Raymond, *Les Œuvres complètes de Sally Mara*, Paris, Gallimard, 1962.

II. Corpus secondaire

QUENEAU, Raymond, *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard, 1965.

QUENEAU, Raymond, *Le Voyage en Grèce*, Paris, Gallimard, 1973.

QUENEAU, Raymond, *Une Histoire modèle*, Paris, Gallimard, 1966.

III. Autres textes littéraires

BAUDELAIRE, Charles, *Œuvres complètes*, Éditions du Seuil, 1968.

DUCHARME, Réjean, *L'Avalée des avalées*, Paris, Gallimard, 1966.

FLAUBERT, Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Bookking International, 1993.

JARRY, Alfred, *Oeuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2004.

PASCAL, Blaise, *Œuvres complètes II. Les Pensées de Port Royal*, Paris, Gallimard, 2002.

IV. Théorie et critique littéraire

AUBENQUE, Pierre « Aristote » dans *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis France S.A, 1987, Vol.2, p. 958.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel », 1978.

BIGOT, Stéphane, « Les personnages et leur (s) savoir (s) », dans *Le Personnage dans l'œuvre de Raymond Queneau* de Daniel Debreil, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 165-188.

BLAVIER, André, « Queneau encyclopédiste ou encyclopédique ? », dans *Raymond Queneau encyclopédiste?* de, Mary-Lise Billot et Marc Bruimaud (dir.), Paris, Éditions du Limon, 1990, p. 153-165.

CLANCIER, Anne, « Raymond Queneau épistémophile », dans *Raymond Queneau encyclopédiste?* de, Mary-Lise Billot et Marc Bruimaud (dir.), Paris, Éditions du Limon, 1990, p. 167-178.

DECAUDIN, Michel, « Prolégomènes pour un esprit de l'encyclopédie », dans *Raymond Queneau encyclopédiste?* de, Mary-Lise Billot et Marc Bruimaud (dir.), Paris, Éditions du Limon, 1990, p. 13-20.

DUFIEL-SANCHEZ, Véronique, *Victor Hugo et le désir de savoir*, Paris, l'Harmattan, 2002.

GODARD, Henri, « Raymond Queneau dans le roman français du XX^e siècle », *Romans I (Œuvres complètes, II)*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, p. 10-55.

HERLEM, Pascal, « Raymond Queneau ellipsopédiste », dans *Raymond Queneau encyclopédiste?* de, Mary-Lise Billot et Marc Bruimaud (dir.), Paris, Éditions du Limon, 1990, p. 181-193.

PIERSSENS, Michel, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de France, 1990.

SANDERS, Carol, *Raymond Queneau*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994.

SCHLANGER, Jacques, *Une Théorie du savoir*, Paris, Librairie Philosophique, J. VRIN, 1978.

V. Divers

ELIADE, Mircea, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976.

FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1965.

GUSDORF, Georges, *Mythe et métaphysique*, Paris, Flammarion, 1984.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, 1978.

TODOROV, Tzvetan, *Mémoire du mal, tentation du bien*, Paris, Laffont, 2000.